Noviciat de l'Hôpital Général

22 Decembre 1845

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT FAIT CI-DEVANT PARTIE.

JUILLET 1845, No. 6.



QUEBEC :

J.-B.-FRÉCHETTE, PÈRE,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, No 13, RUE LA MONTAGNE.

Avec approbation des Supérieurs.


Graff

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT FAIT CI-DEVANT PARTIE.

JUILLET 1845, No 6.



QUEBEC :

J.-B.-FRÉCHETTE, PÈRE,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, No 13, RUE LA MONTAGNE.

Avec approbation des Supérieurs.

AVANT-PROPOS.

NOUS sommes heureux de pouvoir mettre enfin sous les yeux des fidèles du diocèse qui se sont agrégés à l'œuvre de la propagation de la foi, le sixième Rapport sur nos missions, que des circonstances impérieuses ne nous ont pas permis de publier plus tôt.

Nous avons cru devoir employer pour l'impression de ce nouveau Rapport des caractères plus petits que ceux dont on s'est servi pour la composition des précédents. Si, dans ce changement, nous avons été guidés par un motif d'économie, nos lecteurs nous le pardonneront d'autant plus volontiers qu'il nous met en mesure de leur offrir une plus grande quantité de matières. Nous avons néanmoins conservé l'ancien format, pour donner à ceux qui veulent garder la série de ces publications la facilité de les faire relier ensemble. Les cinq numéros anciens étant assez considérables pour former un volume, le nouveau pourra servir de commencement au second.

Par l'inspection des trois états de comptes qui suivent, l'on verra avec satisfaction que le nombre des associés a toujours été croissant depuis la distribution du dernier Rapport : aussi l'augmentation des aumônes qui en est résultée a-t-elle permis d'établir de nouvelles missions, de

donner plus de stabilité aux anciennes, et d'aider à la construction d'un plus grand nombre de chapelles en diverses localités. Les relations intéressantes qu'on va lire, en faisant connaître aux associés tout le bien qu'opère leur charité, les encourageront à la persévérance, et contribueront, il n'en faut pas douter, à rallier à la bonne œuvre ceux de nos frères catholiques qui n'y ont pas encore participé.

Etat *des sommes reçues de chaque paroisse du diocèse de Québec par le trésorier de l'association, du* 1er. *juin* 1842 *au* 1er. *juin* 1843.

District de Quebec.

Notre-Dame de Québec (*),	£301	6	2½
St. Roch de Québec,	113	1	7
Notre-Dame des Anges, Hôpital-général,	9	17	2½
St. Pierre, île d'Orléans,	25	12	7½
St. Laurent, do.,	30	9	10½
St. Jean, do.,	20	0	4
St. François, do.,	7	12	11
Ste. Famille, do.,	20	4	5
Grondines,	12	15	3
Deschambault,	12	15	0
Cap-Santé,	20	6	6
Ecureuils,	16	8	4½
Pointe-aux-trembles,	20	13	0½
St. Augustin,	41	5	8
Ste. Catherine,	1	18	3
Ste. Foye,	26	17	11½
Ancienne Lorette,	31	12	6
St. Ambroise,	40	0	0
Village des Hurons,	3	15	2½
Charlebourg,	22	0	9½
Beauport,	62	12	6½
Valcartier,	2	0	0
Ange-Gardien,	19	6	7½
Château-Richer,	19	10	0
Ste. Anne,	9	16	10½
St. Joachim,	9	5	7½
Petite-Rivière,	5	13	3
Baie St. Paul,	8	6	8½
St. Urbain,	1	8	9
Ile-aux-Coudres,	6	12	5
	£923	6	6

(*) Sur cette somme une dame amie de l'œuvre, a donné £25, les dames Ursulines £6 5, et les dames de l'Hôtel-Dieu £6 5.

Montant de l'autre part,	£923	6	6
Malbaie,	27	8	4
Ste. Agnès,	2	15	0
Grande-baie, Saguenay,	6	0	0
St. Jean Deschaillons,	7	5	2
Lotbinière,	19	7	6
Ste. Croix,	22	3	5½
St. Antoine,	26	11	1½
St. Nicolas,	14	1	10
St. Sylvestre,	3	5	6½
Pointe-Lévi,	34	0	0
St. Henri,	25	11	0
St. Isidore,	5	9	1
St. Anselme,	5	12	0½
Ste. Marie, Nouvelle-Beauce,	14	10	0
St. Joseph, do.,	8	8	9
Ste. Claire,	1	3	9
St. Gervais,	23	0	10½
St. Charles,	28	12	1
Beaumont,	6	0	4
St. Michel,	55	12	6
St. Valier,	7	5	0
St. François, rivière du sud,	3	5	6
St. Pierre, do.,	8	0	1
Berthier,	3	0	0
St. Thomas,	21	1	1
Ile-aux-Grues,	12	11	10½
Cap St. Ignace,	3	5	0
Islet,	30	0	0
St. Jean-Portjoli,	30	5	8½
St. Roch des Aulnets,	26	5	7
Ste. Anne Lapocatière,	19	0	10½
Rivière-Ouelle,	6	3	0
St. Denis,	6	2	0
Kamouraska,	33	8	6
St. Paschal,	15	1	4
St. André,	13	17	0
Rivière-du-Loup,	3	2	8½
Kakouna,	5	0	0½
Ile-Verte,	6	16	3
Trois-Pistoles,	14	16	10½
	£1528	13	3½

Montant de l'autre part,	£1528	13	3½
St. Simon,	2	10	0
Rimouski,	13	5	0
Ste. Luce,	5	2	8½
Recette du district de Québec,	£1549	11	0

District des Trois-Rivieres.

Trois-Rivières,	£69	1	11½
Pointe-du-Lac,	9	0	0
Yamachiche,	34	0	0
Rivière-du-Loup,	10	3	4
St. Léon,	17	7	0
Ste. Ursule,	1	3	0
Maskinongé,	7	15	0
Cap de la Magdeleine,	6	12	2½
Champlain,	14	1	8
Batiscan, (deux ans),	9	0	7
Ste. Geneviève,	20	0	0
St. Stanislas,	23	5	7½
Ste. Anne Lapérade,	37	10	0
St. David,	6	16	3
Yamaska,	5	0	0
St. François du Lac,	20	10	8½
Baie du Febvre,	22	9	11
Nicolet,	30	10	6
Séminaire de Nicolet,	1	2	6
St. Grégoire,	32	5	0
Gentilly (deux ans),	12	7	9
St. Pierre Lesbecquets,	16	16	4½
Blandford,	4	9	6
Sherbrooke,	5	7	6
Recette du district des Trois-Rivières,	£416	16	4½
Recette du district de Québec,	1549	11	0
Total,	£1966	7	4½
Intérêt sur un dépôt fait à la banque,	13	9	9
Balance restant en caisse de l'an dernier,	460	2	3½
Total en caisse,	£2439	19	5

ETAT *des dépenses faites au compte de l'association, du* 1er. *juin* 1842 *au* 1er. *juin* 1843.

Pour escompte sur des billets de la province du Nouveau-Brunswick,	£0	4	0
Pour l'impression de 2000 copies de la notice sur l'œuvre de la propagation de la foi,	12	10	0
Pour la lithographie de l'échelle chronologique et historique de la religion,	40	0	0
Sommes allouées à différentes missions du diocèse.			
1°. Aux missions de la Rivière-rouge,	350	0	0
2°. A la mission de la Colombie,	250	0	0
3°. Du lac Abbitibbi,	140	0	0
4°. Du St. Maurice,	125	0	0
5°. D'Halifax, Leeds, etc.,	90	0	0
6°. Des townships de Blandford, Somerset, etc.,	30	0	0
7°. De Sherbrooke, etc.,	85	0	0
8°. De Frampton,	25	0	0
9°. De Kingsey,	35	0	0
10°. De Drummondville,	40	0	0
11°. De Valcartier et Stoneham,	54	0	0
12°. De Kennebec,	24	0	0
13°. De Laval,	21	5	0
14°. De l'Ile St. Luc ou Grosse-île,	60	0	0
15°. Du Saguenay,	10	0	0
16°. Du St. Maurice, (supplément),	58	2	3½
17°. D'Abbitibbi, do.	6	4	5½
18°. De la Grosse-île, do.,	6	9	10½
19°. Pour l'achat de vases sacrés, ornements, linges d'autel et livres pour les chapelles des différentes missions du diocèse,	60	0	0
	£1522	15	7½

(*) Cette litographie a été tirée à un grand nombre de copies pour être distribuée aux sauvages de nos missions.

Montant de l'autre part,	£1522	15	7½
20°. Prêté pour l'impression du Nouveau-Testament en langue française, pour l'usage des fidèles du diocèse (1),	275	0	0
Total,	£1797	15	7½

Récapitulation.

Recette de l'année,	£2439	19	5
Dépense de do.,	1797	15	7½
Balance en caisse le 1er. juin 1843,	£642	3	9½

ÉTAT *des sommes reçues de chaque paroisse par le trésorier de l'association, du* 1er. *juin* 1843 *au* 1er. *décembre de la même année.*

DISTRICT DE QUEBEC.

Notre-Dame de Québec, (2),	£119	14	11
St. Roch de Québec,	78	19	9½
St. Pierre, île d'Orléans,	11	11	4½
St. Laurent, do.,	14	13	4
St. Jean, do.,	7	1	0½
St. François, do.,	4	8	4
Ste. Famille, do.,	12	4	0
Grondines,	4	10	0
Cap-Santé,	15	5	9
Pointe-aux-trembles,	12	5	1
St. Augustin,	24	14	11½
Ste. Catherine,	1	11	4
	£306	19	11

(1) Cette somme sera remboursée à mesure que les exemplaires de cet ouvrage, qui est sous presse, seront vendus.

(2) Dans la somme fournie par la paroisse de Québec, sont compris le don de £12 10 d'une dame et celui de £12 10 d'un monsieur, amis de l'œuvre.

Montant de l'autre part,	£306	19	11
Ste. Foye,	9	6	7
Ancienne Lorette,	7	15	10
Ste. Ambroise,	10	0	0
Charlebourg,	11	1	4
Beauport,	35	10	0
Ange-Gardien,	7	16	8
Château-Richer,	8	17	2
Ste. Anne,	6	17	6
St. Joachim,	7	13	5½
Ile-aux-Coudres,	4	0	8
Malbaie,	8	0	0
Lotbinière,	12	0	0
Ste. Croix,	9	0	0
St. Antoine,	5	19	10
St. Nicolas,	6	19	3
St. Jean Chrysostôme,	6	12	6
Pointe-Lévi,	20	0	0
St. Henri,	13	0	0
St. Isidore,	4	0	2½
St. Anselme,	2	19	10
Ste. Marie, Nouvelle-Beauce,	4	10	0
St. Joseph, do.,	2	10	0
Ste. Marguerite,	3	0	0
St. Gervais,	11	0	11½
St. Charles,	12	6	8½
Beaumont,	1	15	6
St. Michel,	35	0	0
St. Valier,	4	10	0
St. François, rivière du Sud,	2	5	6
St. Pierre, do.,	4	9	5½
Berthier,	4	17	6
St. Thomas,	16	11	10½
Ile-aux-Grues,	7	10	10
Cap St. Ignace,	1	12	6
Islet,	12	3	9
St. Jean Portjoli,	17	15	0
St. Roch des Aulnets,	16	18	2½
Ste. Anne Lapocatière,	8	4	7½
Rivière-Ouelle,	9	12	9½
Kamouraska,	18	11	1½
St. Paschal,	10	0	0
St. André,	10	17	10
Kakouna,	3	0	0
	£723	14	11

Montant de l'autre part,	£723	14	11
Île-Verte,	5	5	0
Trois-Pistoles,	5	11	3
St. Simon,	2	0	0
Carleton, baie des Chaleurs,	7	19	7½
Recette du district de Québec,	£744	10	9½

District des Trois-Rivieres.

Trois-Rivières,	16	0	0
St. Léon,	4	11	2
Champlain,	7	3	11½
Ste. Geneviève,	15	4	5½
St. Stanislas,	15	1	0
Nicolet,	13	8	5
Békancourt (un an et demi),	31	1	9
St. Pierre Lesbecquets,	8	12	0½
Batiscan,	2	10	0
St. David,	3	7	7½
Ste. Ursule,	5	0	3
Recette du district des Trois-Rivières,	£122	0	8
Recette du district de Québec,	744	10	9½
Total,	£866	11	5½
Intérêt sur argent déposé à la banque,	5	19	7
Balance restant en caisse suivant le compte rendu le 1er. juin 1843,	642	3	9½
Total,	£1514	14	10

Etat *des dépenses faites au compte de l'association, du* 1er. *juin* 1843 *au* 1er. *décembre suivant.*

Pour l'impression de 2400 copies du rapport n°. 5 sur les missions,	118	8	0
Pour do., de 200 circulaires concernant l'union de l'association de Québec à celle de Lyon,	1	10	0
Addition pour l'échelle chronologique annexée au rapport,	2	10	0
Total,	£122	8	0

Récapitulation.

Recette de six mois, y compris la balance qui se trouvait en caisse au 1er. juin dernier,	1514	14	10
Dépense pendant ces six mois,	122	8	0
Balance en caisse le 1er. déc. 1843,	£1392	6	10

Etat *des sommes reçues de chaque paroisse du diocèse de Québec pour l'œuvre da la propagation de la foi du* 1er. *décembre* 1843 *au* 1er. *décembre* 1844.

District de Quebec.

Notre-Dame de Québec (*),	£212	7	6
St. Roch de Québec,	136	7	11½
Notre-Dame des Anges, Hôpital-Général,	16	14	1½
St. Pierre, île d'Orléans,	22	17	0
St. Laurent, do.,	29	7	4
St. Jean, do.,	20	11	7½
St. François, do.,	14	7	3½
Ste. Famille, do.,	26	0	0
Grondiues,	19	10	0½
Deschambault,	16	0	0
Cap-Santé,	35	19	11
Ecureuils,	16	12	4
Pointe-aux-Trembles,	20	12	3½
St. Augustin,	49	12	4½
Ste. Foye,	41	13	1½
Ancienne-Lorette,	32	1	7½
St. Ambroise,	40	2	10
Charlebourg,	20	5	8
	£771	3	0½

(*) Dans cette somme sont compris £25 donnés par une dame amie de l'œuvre, £6 10s. donnés par les dames Ursulines, et £6 par les dames de l'Hôtel-Dieu.

Montant de l'autre part,	£771	3	0½
Beauport,	51	8	4
Valcartier,	2	14	10
Ste. Catherine,	1	16	9
Ange-Gardien,	18	0	5½
Château-Richer,	25	0	0
Ste. Anne,	7	19	0½
St. Joachim,	14	13	2
Ile-aux-Coudres,	8	3	1½
Petite-Rivière,	4	9	4½
Baie St. Paul,	12	7	5
Ste. Agnès,	3	1	4
Eboulements,	5	1	3
St. Urbain,	0	17	4
Grande-Baie, Saguenay,	15	0	0
St. Jean Deschaillons, (18 mois),	10	5	0
Lotbinière,	30	0	0
Ste. Croix,	23	6	3
St. Antoine,	38	1	4
St. Nicolas,	17	2	8
St. Sylvestre,	3	0	0
Pointe Lévi,	46	5	10½
St. Henri,	29	10	7½
St. Isidore,	8	2	2
St. Anselme,	7	19	10
Ste. Marguerite,	6	3	1
Ste. Marie, Nouvelle-Beauce,	15	12	10½
St. Joseph, do.,	7	2	8
St. Georges, Aubert Gallion,	5	0	0
Ste. Claire,	3	4	4½
St. Gervais,	25	0	0½
St. Charles,	34	18	11
Beaumont,	24	18	8
St. Michel,	70	0	0
St. Valier,	5	16	3
Berthier,	9	3	5
St. François, rivière du sud,	5	2	2
St. Pierre, do.,	19	4	0
St. Thomas,	30	0	0
Ile-aux-Coudres,	12	7	9
Cap St. Ignace,	8	13	4
Islet,	36	16	4½
St. Jean Portjoli,	30	0	5
St. Roch des Aulnets,	22	2	7
	£1526	16	2

Montant de l'autre part,	£1526	16	2
Ste. Anne Lapocatière,	20	6	6½
Rivière-Ouelle,	9	5	0
Kamouraska,	47	6	4½
St. Paschal,	23	16	3
St. André,	18	6	5½
Rivière-du-Loup,	5	8	4
Kakouna,	2	15	4
Ile-Verte,	9	6	10
Trois-Pistoles,	10	7	8
St. Simon,	5	15	0
Rimouski,	22	12	6
Ste. Luce,	10	5	0
District de Québec,	£1712	7	5½

District des Trois-Rivieres.

Trois-Rivières,	£73	2	3
Pointe-du-Lac, (18 mois),	13	5	5½
Yamachiche, do.,	43	0	5½
Rivière-du-Loup, do.,	9	1	3½
Ste. Ursule,	10	17	7
St. Léon,	14	5	0
Maskinongé, (18 mois),	10	0	0
Cap de la Magdeleine, do.,	26	0	0
St. Maurice,	3	9	3
Champlain,	15	19	5
Ste. Geneviève,	24	6	7½
Batiscan, (18 mois),	7	0	0
St. Stanislas,	26	0	0
Ste. Anne Lapérade, (18 mois),	45	15	0
St. David,	5	4	6½
St. Michel d'Yamaska, (18 mois),	13	8	4
St. François du lac, do.,	27	9	10
Baie du Febvre, do.,	27	19	1½
Nicolet,	25	2	6
Séminaire de Nicolet,	1	1	8
St. Grégoire, (18 mois),	32	10	0
Sherbrooke, do.,	2	5	0
Bêcancourt,	20	7	6
Gentilly, (18 mois),	7	5	0
	£465	4	2

Montant de l'autre part,	£465	4	2
Blandford, do.,	1	11	8½
St. Pierre Lesbecquets,	19	8	9
Recette du district des Trois-Rivières,	£486	4	7½
Recette du district de Québec,	1712	7	5½
Recette totale,	£2198	12	1
Intérêt sur dépôt à la banque,	8	16	11
Remis sur les allocations faites l'année précédente,	20	8	6
Balance restant en caisse au 1er. décembre 1843,	1392	6	10
Montant en caisse,	£3620	4	4

Etat *des dépenses faites au compte de l'association, du* 1er. *décembre* 1843 *au* 1er. *décembre* 1844.

Sommes allouées à différentes missions du diocèse.—(mai 1844).

1°. A la mission de la Rivière-rouge,	£170	0	0
2°. " du lac Abbitibbi,	125	0	0
3°. Du St. Maurice,	125	0	0
4°. D'Halifax, (1),	100	0	3
5°. De Leeds,	20	0	0
6°. De Somerset,	30	0	0
7°. De Sherbrooke,	60	0	0
8°. De Kingsey,	25	0	0
9° De Drummondville,	30	0	0
10°. De la Grosse-île,	70	0	0
11°. Du Saguenay, (2),	60	0	0
12°. De Valcartier et Stoneham,	34	0	0
	£849	0	3

(1) Sur cette somme £50 ont été votés pour l'érection d'une nouvelle chapelle.

(2) Cette somme a été votée pour deux années, l'allocation de 1843 ayant été oubliée.

Montant de l'autre part,	£849	0	3
13°. De St. Dunstan, lac de Beauport,	6	5	0
14°. De Ste. Brigitte de Laval,	16	5	0
15°. De Kennebec,	24	0	0
16°. De Ristigouche, (1),	50	0	0
17°. D'Arthabaska,	25	0	0
18°. Des postes du roi, (2),	25	0	0
19°. De Frampton, (3),	50	0	0
20°. Pour la bâtisse d'une chapelle à St. Raymond, nouvelle paroisse,	25	0	0
21°. Pour do., à St. Basile, do.,	25	0	0
22°. Pour do., à St. Maurice, do.,	25	0	0
Pour impressions,	0	12	4
Pertes sur des billets de banques du Nouveau-Brunswick,		9	10½
Pour frais d'agence, de frêt, de douane et autres, pour la transmission des annales de Lyon à Québec et leur distribution dans le diocèse, et aussi les frais de correspondance,	60	14	1
(Octobre 1844)—Pour la traversée de trois prêtres de la congrégation des Oblats venus de France en Canada, (4),	150	0	0
Pour les frais de premier établissement de quatre prêtres de la même congrégation au Saguenay, fournitures de leurs chapelles, etc.,	250	0	0
Pour la pension de deux ecclésiastiques envoyés au séminaire de Baltimore, et leurs frais d'aller et de retour, (5),	150	0	0
Pour l'achat de la terre de la chapelle d'Arthabaska,	45	0	0
	£1732	6	6½

(1) Cette somme a été allouée pour aider à l'achèvement d'une chapelle et d'un presbytère, pour procurer aux sauvages Micmacs, établis dans l'endroit l'avantage d'avoir un prêtre résidant.

(2) Cette somme a été votée pour donner au missionnaire un associé qui l'a remplacé l'année suivante.

(3) Sur cette somme £25 ont été alloués pour la bâtisse d'une chapelle dans la partie est du township.

(4) Ils ont été appelés pour remplacer à Longueuil trois de leurs confrères qui ont été envoyés dans la mission du Saguenay.

(5) Ces deux ecclésiastiques ont été envoyés à Baltimore pour s'y instruire de la langue anglaise, tout en continuant leurs études théologiques, afin de pouvoir être utiles à nos frères d'origine britannique surtout dans les townships.

Montant de l'autre part,	£1732	6	6½
Avancé pour l'envoi de provisions dans le St. Maurice pour la mission de l'année suivante,	40	0	0
Avancé pour le soutien du nouveau missionnaire de Somerset, (1),	30	0	0
Do. pour do. de Kingsey et de son vicaire,	60	0	0
Do. pour do. de St. Raymond,	25	0	0
Pour l'achat de vases sacrés, d'ornements, de missels, le linges, etc., pour les chapelles,	60	0	0
Total,	£1947	6	6½

Montant en caisse,	£3620	4	4
Dépense de l'année,	1992	6	3½
Balance en caisse le 1er. décembre 1844.	£1627	18	0½

(1) Cette allocation et les deux suivantes ont été faites d'avance pour l'année commençant au 1er. octobre 1844 et finissant au 30 septembre 1845.

MISSION DE LA COLOMBIE.

CETTE mission a acquis une nouvelle importance depuis la publication de notre dernier rapport sur les missions du diocèse. Le souverain pontife l'a érigée en vicariat apostolique, par une bulle en date du 1er décembre 1843, et a nommé, pour la gouverner, avec le titre d'évêque de Drasa *in partibus infidelium*, Monseigneur FRANÇOIS NORBERT BLANCHET qui en est le fondateur. Cinq Jésuites, ayant à leur tête le révérend Père de Smedt, déjà bien connu de nos lecteurs, sont allés prêter main-forte au nouveau prélat, et sont arrivés au fort Vancouver dans les premiers jours du mois d'août dernier. Ils étaient accompagnés d'un pareil nombre de religieuses qui doivent s'employer à l'instruction des jeunes filles du pays.

L'on sait que le territoire de la Colombie, plus connu sous le nom d'*Orégon*, est depuis quelque temps l'objet de graves contestations entre le gouvernement britannique et celui des Etats-Unis. Un grand nombre d'Américains s'y sont déjà rendus par la voie des vastes prairies du Missouri, et un nombre plus considérable encore se disposent à aller s'y établir. Tout promet un avenir prospère à ce pays qui offre d'abondantes ressources aux hommes industrieux qui iront l'exploiter. Plaise à Dieu que les prétentions des deux gouvernements dont nous venons de parler puissent être réglées à l'amiable ! Une guerre, quel qu'en fût le résultat, ne manquerait pas de nuire à l'avancement de la colonie et de préjudicier surtout au progrès de la religion parmi les sauvages.

Nous avons reproduit en grande partie dans notre dernier rapport (voir les pages 77e et suivantes jusqu'à la 110e inclusivement) le journal de M. Bolduc, depuis son départ de Boston jusqu'au moment où il quitta l'île de Wahou, une des îles Sandwich, pour se rendre à sa destination. Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux la suite et la fin de cet estimable journal que nous ferons suivre de plusieurs écrits non moins intéressants envoyés ici par les autres prêtres de la mission.

" Le 28 juillet (1842), dans l'après midi, une voile fut aperçue d'assez loin en face du port de Honolulu ; mais comme le vent ne permettait guères d'entrer pour le moment, elle s'amusa à courir du nord au sud, et *vice versâ*, jusqu'au lendemain. Cependant une chaloupe vint à terre, et vers les huit heures du soir, un domestique de Mr. Pelly, l'agent de la compagnie de la Baie d'Hudson, apporta à M. Maigret, préfet apostolique des îles Sandwich, une lettre de M. Blanchet. Il n'en fallut pas davantage pour faire sauter de joie M. Langlois qui, quelques jours avant, avait voulu s'embarquer sur un navire qui fesait voile pour la Californie, espérant que de là il pourrait parvenir à la Colombie. J'eus besoin de faire jouer tous les ressorts de mon éloquence pour lui faire abandonner ce projet hasardeux ; et malgré tout, il m'aurait fort bien laissé là, si M. le préfet apostolique n'eût agi de concert avec moi. Le cher confrère ! il y serait encore. La lettre de M. Blanchet nous apprit que nous étions incessamment attendus depuis plusieurs mois, et nous fit part de plusieurs nouvelles importantes touchant les priviléges accordés à la mission de la Colombie par le gouverneur sir George Simpson. Enfin, le 29, le navire aperçu la veille, entra dans le port : c'était la barque *Cowlitz* appartenant à l'honorable compagnie. L'agent avertit aussitôt M. Langlois que dans peu de jours il aurait un passage sur le navire en question, et que la même faveur me serait accordée. Je n'étais point alors à la ville, mais à près de 15 lieues plus loin, à l'extrémité ouest de l'île, occupé depuis plusieurs semaines à l'instruction d'une peuplade chrétienne. Je ne connus ces importantes nouvelles que quatre jours après, c'est-à-dire le 2 août. Je me hâtai de venir faire mes préparatifs pour le départ, qui eut lieu le 18 suivant.

Le vent d'est se fit sentir jusqu'au 45me degré de latitude, où nous nous trouvâmes le 31 ; et après quelques moments de calme, le nord-ouest s'éleva et nous poussa vigoureusement jusqu'à la vue du continent que nous aperçumes le 9 septembre au matin. Nous nous approchâmes de la redoutable barre qui se trouve à l'embouchure de la rivière Colombie ; et le lendemain, par un temps magnifique, nous la passâmes ; après quoi il fallut ancrer près du cap *Désappointement*, où nous restâmes

deux jours, faute de vent (a). Enfin, le 12 après midi, nous mîmes pied à terre à l'endroit où était autrefois le fort George ou Astoria.

En dehors de la barre, il y avait un navire américain qui attendait depuis 10 jours le moment favorable pour sortir. Il y avait à bord plusieurs missionnaires méthodistes qui s'en retournaient aux Etats-Unis d'où ils étaient venus. Nous leur donnâmes quelques lettres pour le Canada.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, quels furent nos sentiments de joie en touchant cette terre qui doit être désormais notre champ de bataille, et après laquelle nous soupirions depuis un an et 12 jours.

Les navires prennent généralement beaucoup de temps pour remonter la Colombie depuis le fort George jusqu'à Vancouver, où ils déposent leur cargaison : 10 ou 12 jours ne leur suffisent pas toujours. Nous acceptâmes donc un canot et quelques sauvages que nous offrit M. Bornay pour nous rendre plus promptement. Il nous restait bien 90 milles à faire. Le 13 au matin, nous nous mîmes en route.

La rivière Colombie coule lentement ses eaux limpides entre deux rives peu élevées et bien boisées. Leur éloignement l'une de l'autre peut être, vers l'embouchure, d'environ deux milles, et à une petite distance de là, d'un mille et demi, et ensuite variable entre un mille et un demi mille. Les eaux de cette rivière sont douces, et nourrissent une quantité prodigieuse de saumons et d'esturgeons excellents. Les plus gros navires peuvent la remonter jusqu'à une petite distance au-dessus du fort Vancouver. A 5 ou 6 milles du fort George commence une

(a) La barre qui se trouve à l'embouchure de la Colombie est formée par un banc de sable qui n'est couvert que par 4 ou 5 brasses d'eau et souvent moins. La mer y est presque toujours en fureur, et si elle est poussée par le vent, il est impossible d'y passer. Lorsque le temps est très-favorable, on ne la traverse qu'à la sonde ; et, malgré toutes les précautions, il y a de fréquents naufrages. L'honorable compagnie y a perdu deux navires pour sa part, et dernièrement les Américains y ont fait naufrage avec une frégate de 58 canons. Souvent les vaisseaux attendent un mois et demi avant de pouvoir la passer, soit en entrant, soit en sortant.

suite presque non interrompue d'îles basses, et presque toutes bien couvertes de bois. Le 14 au soir nous canpâmes vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Cowlitz, où il y avait un camp de sauvages qui passèrent presque toute la nuit à chanter et à battre la terre du pied. Notre feu ayant été aperçu, le chef du camp vint à nous, nous fit bonne mine, et nous donna quelques saumons frais. Il nous dit que M. Demers avait visité plusieurs fois leur camp, qui actuellement était affligé des fièvres tremblantes ; que c'était pour éloigner cette maladie qu'ils fesaient la médecine en chantant, frappant du pied la terre, et hurlant comme des bêtes farouches.

Le 15 au soir nous arrivâmes à Vancouver, où M. McLaughlin nous reçut avec cette politesse qui lui est familière. On nous dit que M. Blanchet était à sa résidence ordinaire, Saint Paul de Walamette, et que M. Demers était parti depuis la mi-juillet pour le district de la Nouvelle-Calédonie, à près de 300 lieues de distance de Vancouver, et que son retour n'aurait lieu que dans le mois de juin 1843.

Le 16, après la sainte messe, nous partîmes en canot pour Walamette. Cette rivière se jette dans la Colombie à environ huit milles au-dessous du fort Vancouver ; elle est moins large que cette dernière, mais assez profonde. Des navires de plusieurs centaines de tonneaux la remontent l'espace d'environ 8 lieues, c'est-à-dire, à une petite distance de la chute, où il y a un bon nombre d'Américains établis avec leur ministre. Il est très-probable que dans peu d'années il y aura là une petite ville. On y voit deux jolis moulins à scies et un magasin de marchandises américaines. Après un portage de quelques arpents, on reprend la rivière qui devient de plus en plus étroite, mais sans rapides lorsque les eaux sont basses.

Le 17, au déclin du jour, nous mîmes pied à terre pour prendre des chevaux, afin de nous rendre avant la nuit à la mission. Nous arrivâmes enfin. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la surprise et la joie de M. Blanchet ; il n'en revenait plus.

Le lendemain étant un dimanche, la grand'messe fut chantée par M. le grand-vicaire, et ses deux nouveaux

collaborateurs l'assistèrent en qualité de diacre et de sous-diacre. Les fidèles de Walamette ouvraient de grands yeux à ce spectacle. Trois prêtres pour dire la messe ! jamais ils n'en avaient tant vus. L'office fut suivi du *Te Deum*, pour remercier Dieu de nous avoir rendus sains et saufs.

Quelques jours après notre arrivée, M. Langlois reçut sa nomination à la cure de Walamette, et votre très-humble serviteur fut destiné à courir les bois. Cependant, comme la chose est un peu difficile en hiver, à cause des pluies excessives, on me donna ordre d'hiverner à la rivière Cowlitz. Avant donc de quitter Walamette, pour n'y plus revenir, je vais vous donner une idée de cet endroit. Figurez-vous au milieu d'immenses forêts de sapins, une suite de prairies magnifiques où le cultivateur n'a qu'à mettre la main à la charrue sans être obligé de couper un seul arbre, et du premier coup vous aurez l'image de Walamette. Les terres y sont bonnes, et tous les grains y viennent en abondance. Déjà il y a 83 cultivateurs canadiens, sans compter le canton des Américains qui est à la suite et au sud de celui des Canadiens. Plusieurs y sont fort à leur aise, et ramassent jusqu'à 13, 14, et même 1,500 minots de blé, sans compter les autres grains. Les animaux, et surtout les chevaux et les cochons, sont ici en grandes troupes, et ne coûtent rien, puisqu'il n'y a presque pas d'hiver, et que leur nourriture se trouve dans les prairies. Il y a des cultivateurs qui ont 50, 60, 70 chevaux ; j'en connais même qui en ont 100 et davantage. Je n'ai pas compté ceux de la mission, mais je sais qu'il y en a plus de 50. Nous voilà de grands seigneurs. Cependant, toute chose bien considérée, nous manquons encore de bien des articles. Tous nos Canadiens sont mariés avec des sauvagesses de différentes nations, lesquelles n'ont aucune connaissance propre à entretenir un ménage en ordre. Depuis que le pays est habité, il ne s'est pas encore fait une verge d'étoffe : ce qui oblige d'avoir recours à la compagnie pour les moindres choses comme pour celles qui sont importantes. D'un autre côté, il n'y a point d'argent, tout ne se fait que par des échanges. Les objets que donnent les cultivateurs pour les marchandises qu'on leur fournit, sont les divers grains, et surtout le blé pour lequel ils ne reçoivent que la valeur de trois schelings par minot. De là vient que beaucoup

sont pauvres et ont des dettes. La mission n'est pas plus fortunée que les autres ; elle possède une grande ferme qui a donné quelquefois 500 minots de blé, mais le prix des engagés surpasse de beaucoup les revenus. Il n'y a que des cultivateurs mariés à des femmes canadiennes adroites qui pourraient faire fortune ici : leur exemple serait d'une grande utilité pour le pays, qui, sans cela, demeurera longtemps stationnaire (a).

Le 25 octobre, je me mis en route pour ma destination. Je préférai prendre la route de terre pour me rendre de Walamette à Vancouver, où j'arrivai le 26 au soir. Ce trajet se fait à cheval, et, dans les longs jours, on peut le faire en 14 heures sur de bonnes montures. En arrivant au village des Klikatates, le chef me fit bonne réception, et me raconta que peu de jours auparavant il avait eu une querelle avec un ministre américain qui était venu pour endoctriner ses gens. Il ajouta que personne n'avait voulu l'écouter, et que s'il eût voulu persister, il l'aurait chassé promptement. Ces bons sauvages ont déjà reçu plusieurs fois des instructions de M. Blanchet, et paraissent fermes dans leur bons propos. Ils sont en frais de bâtir deux petites chapelles avec des *croutes* que leur donne le moulin à scies de la compagnie. Après cet entretien, le chef s'offrit lui-même à me traverser au fort qui est vis-à-vis leur camp, et se chargea d'avoir soin de mes chevaux.

Le 27, dans l'après-midi, je laissai M. Blanchet au fort, avec M. Langlois qui devait partir le lendemain pour me remplacer à Walamette. Il fesait une pluie battante. Sur le soir, ayant rencontré deux cabanes sauvages où il n'y avait qu'une vieille femme et une petite fille, nous leur deman-

---

(a) Walamette est devenu un poste où la présence d'un prêtre est indispensable. M. Blanchet y a résidé jusqu'à présent ; maintenant c'est M. Langlois qui y est curé. L'endroit est mal sain, et il y a peu de personnes qui ne soient pas attaquées des fièvres tremblantes. Les missionnaires en ont été exempts jusqu'à présent. Il n'y a encore ici qu'une vieille chapelle qui va tomber au premier coup de vent sur le dos du pauvre curé, qui est logé dans la sacristie. Le prêtre aura toujours un peu de troubles avec ses paroissiens, qui ne sont pas trop fervents, et qui ont peu de zèle pour l'entretien de leur pasteur ; ils n'ont pas encore daigné lui bâtir un petit presbytère. Le mélange des Américains avec les Canadiens est encore nuisible au bon ordre. Plusieurs enfants des Canadiens sont encore infidèles et ne veulent point quitter le désordre pour se préparer au baptême. Il n'y a ici que quelques sauvages en service chez les habitants.

tâmes à nous donner une place dans celle des deux cabanes qu'elles n'habitaient pas ; ce à quoi elles consentirent volontiers. Après avoir fait un bon feu, bien mangé, et fait la prière en commun, nous nous disposâmes à dormir ; mais quelle ne fut pas notre surprise en voyant se soulever contre nous le plus furieux bataillon de puces auquel un mortel ait pu avoir affaire. Après leur avoir fait la guerre de toutes les façons pour les chasser, nous ne laissâmes pas d'en garder une ample provision.

Le 28, nous commençames à remonter la rivière Cowlitz qui n'est pas des plus commodes, à cause de la rapidité de son cours. Presque toujours il faut se servir de perches, et encore faut-il faire beaucoup d'efforts pour avancer quelques pas.

Le 29, nous aperçumes plusieurs tombeaux de la nation des Cowlitz, lesquels consistent en un canot élevé d'environ cinq pieds au-dessus du sol. Le mort est placé dedans, bien enveloppé de couvertes et de nattes de jonc. A côté de lui est sa carabine et son fusil, et sur les bords du canot sont suspendus ses ustensiles, sa gamelle, ses chaudières, etc., etc.

Le 30 enfin, j'arrivai à ma mission, où il y a une petite chapelle et une église de 50 pieds sur 30, qui n'est point encore terminée. La demeure du missionnaire est vraiment superbe pour l'endroit : elle consiste en une maison de bois de 30 pieds sur 20, mais entièrement nue : ce qui m'a obligé en arrivant de prendre le rabot, afin de me préparer deux petites chambres un peu passables pour mon hiver.

Quelques mots sur mon nouveau pays. Le Cowlitz, ainsi nommé à cause de la rivière qui l'arrose, se compose de plusieurs prairies entourées de bois de tout côté. La plus grande de ces prairies peut avoir deux milles de long sur un de large. C'est au milieu de cette dernière que se trouve le terrein de la mission, qui a 18 arpents de large sur deux milles de long. Nous avons ici une ferme qui nous donne au moins 600 minots de grains, dont 400 sont de blé ; mais par malheur les frais de culture emportent le revenu. Il faut payer à un fermier £30 par année, et nourrir une famille de cinq personnes. L'endroit est tout-à-fait joli ; ma maison est sur une hauteur qui domine toutes celles de la prairie. Au nord-est et au sud-est se

trouvent deux montagnes dont j'ignore encore la hauteur, mais qui ont au moins 4,000 pieds. Elles sont couvertes de neige, même dans les plus grandes chaleurs de l'été (a). L'une d'elles, celle du sud-est, est de forme conique, et est en face de ma demeure. Le 5 décembre dernier, vers 3 heures de l'après-midi, l'un de ses flancs s'est ouvert, et il y a eu éruption de fumée telle que tous nos vieux voyageurs d'ici n'en ont jamais vu de pareille. Ces éruptions de fumée ont eu lieu pendant quelques jours à des intervalles peu reculées, après quoi les éruptions de flammes se sont déclarées. Elles ont lieu presque continuellement, mais avec une intensité qui varie beaucoup en peu de temps. Je suis porté à croire qu'il y a trois cratères pour le moins, car j'ai observé plusieurs fois trois éruptions à la fois et à différentes places, quoique rapprochées les unes des autres. C'est le soir surtout que ces phénomènes s'observent bien, et offrent au spectateur un coup d'œil magnifique. Il y a au pied de cette montagne une petite rivière dont les eaux se jettent dans le Cowlitz. Depuis que ce volcan s'est déclaré, presque tous les poissons qu'elle nourrissait sont morts : ce qu'on attribue à la quantité de cendres dont ses eaux sont infectées.

Il n'y a ici que 13 habitants, dont 11 sont Canadiens. Tous sont assez bons chrétiens, ont beaucoup de zèle pour la religion, et sont très-attachés à leur missionnaire. Ils voudraient qu'il fût continuellement avec eux. Il y a aussi quelques centaines de sauvages encore infidèles et qui ne veulent point abandonner leurs superstitions pour se soumettre au joug de l'évangile. Tout ce qu'on peut faire avec eux, c'est de baptiser leurs enfants : ce à quoi ils se prêtent volontiers. Presque toujours ils demandent à se faire baptiser à l'heure de la mort. Voilà comme on en sauve une partie. Ces sauvages ont été autrefois corrompus par les blancs, et c'est ce qui, avec leur vie oisive, met un grand obstacle à leur conversion. Qui aurait cru que l'esclavage fût ici en toute vigueur ? cependant rien de plus vrai, et qui plus est, on trafique les esclaves comme on ferait de vils animaux : on ne les regarde pas plus que des chiens (c'est le nom ordinaire qu'on leur donne). Pour un

---

(a) Celle du nord-est est le Mont Rainier dont il est parlé aux pages 59e et 60e du rapport no. 4.

cheval on peut avoir un bon esclave, et, s'il ne vaut pas grand'chose, on ne donne que quelques couvertes et un fusil. Plusieurs Canadiens en achètent pour leur donner leur liberté. Celui qui est maintenant avec moi et qui est bon cuisinier, a été payé 10 couvertes. Quoiqu'il soit libre, il n'a jamais voulu quitter M. Demers qui l'a retiré de l'esclavage. Il est parlé de lui dans un des rapports sur les missions sous le nom de Petit-vieux. Maintenant qu'il est baptisé, il s'appelle Thomas : il rend de grands services aux missionnaires comme interprète.

Je ne veux pas finir ce rapport sans vous parler de notre climat et de nos langues sauvages. Ici, on peut dire qu'il n'y a presque point d'hiver, et le plus grand froid que j'ai observé a été de 6 ° au-dessous de zéro du thermomètre de Réaumur. Il est tombé un peu de neige ; mais elle n'est restée sur la terre que trois jours. Ce qu'il y a d'incommode et qui nuit beaucoup à ceux qui veulent voyager en hiver, sont les pluies continuelles qui ont lieu depuis la fin de décembre jusqu'au mois de mars. Le reste du temps est charmant. A Walamette, il fait excessivement chaud en été : à Vancouver, la chaleur est tempérée par la proximité de la Colombie ; et à Cowlitz, il règne continuellement un vent frais qui vient de l'océan. Les semailles se font en partie dans les mois de novembre et de décembre, et en partie dans ceux de février et de mars. Ici on ne fait pas de foin : les animaux trouvent constamment de quoi se nourrir dans les champs.

Quant aux langues sauvages, c'est une véritable confusion : autant de langues que de tribus. Depuis l'embouchure de la Colombie jusqu'à Walamette, on en compte six entièrement différentes. Les Cowlitz ont aussi leur idiôme à part ; et au nord de Nesqualy on peut en compter plus de vingt. Toutes ces langues sont difficiles à apprendre, si l'on en excepte le jargon tchinouc que je connais bien maintenant (a). Toutes sont difficiles à prononcer,

(a) Le jargon tchinouc est tiré en grande partie de la langue des véritables Tchinoucs qui habitent près du fort George. Cette langue est très-pauvre et insuffisante. Dans 15 jours on peut facilement l'apprendre. Il est absolument inutile d'en former une grammaire ou un dictionnaire : d'ailleurs on ne pourrait en donner la prononciation : il faut absolument l'entendre prononcer, et encore a-t-on de la peine à la saisir. Dans le rapport de 1842, il y a plusieurs noms d'hommes et de nations que vous ne pourriez reconnaître en les entendant prononcer correctement.

à cause de la multiplicité des sons gutturaux. Il est absolument impossible d'en écrire la prononciation avec les lettres qui nous sont connues. Le *h* est tellement prononcé de la gorge, qu'il n'y a que les sauvages qui puissent bien le prononcer. L'*r* ne figure point dans leur alphabet, ainsi que quelques autres lettres. Presque toutes les nations répandues dans les environs de Vancouver, de Walamette et de Cowlitz parlent un peu le tchinouc.

Le Cowlitz paraît être riche en expressions, de même que la langue des Snéomus (nom que M. Blanchet a écrit *Snéhomishs*) que je commence à étudier. Quand je la saurai bien, je ferai mon possible pour en faire une petite grammaire et une espèce de dictionnaire. Je crois pouvoir venir à bout de me faire entendre de plusieurs nations en peu de temps, et cela dans leurs idiômes propres : ce qui aura un grand avantage sur les interprètes, dont se sont servis jusqu'à présent MM. Blanchet et Demers.

Au moment où je finis cette narration infinissable, il est question d'établir une mission au nord de Nesqualy ; c'est moi qui suis destiné à aller le premier porter la lumière de l'évangile dans cette terre qui adore encore le démon. Je ne sais pas encore bien où sera ma résidence : toutefois elle ne sera pas sur le continent. La compagnie fait des préparatifs pour aller bâtir un fort dans l'île Vancouver. M. Douglass, qui sera le commandant de l'expédition, se fera un plaisir de me donner un passage sur son steam-boat. Ainsi dans quelques jours je vais partir d'ici pour me rendre à Nesqualy, et m'y joindre à l'expédition. Si je ne fixe pas là ma résidence, ce sera à coup sûr dans l'île de Whitbay où M. Blanchet a déjà planté une croix, et où les sauvages ont montré de très-bonnes dispositions. Il n'y a dans ces îles encore aucun blanc, et si j'y vais j'y serai le seul. L'île de Vancouver ou de Quadra me tente beaucoup. En y allant avec l'expédition de la compagnie, je préviendrai les maux que pourraient y porter les blancs qui vont en faire partie ; et en y fixant ma résidence, rien ne m'empêcherait de visiter de temps en temps les insulaires de Whitbay qui ne seront qu'à environ 10 lieues du nouveau fort. Il y a ici quelque danger de la part des sauvages du nord qui viennent fréquemment faire la guerre à leurs voisins et les prennent pour esclaves. La grande tribu des Yougletas est en partie campée sur l'extrémité nord de l'île Vancouver, et fait trembler les navires les

mieux armés. Ces sauvages ne respirent que le sang et le carnage. Je ne vois qu'eux qui pourraient m'ôter la vie du corps, et encore je ne crains guères. Un de leurs chefs a vu M. Demers l'année dernière à la rivière Fraser, et lui a fait baptiser un de ses enfants. On ne saurait s'imaginer quelle idée ces barbares se sont faite des missionnaires; ils désirent tous avec empressement les voir, et ne les abordent qu'en tremblant. Ce chef yougletas dont je viens de parler ne s'est approché de M. Demers qu'en se traînant à genoux et en tremblant de tout son corps. Si j'étais pris comme esclave par un parti de guerriers de cette nation, il me semble que je réussirais à les dompter en peu de temps.

La dernière fois que M. Demers a parcouru les bords de la mer au nord de Nesqualy, les sauvages se sont montrés fort empressés à recevoir la bonne nouvelle, et environ 775 enfants ont reçu le baptême.

Je me borne à ce peu de détails, je ne connais pas encore assez le pays pour en dire plus long. Je n'ai fait encore aucune mission chez les sauvages; mais aussitôt que je serai au fait des affaires, je vous en dirai autant que vous pourrez en désirer de moi. Tout ce que je puis dire, c'est que rien ne me paraît difficile pour quiconque a un peu de zèle. Les voyages se font en partie à cheval, en partie en canot; il n'y a que les nuits en hiver qui sont un peu dures, surtout quand il y a abondance de pluie; mais on s'y accoutume bien vîte, et on dort aussi bien à la belle étoile que dans le lit le plus mollet.

Je m'aperçois qu'il est temps de mettre fin à ma narration: daignez donc agréer mes meilleurs souhaits, etc.

J. B. Z. Bolduc, Ptre.

Lettre de M. Demers à Mgr. l'évêque de Québec.

Fort Alexandria, Nouvelle-Calédonie, 20 décembre 1842.

Monseigneur,

Dans une lettre précédente datée d'Okanagan en juillet dernier, j'ai eu l'honneur d'informer Votre Grandeur que

j'étais en marche pour la Nouvelle-Calédonie. Aucun ministre de l'évangile n'avait encore pénétré dans cette immense contrée des régions arctiques, peuplée par diverses nations sauvages que l'on désigne sous le nom de *porteurs du Nord*. L'honorable compagnie expédiant une caravane dans les différents postes de ce pays qu'arrose la rivière *Fraser*, je me joignis à la troupe des voyageurs conduite par M. Peter Ogden, dont les attentions et les prévenances délicates me furent infiniment sensibles, et adoucirent beaucoup pour moi les ennuis et les dégouts d'un voyage de si long cours.

Ces sortes de caravanes se composent d'une troupe nombreuse d'hommes et de chevaux chargés à dos de bagage et de marchandises destinées aux différents postes du nord. Tout cet attirail d'hommes, de chevaux et de bagage rend naturellement la marche lente et ennuyeuse. Les préparatifs de chaque matin ne finissent qu'à nouf ou dix heures. Il faut aller à la recherche des chevaux envoyés à l'aventure pendant la nuit, et dispersés dans toutes les directions. Après de longues attentes, on se trouve enfin au complet, et le hennissement des chevaux, les cris des engagés, les jurons arrachés par l'impatience, les contestations, les ordres des chefs, forment un brouhaha dont les oreilles scrupuleuses ne sont pas toujours flattées. Enfin, après avoir pris sur l'herbe un repas de saumon sec, on charge les chevaux, et à dix heures l'on est en route. La marche est extrêmement lente et remplie d'incidents plus ou moins désagréables. C'est une atmosphère enflammée, un soleil qui écrase, une poussière qui suffoque, une côte à gravir, un ravin à franchir. Les premiers jours surtout l'on éprouve un malaise général, et de nombreuses incommodités par la position gênante où l'on est sur un cheval, ayant en croupe sa chapelle, son lit, son ménage et même sa cuisine. Heureux encore si un vent malencontreux ne nous force pas à respirer une poussière épaisse qui ne laisse pas voir à deux perches devant soi. Un bruit sourd de conversation se fait entendre avec une monotonie qui n'est interrompue qu'au passage d'un ruisseau ou d'une rivière. Alors on se rapproche, les chevaux hésitent, on crie, on se fâche, on se pousse, on se culbute, et il s'ensuit souvent des naufrages qui excitent l'hilarité générale et raniment les conversations pour le reste du jour. On n'arrête que pour camper, c'est-à-dire en langage du pays, l'on ne fait qu'une *attelée*, et la journée se

termine à trois ou quatre heures. Alors on fait les dispositions du camp ; on décharge les chevaux que l'on envoie paître à l'aventure ; on range le bagage en ordre ; on s'associe par bandes pour passer la nuit, on prend son repas de saumon sec, et le soleil a disparu de l'horison.

Enseveli dans ces immenses déserts, au milieu d'une classe d'hommes sans culture et occupés uniquement à la recherche de biens terrestres au profit de ceux qui les paient, un homme dont l'esprit et le cœur sont formés à des pensées et à des sentiments plus relevés, un missionnaire enfin n'éprouverait que dégout et insupportable ennui, s'il ne se ranimait par les consolations de la foi. *Quam speciosi pedes evangelizantium !* Pendant que des centaines de mercenaires s'épuisent et consument leur existence à se procurer des richesses périssables, un seul homme inspiré par la sainte folie de la croix et emporté dans le même tourbillon, cherche des âmes, pour leur ouvrir les cieux ; et le monde ne conçoit pas que dans son isolement et dans le dénûment de toute chose, son âme soit calme et son cœur soit heureux.

Après cinq jours de marche, nous étions à un poste appelé *la fourche des Okanagans*, où nous fîmes une traverse assez fertile d'ordinaire en incidens tragiques, mais où nos chevaux n'eurent d'eau que jusqu'à la moitié du corps.

Les sauvages de ce poste qui avaient eu la visite du révérend père de Smedt le printemps dernier, eurent une joie extrême de me voir. Ils avaient même dépêché un messager au-devant de nous, pour m'avertir qu'un sauvage dangereusement malade demandait avec empressement les secours de mon ministère. Cependant je ne le trouvai pas en danger prochain de mort, et je n'avais pas assez de confiance en ses dispositions, pour lui administrer le baptême. L'expérience nous a appris bien des fois, dans le cours de nos missions, à ne pas trop compter sur les dispositions apparentes des sauvages. Le révérend père de Smedt en ayant baptisé deux l'an dernier dans le danger de mort, ces malheureux, après avoir recouvré la santé, vivent comme auparavant dans la polygamie. Craignant une chute semblable de la part de mon malade, je le mis à l'épreuve : Dieu veuille en faire un chrétien.

Avant de quitter ces pauvres gens, je baptisai 28 enfants que les parents me présentèrent avec un empressement qui m'inspirait l'espérance que le royaume de Dieu est proche pour ces âmes délaissés.

Le 10 du mois d'août nous arrivâmes au fort Thompson, où s'étaient rassemblés de différents points un nombre considérable de sauvages avides de voir enfin cette robe noire dont ils avaient tant entendu parler. Un certain nombre étaient accourus sur notre passage, pour avoir le bonheur de contempler cet homme qui parle d'un maître suprême qui est en haut, d'une autre vie dans le ciel, et autres choses inouies parmi eux. La divine providence qui utilise tout sur la terre me donna la consolation de baptiser encore 12 enfants qui durent à la curiosité de leurs parents l'avantage d'être inscrits au nombre des enfants de Dieu.

Je ne pus passer que deux jours à instruire ces sauvages, car il me fallait suivre la caravane. Le peu d'heures écoulées trop rapidement dans ce saint exercice, me fit connaître qu'il n'y a vraiment point d'obstacle à la dissémination de l'évangile parmi ces sauvages, si ce n'est la corruption extrême de leurs mœurs. Dieu saura bien briser cet obstacle quand le tems de sa miséricorde sera venu, et que le flambeau de l'évangile aura éclairé ces intelligences dégradées. Malgré de si sombres apparences, je pus baptiser 61 enfants que les parents me présentèrent avec une confiance bien consolante et qui leur attirera sans doute les regards bienveillants du Seigneur.

La langue de ces sauvages est toute différente de celle des *Chaudières* et des *Okanagans*. La prononciation présente des difficultés telles qu'elles me parurent insurmontables.

Le 12 au matin nous quittâmes ces lieux avec la lenteur et le bruit ordinaires. Notre marche fut pénible et excessivement ennuyante. Le pays n'offre rien d'intéressant, si ce n'est quelques arbres, quelques épinettes qu'on chercherait en vain dans le bas de la Colombie. Nous traversâmes un grand nombre de ruisseaux, de rivières et de lacs, et nous trouvâmes sur notre route plusieurs rassemblements nombreux de sauvages, où je baptisai 85 enfants et une vieille femme dans un état de décrépitude extrême. Enfin, après douze *attelées* ou douze jours de marche nous

arrivâmes au fort appelé *Alexandria*, où je suis encore actuellement.

Le fort Alexandria est par le 53e degré de latitude, sur la rivière Fraser, et doit son nom, ainsi que la rivière, à Sir Alexander Fraser qui en fit la découverte. La rivière Fraser, remarquable par l'immense quantité de saumons qu'on y pêche, n'est point navigable depuis le fort Alexandria jusqu'à la mer. L'illustre voyageur qui l'explora et lui donna son nom, faillit mille fois y perdre la vie, tant à cause des rapides, des chutes, et des embarras sans nombre qu'elle présente dans tout son cours, que par la férocité des nations qui l'avoisinaient alors. Au-delà du fort elle est navigable pour les berges, mais elle n'est pas exempte de dangers, comme l'attestent plusieurs localités qui portent le nom de Français qui y perdirent la vie.

C'est au fort Alexandria que je rencontrai les porteurs qui avaient fait le sujet de mon voyage et devaient être l'objet principal de mes soins ; et c'est aussi de leur côté que je dirigeai tous les efforts de mon ministère. J'ai la consolation de pouvoir espérer que la miséricorde divine qui m'a appelé des bords du St. Laurent au milieu de ces immenses solitudes, saura bien ***changer les pierres en des enfants d'Abraham.***

Les hommes sont assez remarquables par leur taille élevée et par l'élégance de leur maintien. Les femmes sont grandes, et ont une espèce de corpulence et d'embonpoint qu'on ne remarque pas parmi celles des nations de la Colombie. Elles sont aussi vêtues avec plus de décence que les Colombiennes, quoique le pays ne soit pas plus riche en production propres à faire des vêtements. Elles ont des robes de cuir, ou elles se couvriront assez modestement d'une peau. On comprend bien que l'œil sévère de la civilisation n'est pas encore satisfait d'un tel accoutrement ; mais l'état dégradé de ces pauvres créatures enlève à leur laisser-aller tout ce qui pourrait effaroucher la pudeur dans la société civilisée. Si leurs idées de convenances ne s'élèvent pas jusqu'à se faire une loi de se couvrir tout le corps, au moins ont-elles la bonne habitude d'observer les règles principales de la décence. Ce n'est pas que leurs mœurs soient plus pures ; elles sont au contraire dans un dérèglement épouvantable. Ces malheureux sauvages ne se distinguent des animaux, sous ce rapport, que par leur intelligence faible, dégradée et en-

tièrement assujétie à l'esclavage des sens. Ils ignorent tout frein, toute loi de décence qui semble naturelle aux humains, tout lien de la nature et du sang : les lois sacrées du mariage y sont plus relâchées que chez aucune nation de l'Amérique du nord ; la promiscuité enfin semble une espèce de droit public. Cependant, qui le croirait ! la jalousie y règne avec toutes ses fureurs. Une femme rejetée par son mari ira se pendre à un arbre. Le suicide, le meurtre et mille autres désordres sont les conséquences journalières de ce relâchement des lois de la famille, et des vices dégradants qui minent sourdement cette nation infortunée.

Dieu sans doute jetera des yeux de miséricorde sur cette portion égarée de son troupeau. Ils ne savent pas les pauvres sauvages, quelle grâce est pour eux la visite d'un ministre de Dieu dans leurs forêts lointaines. Hélas ! si j'étais un autre Augustin, un Rémi, un Patrice, je dirais que les siècles reculés verront peut-être la religion et la civilisation produire leurs fruits dans ces contrées si belles de l'Amérique du nord, comme dans les anciens pays, et que les descendants de ces barbares, en parcourant un jour leur histoire, béniront Dieu de leur avoir envoyé d'une manière si providentielle des conducteurs pour leur enseigner le chemin qui conduit l'homme à sa destination.

Quoique ces sauvages écoutent avec plaisir l'explication des maximes évangéliques, ils sont d'autant plus éloignés du royaume des cieux, qu'ils sont déchus de la dignité même de l'homme ; car indépendamment des turpitudes qui les dégradent sous le rapport moral, leur intelligence ne s'élève pas jusqu'à la simple notion de l'existence d'un Dieu. Ils n'ont point d'idée de Dieu, ni de la création qu'ils attribuent au hasard. Par conséquent, point d'idée d'une vie éternelle, de l'enfer, ni rien de semblable. Point de divinités chimériques, d'idoles, de fétiches, point d'esprit malfaisant, comme le manitou de la Colombie, point d'idée d'expiation ou de sacrifice, point de pratique quelconque qui puisse donner lieu à des conjectures probables sur leur histoire passée, et sur leur origine. Ils ne craignent rien à part de ce qui peut attaquer leur existence, ou contrarier leurs appetits brutaux. Il n'est donc pas étonnant qu'ils dépassent les animaux mêmes par la bassesse de leurs actions.

On a fait diverses conjectures sur l'origine du nom de porteurs. La plus accréditée est que ces sauvages, n'ayant point de bêtes de sommes, portent leurs bagages sur leurs dos, lorsqu'ils se transportent d'un lieu à un autre. Ce nom français leur a été donné sans aucun doute par les voyageurs au service de la compagnie. Au reste, les femmes étant les servantes de leurs maris, on les charge par préférence des plus lourds fardeaux.

Une autre opinion sur le nom de *porteurs*, est motivée par certaines pratiques usitées parmi cette nation, et entre autre par celle-ci. Après la mort de leurs parents, ils en font brûler les cadavres, et en recueillent les os dans des sacs de cuir qu'ils portent avec eux pendant trois ans. Delà le nom de *porteurs*.

La place où le corps a été brûlé est soigneusement converte d'écorce en forme de loge, et entourée d'une clôture ou d'une palissade. Au bout de trois ans, les os sont retirés du sac de cuir pour être déposés dans un coffret grossièrement fabriqué que l'on fiche aussi solidement que possible au bout d'un pieux de quatorze à quinze pieds de long, qui est planté en terre, *ad perpetuam rei memoriam.* Cette imposante cérémonie terminée, on donne un festin funèbre où sont conviés les parents et amis du défunt, et le deuil est fini.

J'ai vu bien des fois de ces pieux funéraires qui m'ont toujours inspiré de pénibles réflexions sur la dégradation intellectuelle et morale de ce pauvre peuple. C'est donc au bout de ce pieux qu'est le terme de leur vie, de leurs espérances, de leur bonheur et de leur malheur. Mon Dieu, que vos jugements sont terribles !

La cérémonie de brûler les corps est souvent accompagnée d'actions de cruauté d'un genre en quelque sorte analogue à ce qui se pratique parmi quelques nations de l'Asie. Si la femme du défunt n'a pas mérité l'estime des opérateurs par sa conduite envers son mari, elle est impitoyablement saisie, malgré ses cris et ses gémissements, et jetée sans pitié dans le brasier, sur le cadavre a moitié rôti du défunt, d'où elle est retirée sans sentiment et sans cheveux, plus ou moins grillée, suivant la volonté ou le jugement discrétionnel de ses juges. Elle est ensuite condamnée à l'esclavage jusqu'à l'expiration des trois années

après lesquelles a lieu le festin funèbre, et alors elle est libre de s'abandonner au premier venu ; le temps de sa flétrissure est passé.

La Nouvelle-Calédonie contient huit postes principaux qui sont *New Alexandria*, *le Fort George*, *La fourche*, *Fraser Lake*, *Stuart's Lake*, *le fort des Babines*, *le Lac d'Ours*, *le Lac de la Truite*. Les sauvages qui habitent ou qui avoisinent ces postes leur ont donné des noms en leur langue, et se distinguent entre eux par la particule *Ten*, gens, ajoutée au nom de chaque poste. *Staoten* veut dire gens d'Alexandria. Ils parlent tous la même langue, avec quelque différence dans l'accent. On me dit que cette langue est la même que celle de Churchill sur la Baie d'Hudson et de tout le vaste pays du nord. Elle emploie toutes les lettres de l'alphabet, à l'exception des lettres A, F, R, V. Elle a deux G, l'un doux et l'autre guttural, deux K, l'un doux et l'autre aussi guttural, quatre H, l'aspirée, la sémi-aspirée, la traînante, et une quatrième à la fin des mots qui se prononce par un grasillement du fond du gosier. Cette langue présente des difficultés presque rebutantes.

La nourriture ordinaire de ces peuples est le saumon qui remonte la rivière Fraser et ses tributaires en quantité prodigeuse. Ils le font sécher au soleil afin de le conserver pour l'hiver et même pour plusieurs années. C'est une admirable providence pour ces sauvages qui n'ont aucune théorie ou pratique quelconque de culture, et qui habitent un pays stérile, sous un climat rigoureux. A l'exception de quelques localités exploitées par la compagnie, le sol y est incultivable ; les hivers y sont longs et rudes ; la gelée s'y fait sentir jusque dans le mois de Juin, et détruit quelques fois entièrement les récoltes de la compagnie.

La vie des sauvages ne dépasse pas soixante ans, et je n'ai point vu de personnes plus agées. Parmi les causes probables opposées à la longévité chez ces peuples, on peut compter en premier lieu leur genre de nourriture, et la malpropreté dans laquelle ils vivent misérablement ; en second lieu leurs mœurs qui les abrutissent et engendrent des maladies presque toujours mortelles par défaut de soin, et par le renouvellement des causes qui les ont produites. Une troisième cause qui détruit leur tempérament est leur

manière de se mettre à l'abri des injures du temps. Ils se font de misérables cahutes en terre qui n'ont qu'une ouverture par où s'échappe la fumée, et par où ils entrent et sortent eux mêmes au moyen d'une longue pièce de bois encochée qui leur sert d'échelle ou d'escalier. Ils sont entassés dans ces tanières autour d'un feu dont la fumée les suffoque, et dont la chaleur ne les garantit pas des crudités et de l'humidité de la terre qui les entoure, et sur laquelle ils sont étendus. Il m'est impossible de demeurer plus d'une demi-heure dans ces souterrains sans éprouver un malaise qui m'oblige d'en sortir.

Quoique le fort Alexandria fût dans le principe le terme de mon voyage et de ma mission, je crus que la divine providence m'appelait encore en d'autres lieux plus reculés, où je rencontrerais bien certainement de nombreuses brigades de sauvages prêtes a recevoir la lumière de l'évangile. Devais-je laisser a l'esprit de perdition le temps de souffler ses doctrines pestilentielles dans ces âmes incapables d'en connaître le poison ? N'y trouverais-je pas des enfants à baptiser, des moribonds à ramener a Dieu ? On m'offrait un passage sur les barques de la compagnie ; je n'hésitai pas. Le 24, je baptisai 28 enfants; le 29, j'en baptisai 38 ; je fis mes preparatifs, et je quittai pour quelque temps mes néophytes pour visiter d'autres postes plus au nord. La marche fut lente et pénible par le cours impétueux de la rivière et par les rapides qu'il fallut remonter au risque de la vie. Ce ne fut que le 6 Septembre que nous atteignîmes le fort George, où je baptisai 5 enfants. Ce fut à peu près le seul fruit de ma visite a ce poste, parce qu'on n'y rencontra qu'un très-petit nombre de sauvages. A deux jours de là, je passai par un village dont le chef me présenta deux enfants à baptiser. Je pus entretenir les sauvages de ce poste des principales vérités de la religion, de l'existence de Dieu, de la création, de la rédemption et du jugement dernier. " Oui, s'écria le chef, oui je suppose que Dieu fera des hommes alors comme nous faisons des saumons ; il séparera les mauvais pour les mettre de côté, et gardera les bons."

Enfin, le 16 Septembre, nous arrivâmes en bonne santé au fort Stuart's Lake, dans les montagnes de roches, résidence de notre aimable conducteur, Mr. Ogden. Nous y fûmes reçus par trois commis qui attendaient la brigade des porteurs pour recevoir leur charge. J'eus la consola-

tion d'y célébrer, le 18 Septembre, une grand' messe à laquelle toutes les personnes du poste assistèrent avec décence et recueillement. N'ayant que trois jours a séjourner dans ce fort, je mis tous mes instants a profit pour instruire mes pauvres sauvages. Dieu bénira, j'espère, cette première semence jetée dans ces champs abandonnés. Cette espérance fit ma consolation au moment trop hâté de mon départ. Je rassemblai alors tout ce qu'il y avait d'habitants dans le poste, pour leur réitérer mes exhortations : je baptisai 12 enfants de blancs, 13 de sauvages, et je me rembarquai sur les berges avec quelques voyageurs qui devaient hiverner dans les postes d'en bas. Sur mon chemin, je baptisai 14 enfants, 2 adultes, et célébrai un mariage. Le 24, après cinq jours d'une descente extrêmement rapide, j'étais de retour au fort Alexandria, d'où j'ai l'honneur d'adresser à Votre Grandeur cet aperçu laconique et sommaire de mes courses et de mes faibles travaux.

A mon retour ici, je n'eus point de peine a déterminer les sauvages à bâtir une maison de prière. J'en donnai le plan et les dimensions, et tous se mirent à l'œuvre avec allégresse, pendant que je faisais une mission dans un poste situé à deux journées d'Alexandria. Dieu m'y combla de ses bénédictions, et me fit éprouver des consolations telles que je n'en ai jamais ressenties, depuis qu'il a daigné m'appeler à faire connaître son saint nom. Sa grâce miséricordieuse se montrait toute visible à l'égard de ces bons sauvages, et semblait avoir façonné tout exprès leurs âmes naïves pour le joug de l'évangile. Après 16 jours de bonheur passés dans les exercices de cette mission, je revins le 27 Octobre à Alexandria. La chapelle n'avait de levé que la quarré seulement. J'encourageai mes bons sauvages a continuer leur bonne œuvre, et je les quittai de nouveau pour aller visiter les terres des *Atnans*, aussi à deux jours de marche du fort. J'y fis l'acquisition d'une grande prairie cultivable, où il y a une place centrale tout-a-fait propice pour y rassembler les sauvages. Cette expédition, où je baptisai 32 enfants, ne dura qu'une semaine, au bout de laquelle j'étais encore à Alexandria. La chapelle n'était pas aussi avancée que j'avais espéré. Ma présence excita l'activité, et le 4 Décembre, je pus y célébrer la sainte messe. Une croix en décore un des pignons, et une cheminée placée à l'autre sert a la réchauffer dans cette saison rigoureuse.

Je vous ai dit, Monseigneur, quelques mots d'une expédition chez les Atnans. Ce n'était qu'une préparation à une mission plus complète que je devais y faire bientôt. Ce fut le 3 Janvier 1843 que je quittai Alexandria, et, le 5, j'étais au milieu de mes sauvages qui me revirent avec des démonstrations extraordinaires de joie. Leur chapelle était bâtie, et une large cheminée permettait d'y faire du feu. Malheureusement il n'y avait pas de fenêtres, et il me fallut faire plusieurs instructions à l'air glacial du mois de Janvier. Enfin l'on réussit à se procurer des peaux en guise de vitres et de chassis, et nous voilà bien, très-bien. Cependant, ô contre-temps fâcheux, ne voilà-t-il pas que de misérables chiens affamés se mettent à manger nos fenêtres ? Il fallut tendre des piéges et prendre plusieurs coupables pour arrêter le scandale.

Les sauvages de ce poste se sont bâtis des maisons depuis quelques années. Le vieux chef m'avait réservé la sienne, et s'était retiré chez le jeune chef William. J'étais donc dans une maison assez digne de ce nom, commode, très-propre, mais sans ameublements. Au moyen de quelques outils que j'avais apportés, je fixai une planche à la muraille pour me servir de table ; je fis deux bancs, dont un pour la chapelle et l'autre pour ma maison ; j'élevai un autel convenable dans la chapelle ; rien ne me manquait. Il faut être dans ces régions du nord pour sentir le prix de ces choses. Je me croyais dans un township du Canada, à cinq lieues de ma paroisse natale, de mon cher St. Nicolas.

Je me livrai sans réserve à l'instruction de mes bons sauvages, et je ne pouvais suffire à satisfaire leur avidité pour la nourriture spirituelle. Une foule extraordinaire encombrait la chapelle, tellement qu'un jour que je ne pus m'y rendre asseztôt, il me fut impossible de parvenir à ma place, qu'en passant sur les épaules et les têtes de mes néophytes, sans toucher la terre depuis l'entrée jusqu'au fond de la chapelle. Les heures s'écoulaient rapidement dans les pieux exercices de la mission, et la nuit seule me permettait de donner quelques moments à la prière, à l'étude de la langue et à la traduction des cantiques. Dieu bénissait mes fatigues au-delà de mon attente, et me comblait de ses divines consolations. Le jeune chef William qui s'était montré si généreux et si zélé pour la bâtisse de la chapelle, en reçut une ample récompense par les lu-

mières dont Dieu éclaira son intelligence, et la docilité avec laquelle il se soumit aux pratiques de la foi. La chapelle qu'il a construite a 41 pieds de longueur sur 19 de largeur. Ce fut le grand jour de l'Epiphanie que j'eus le bonheur de célébrer les saints mystères pour la première fois sur cette terre infidèle. Jésus-Christ venait donc lui-même des régions orientales illuminer cette terre encore ensevelie dans les ténèbres : il me semblait entendre sa voix lui crier : *Surge, illuminare,......quia venit lumen tuum.*

Le caractère des Atnans et des Porteurs diffère beaucoup et en mieux de celui des nations de la Colombie, surtout de celles qui habitent le bord de la mer. On ne remarque point en eux cette légèreté et cette inconstance qui caractérisent si particulièrement ces derniers. Le Porteur et l'Atnan se laissent aisément persuader, se confient aux blancs, croient les vérités de la foi avec sincérité et sans arrière pensée. Le Tchinouk au contraire et le Cowlitz conviendront que ce qu'on leur dit pourrait être vrai, le croiront même ; mais c'est une foi qu'ils échangeront, l'instant d'après, pour une couverte ou une chemise ; l'intérêt est leur Dieu. Cependant les obstacles que rencontre ici le règne de Dieu sont nombreux et terribles. Le plus grand, le mortel fléau de ces contrées est la polygamie. Il n'y a qu'une grâce puissante d'un Dieu miséricordieux qui puisse extirper un désordre enraciné dans leurs mœurs nationales, favorisant la plus dangereuse des passions, et légitimée par de longs préjugés et par une pratique universelle et immémoriale. Priez, priez, âmes généreuses et sensibles du Canada ; le ciel propice a vos vœux recevra parmi ses enfants chéris ces peuples qui sont vos frères, sous le double titre de la création et de la rédemption.

Je baptisai dans cette mission 41 enfants : j'avais fait 436 baptêmes depuis mon départ de la Colombie.

Avant leurs relations avec les blancs, les Atnans n'avaient aucune idée d'un maître suprême, créateur de l'univers. Leur ignorance était absolue comme celle des Porteurs. Cependant je n'ai pas été peu surpris de découvrir en eux une idée du déluge, bien qu'ils en rapportent les événemens à leur manière. " C'est un enfant, " disaient-ils, enlevé par un hibou,dont le père, après avoir " fait mille recherches infructueuses, erré long-tems sans

" succès, lança de dépit une flèche dans un lac, dont
" les eaux se gonflèrent, et se répandirent aussitôt sur la
" terre et jusque sur les plus hautes montagnes. Le père,
" gravissant les montagnes et s'attachant à tout objet porté
" sur les eaux, parvint à se sauver avec sa femme, un
" fils et une fille attachés à sa ceinture, et qui devinrent
" les réparateurs du genre humain. Leurs enfants se dis-
" persèrent en diverses contrées, et formèrent différentes
" nations qui se créèrent un langage particulier, d'où
" vint la diversité des langues.

Le tonnerre, dans leur opinion, est un immense oiseau qui bat des ailes et excite les vents et les tempêtes. L'idée qu'ils ont des autres phénomènes de la nature n'est pas plus riche que celle qu'ils se sont procurées sur l'origine des vents et du tonnerre.

Les cérémonies du mariage sont des plus simples. Le jeune homme s'adresse avant tout aux parents de celle qu'il veut épouser, et leur consentement décide de tout. Les deux familles s'assemblent ; le futur époux donne ses habits aux parents de la future épouse ; celle-ci donne les siens aux parents de son fiancé, et tous deux s'affublent d'habits nouveaux, apportés par les parents, et voilà tout le contrat de mariage ; voilà la bénédiction nuptiale. Quelque temps après, le gendre fera à son beau-père un présent d'un fusil, d'un cheval, ou de quelqu'autre objet. Celui-ci est tenu d'en faire un pareil sous peine de passer pour vilain. Si, affrontant la réprobation publique, il s'obstine à ne rien donner, le gendre ira sans façon prendre son fusil ou son cheval ; et le beau-père en sera pour cette atteinte à sa réputation.

Aussi, après la naissance d'un enfant, on lui donne un nom qui sera celui d'un arbre, d'une plante, ou autre objet, mais jamais celui d'un animal. Il est immédiatement placé dans un berceau fait d'écorce de bouleau, en forme de petit canot, d'une manière ingénieuse et prévoyante. On ne connaît pas ici l'usage barbare de mettre ces petites créatures à la torture, pour donner à leurs têtes une forme ridicule, comme il est d'usage parmi d'autres nations.

Un sauvage Atnan ne prononcera jamais son nom, mais il se fera nommer par un autre, comme s'il avait honte de lui-même. Il se fera aussi un scrupule de prononcer le

nom d'un mort qui est comme une chose sacrée pour eux. Ce nom n'a plus rien de commun avec les vivants qui ne doivent plus même le prononcer, puisqu'il n'existe plus : Ils diront : le parent d'un tel qui est mort en tel temps. Il faut convenir que c'est un moyen peu usité d'illustrer son nom aux yeux de la postérité. Ils connaissent l'usage de la saignée qu'ils pratiquent au bas de la jambe et au poignet par une large et profonde ouverture, qu'ils laissent ouverte des journées entières ; etils prétendent que le patient en éprouve un mieux subit et infaillible. Ils ignorent la pratique de gonfler les veines par des ligatures.

Le suicide est fort commun parmi les Atnans et les Porteurs. Une perte au jeu, un chagrin quelconque, une contradiction d'amour, sont souvent suivis d'une mort volontaire et violente, et ordinairement par la corde. C'est ainsi q'une jeune fille se pendit dernièrement à un arbre à Alexandrie, dans l'unique but de causer du chagrin à ses parents et de se venger ainsi d'une réprimande.

Je suis ici aux dépents de l'honorable compagnie qui me procure des chevaux pour mes voyages, avec une obligeance extrême. Nous vivons de saumon qui a passé deux hivers dans les hangars, et qu'il faut faire sécher pendant plusieurs jours, pour l'amollir. On se fait bientôt à ce régime, et l'on oublie même qu'on peut être plus heureux à des tables plus somptueuses. Je ne pourrai pas quitter ce poste avant le mois de mai, et ainsi j'ai encore trois mois à évangiliser la Calédonie. La peine n'est pas de parcourir ces régions couvertes d'une couche épaisse de neige, de vivre au milieu de sauvages pauvres, nus et grossiers, d'être éloigné de son pays qu'on ne reverra plus, d'être dénué de toutes les commodités de la vie, de consumer sa vie au service de gens qui ne comprennent pas le prix d'un tel sacrifice : toutes ces choses font la joie d'un missionnaire qu'elles comblent de consolations intérieures, et qui ne travaille que pour le ciel, où il attend au centuple le prix de ses privations. Mais le plus pénible fardeau que nous impose notre apostolat c'est l'isolement, l'éloignement de tout confrère pendant un si long espace de temps.

Ainsi, quand j'aurai le bonheur d'embrasser un confrère dans le mois de Mai prochain, neuf mois éternels se seront écoulés depuis que je m'en serai séparé : *Deus, adjuva me.*

Veuillez agréer, Monseigneur l'hommage de mon profond respect.

M. Demers, Ptre. Miss.

Dans une lettre du 8 mars 1843 à Mgr. l'évêque de Québec, M. Blanchet, chef de la mission, reprend ce qu'il a omis de dire dans ses lettres précédentes, et informe Sa Grandeur de ce qui s'est passé de plus important depuis, afin de lui donner une idée générale des travaux des missionnaires à la Colombie.

" Je commence mon rapport, dit le zélé missionnaire, " par les sauvages nommés *Kalapouïas* qui résident sur " les rives de la rivière Walamette, ou dans les plaines.

" Ils sont peu nombreux, et vivent errants et vagabonds. " Chaque année, au commencement de l'hiver, ils se rap- " prochent des blancs. Les fièvres et la misère les dé- " ciment tour à tour. Ils ne croient pas à l'existence de " Dieu. Ils s'éloignent autant de nous que des ministres. " Leur indifférence et leur froideur sont toujours les mêmes. " Leur langage diffère de celui des Indiens de la Colombie. " Ce langage est parlé jusqu'au fort bâti à la source de " la rivière *Umpqua*, au sud, où les sauvages sont plus " nombreux, mieux disposés, et où l'on établira certai- " nement une mission à l'arrivée des RR. PP. Jésuites. " Cette mission pourra s'ouvrir une communication avec " les peuplades qui vivent le long de la mer. Je n'ai pas " encore eu le temps de courir après les brebis égarées de " la tribu dont je parle ici ; j'ai seulement visité ses ma- " lades et ses mourants. "

Des Kalapouïas, M. Blanchet passe aux *sauvages de la chute*, sur le Walamette.

" Parti, dit-il, le 20 avril, pour me rendre à la chute, " je fus assez mal reçu par le chef Weramus. Il était " malade et de mauvaise humeur. Je lui avais apporté un " porc, et il lui en fallait deux. Au bout d'un mois, les " chiens ou les loups l'avaient étranglé. J'étais accom- " pagné, dans cette course, d'un vieil Iroquois qui me " servait. J'avais ma chapelle dans ma tente, et je tenais " l'échelle catholique constamment exposée à tous les " yeux. Toutes les nuits, je couchais au pied de l'autel : " j'enseignais, le jour, hors de ma tente. Le chef, un " jour, se fâcha à l'instruction du soir ; il s'était trouvé " choqué des reproches de paresse et de négligence que je " faisais à tous en général, en les menaçant de la colère du

" grand-maître. Il se retira tout en colère, et me ren-
" voya, un instant après, la croix pectorale, le chapelet
" et le pavillon (du dimanche) que je lui avais donnés.
" Heureusement sa conduite ne fut point approuvée ; mais
" elle ne laissa point toutefois de ralentir le peu de zèle
" des autres, qui craignaient de lui déplaire. Il me fallut user
" de plusieurs moyens pour détourner ce mauvais effet.
" J'allais visiter les autres loges, je faisais de petits pré-
" sents, je laissais entrevoir les suites de la colère du chef;
" je le plaignais. Il commença à craindre : son rang,
" son influence étaient en danger : il vint s'humilier, at-
" tribuant à sa tête, et non à son cœur, ce qu'il avait fait.
" Je lui rendis enfin mes bonnes grâces, avec la croix, le
" chapelet et le pavillon, et il devint plus assidu et plus
" zélé que jamais. J'ai le chagrin de dire que cette mis-
" sion donnée aux sauvages de la chute, et qui dura quinze
" jours, offrit peu de consolation. Le commerce qui
" commence à s'ouvrir, l'établissement des américains
" sur les bords de la chute me font désespérer de ramener
" à Dieu ce camp de sauvages. La dissipation, la tié-
" deur, la démoralisation ne pourront qu'augmenter tous
" les ans. "

Sauvages de la rivière Tlakémas.—" Depuis mon rap-
" port de mars, en 1842, je n'ai pu rien faire pour les sau-
" vages de la Tlakémas : ils ont été livrés à eux-mêmes
" tout ce tems. Une maison a été commencée par le mi-
" nistre Waller à quelques pas de ma grande croix ; mais
" elle n'a pas été achevée. On dit que ce ministre a cessé
" de visiter les sauvages de cette place, découragé par
" l'indifférence des miens et des siens. Toutefois cette
" peuplade ne m'a pas tout-à-fait abandonné : plusieurs
" de ceux qui la composent vinrent me visiter plusieurs
" fois, lors de ma mission à la chute.

" Les *Tlakémasiens* vont se trouver bientôt à la porte
" de la ville de l'Orégon, qui se bâtit sur la rive droite de
" la chute du Walamette. Que vont devenir ces peuples ?
" Ils m'échapperont sans doute, s'ils ne consentent à suivre
" les PP. Jésuites qui vont nous venir, sur le terrain d'une
" mission sauvage, à quelque distance des lieux de com-
" merce. "

Sauvages des cascades, sur la rivière Colombie.—
" Mes occupations incessantes m'ont aussi empêché d'al-

" ler visiter, durant l'été, les sauvages des cascades. Ce " que je leur avais montré en dix jours, en 1841, il ne " fallait pas un an pour l'oublier. Le ministre Daniel " Lee des Grandes-Dalles a voulu les débaucher, en leur " disant que je les avais abandonnés ; ils ont rejeté ses " offres. Venant, tous les automnes, se camper sur la rive " opposée du fort Vancouver, je les ai rencontrés de nou- " veau dans le cours de la mission faite à ce fort. J'a- " vais même partagé mon tems de manière à donner " la matinée aux femmes et aux enfants de Vancouver, " et l'après-midi aux sauvages. Ce plan a tenu quel- " ques semaines. "

Après quelques autres détails, M. Blanchet déplore la chute d'un chef zélé et instruit qui l'aidait beaucoup dans son pénible ministère ; de sorte que le fruit de la mission déjà si traversée par des épreuves de tout genre, ne dut être que bien faible et peu propre à consoler le missionnaire. En terminant cet article, M. Blanchet fait cette réflexion.

" Tant que ces sauvages ne seront point réunis dans " une grande mission, pour y apprendre l'agriculture, et " se procurer les choses nécessaires à la vie, sous la di- " rection de quelques missionnaires, ils n'apprendront rien, " ou perdront bien vite de vue les vérités saintes qu'ils " auront apprises. "

M. Blanchet passe ensuite à la mission du fort Vancouver.

" Depuis long-temps, dit-il, nous ne faisions que passer " à la hâte au fort Vancouver. Les instructions y étaient " données de même, sans être suivies. Les engagés se " plaignaient, ainsi que les dames catholiques du fort, de " n'être point desservis. L'arrivée de deux missionnaires " me permettant de remédier à ces plaintes, je me rendis " à ce poste, le 7 octobre, accompagné de M. Langlois " qui se chargea de la partie française du catéchisme. " Au bout de trois semaines d'un travail assidu, les dames, " au nombre de sept, et deux autres personnes furent re- " çues à la première communion, qui se fit le dimanche " avec éclat dans la chapelle, en présence d'un grand " concours de blancs et de sauvages. M. Langlois y

" prêcha : cette cérémonie si touchante, vue pour la " première fois à Vancouver, dut faire impression. Elle " se renouvela à Noël. On vit alors faire aussi " leur première communion deux métis du lac supérieur, " engagés de la compagnie, deux autres du pays, ainsi " qu'un nommé John Henley, nouveau converti, autrefois " de Montréal.

" Ayant réformé les prières en jargon tchinouk, ayant " même entrepris et achevé de traduire l'explication du " symbole et des sacrements, je me livrai à l'instruction " des femmes et des enfants du village sauvage qui n'en- " tendaient point le français. Après trois ou quatre se- " maines de répétition, du matin au soir, une quinzaine " furent capables de faire le signe de la croix et de réciter " les premières prières du chrétien. Cette récitation qui " se faisait à haute voix formait une espèce de musique " assez harmonieuse, à la façon des sauvages qui, dans " leur chant, font bien souvent les accords des notes *fa*, *la*, " *ut*, ou de *la*, *ut*, *mi*. La réunion de tant de voix " avait quelque chose de grave et de sublime. Plus d'une " fois les messieurs du fort s'arrêtèrent à la porte, ou en " dehors de la maison, pour jouir du charme de cette har- " monie. Le goût pour les exercices de la prière com- " mença à se faire remarquer parmi les femmes et les en- " fants, qui ne savaient auparavant que boire et manger.

" La diversité des langues que l'on rencontre à Vancou- " ver, rendez-vous de plusieurs nations, la difficulté de " les apprendre, et par-dessus tout le manque de temps " m'ont engagé à me servir du jargon qui est entendu et " parlé presque partout. Je tranche par là bien des dif- " ficultés.

" Il me fut impossible de pousser plus loin mes instruc- " tions aux femmes et aux enfants du village ; mes occu- " pations étant trop multipliées. Je ne pouvais me dé- " barrasser de mille soins qui m'attachaient à Vancouver.

" Pendant ma mission à ce poste, je fus tout le temps " l'objet des égards et de la politesse exquise de M. le gou- " verneur McLaughlin. Il ne voulut jamais, ainsi que " M. Douglas, entendre parler de pension. Ce fut encore " dans le même temps que je reçus du premier une note

" officielle, m'informant qu'il avait reçu l'ordre de placer
" £100 sterling au crédit de notre mission, en reconnais-
" sance, disait-il, des services éminents que les mission-
" naires catholiques rendent au peuple de ce pays. A part
" cette gratification, à laquelle le Dr. McLaughlin a eu
" tant de part, l'on voit encore figurer à son nom la somme
" de £26 sur la liste de nos crédits. "

Il est beau de voir, dans les diverses relations de nos missionnaires, le concours généreux et constant que leur prêtent les chefs de la célèbre compagnie, qui exploite au profit du commerce ces mêmes contrées que des hommes apostoliques exploitent au profit des âmes. Ce que M. Blanchet dit ici, à cet égard, en est une preuve nouvelle ; et un hommage commun est dû, nous pensons, à ces chefs bienveillants et éclairés, qui semblent si bien comprendre et faire aller de pair l'intérêt du temps et l'intérêt des mœurs et du salut des âmes.

Reprenant les détails de ses travaux parmi les peuplades de Vancouver, M. Blanchet ajoute ;

" N'ayant point le temps de visiter les loges d'alentour,
" deux femmes chrétiennes furent chargées du soin d'y
" réunir les enfants sauvages, pour les présenter au bap-
" tême. A la fin de la mission, je comptais 76 baptêmes,
" dont 55 d'enfants d'infidèles, 9 mariages et 15 baptêmes
" d'enfants de fidèles.

" Quant au village des engagés, le désordre y régnait
" avec effronterie. Cependant bientôt la crainte de Dieu
" et de ses jugements, les bons principes, grâce à la pro-
" tection de Marie, patronne de la chapelle, commen-
" cèrent à l'emporter. Les liaisons criminelles furent
" rompues, ou changées en alliances saintes.

" M. McLaughlin, catholique de cœur et d'action de-
" puis long-temps, comme on sait, après avoir fait sa pro-
" fession de foi, après avoir ajouté aux jeûnes obligés du
" chrétien ceux de tous les jours de l'avent, afin de se
" mieux préparer à la sainte communion, s'approcha,
" pour la première fois, à la messe de minuit, de la table
" du Seigneur, à la tête de 38 autres personnes. Ce
" jour fut un jour glorieux pour notre sainte religion.

" Les exemples de ferveur et de piété de ce grand homme, " le patriarche de la Colombie, ses connaissances en fait " de religion ont déjà produit d'heureux fruits parmi les " bourgeois et employés du fort. Il a toujours été notre " protecteur, le père des orphelins et des affligés. C'est " à lui que l'on doit l'établissement d'une colonie au Wa- " lamette ; c'est encore à lui qu'est due l'entrée " des prêtres dans le pays. Ces bienfaits ne seront pas " les derniers que son zèle et son bon cœur nous pré- " parent. Il vient de fonder une ville à la chute du Wa- " lamette, la ville d'Orégon ; les rues en sont tirées, les " emplacements divisés ; ils se prennent à l'envie. Qui " pourra dire ce qui est réservé à l'église catholique dans " ce lieu qui va devenir le centre du commerce et de la " civilisation ! "

Après Vancouver vient la mission de St. François-Xavier du Cowlitz.

" Je me rendis du Cowlitz, dit M. Blanchet, le 18 " août, après avoir passé quelques jours auparavant à " Vancouver. Les habitants se montrèrent satisfaits, et " assistèrent fréquemment aux offices sur la semaine. " Les femmes et les enfants furent instruits, mais ne firent " point la première communion. La nouvelle chapelle, " non achevée, se terminera bientôt, grâce encore au Dr. " McLaughlin qui a promis de procurer les matériaux né- " cessaires.

" Les sauvages du Cowlitz se trouvaient rassemblés, " près du territoire de la mission et dans un autre camp. " Ce que je pus dérober de mon temps leur fut donné. " Ils m'écoutèrent à différentes reprises avec assez d'at- " tention. Les enfants se plaçaient auprès de moi, les " grandes personnes un peu plus loin, autour de l'échelle " catholique. Un enfant de 3 à 4 ans, voulant se retirer, " me demanda un jour avec sa naïveté naturelle : *as-tu* " *fini ?* Je baptisai au milieu d'eux une douzaine d'en- " fants. Il me paraît bien clair que, si on pouvait les ras- " sembler, et passer quelque temps avec eux, on réussirait " à les gagner à Dieu. Mais il n'y a qu'en été que le " missionnaire pourrait les instruire ; et c'est précisément " le temps qu'il est forcé de s'absenter de cette mission.

" Les habitants du Cowlitz ne sont qu'au nombre de 13, " et malheureusement les employés à la ferme de la

" compagnie ne se montrent pas tous exemplaires. De
" sorte que, à part toutes les autres difficultés, il devient
" presqu'impossible de réussir auprès des sauvages, quand
" souvent on les voit entraînés dans le vice par ceux-là
" même qui devraient au contraire ne leur donner que des
" exemples de vertu. "

Ce que M. Blanchet dit ensuite, confirme une fois de plus une vérité bien connue. C'est que les vrais ministres de l'évangile ne cèdent jamais devant les difficultés Les persécutions, le martyre même les trouvent toujours à leur poste. Il n'en est pas ainsi des apôtres d'un évangile tout humain. S'ils n'ont pas avec eux dans les déserts, ou au sein des forêts sauvages, l'aise et le confort de notre vie sociale ; ou bien, s'ils ne rencontrent point dans ceux qu'ils évangélisent les dispositions des peuples policés, rarement ils trouvent dans leur zèle, fût-il aussi ardent que sincère, des motifs suffisants de persévérer dans les pénibles travaux du missionnaire.

" C'est ici le lieu, dit M. Blanchet, de dire que le
" docteur et ministre, établi, depuis plus de deux ans, à
" *Nesqualy*, a laissé son poste, l'automne dernier, pour
" retourner aux Etats-Unis. Sa maison était un petit
" palais. On nous a dit que peu de temps après son départ,
" les sauvages y avaient mis le feu.

M. Blanchet parle ensuite d'une nouvelle tribu, celle des *Tlatsaps*. " Cette tribu, dit-il, se trouve en bas du
" fort George, à l'embouchure de la rivière Colombie.
" Une mission méthodiste, établie là depuis deux ans, pos-
" sédait deux ministres. L'un d'eux M. K. s'est dé-
" couragé, comme les autres, et est parti l'automne der-
" nier pour les îles Sandwich ; et voilà que M. T., sui-
" vant l exemple de son confrère, se dispose aussi à fuir du
" champ de bataille. Ils n'ont rien fait parmi les sau-
" vages. L'agent du gouvernement américain a été s'en
" assurer depuis peu. Deux bâtiments Américains, arri-
" vés ici le printemps dernier, ont malheureusement
" apporté de la boisson aux sauvages : ce qui a été cause
" de bien des désordres, et même, dit-on, de quelques
" meurtres. "

A la mission des Tlatsaps succède, dans l'ordre du rapport de M. Blanchet, celle du fort *Wallawalla*.

" La nation des *Kayous*, dit le missionnaire, la plus
" riche de toutes les nations sauvages d'alentour, se trouve
" divisée entre le ministre Whitman et un jeune sauvage
" nommé Pierre, qui a été instruit à notre mission du
" Walamette. Au mois d'avril 1842, celui-ci vint à la
" chute du Walamette, et n'en partit qu'après avoir pris
" de nouvelles forces, et puisé de nouvelles connaissances.
" Il baptise les enfants et les adultes en danger de mort,
" et fait la prière tous les jours de la semaine, ainsi que
" celle des dimanches. Ce jeune homme, qui a le zèle
" d'un missionnaire, est parvenu à retirer quelques-uns
" des siens de la prière du ministre. Il ne manque pas
" de faire mettre des croix sur la tombe de ceux qui
" meurent après avoir été baptisés.

" La mission de St.-Paul du Walamette est sous la di-
" rection de M. Langlois, qui travaille avec zèle à con-
" duire dans la voie étroite du salut les âmes confiées à
" ses soins, instruisant à la messe et aux vêpres. La
" résidence habituelle d'un missionnaire au milieu de cette
" population va opérer un bien immense. Tout sera plus
" suivi et mieux réglé que par le passé. Les femmes et
" les enfants, commençant à parler le français passablement,
" seront plus en état de profiter des instructions.

" La population augmente rapidement ; déjà elle se
" monte à 96 familles, donnant 360 âmes ; celle du Cow-
" litz est de 13 familles, donnant 60 âmes. Le nombre
" des baptêmes dans toute la Colombie (le Cowlitz ex-
" cepté) est cette année de 572, celui des mariages de
" 24. La Calédonie seule, au mois de décembre, donnait
" le chiffre de 394 baptêmes qui, ajouté à celui de 108,
" forme 502 pour les sauvages, y compris les adultes mou-
" rants et les femmes sauvages qui se marient aux blancs.
" La société de tempérance est établie depuis le mois de
" janvier ; elle a rencontré beaucoup d'obstacles qui com-
" mencent maintenant à tomber d'eux-mêmes.

" Tant de sacrifices faits par nos compatriotes, pour
" planter la foi dans ces contrées lointaines et l'y main-
" tenir, ne manqueront pas de toucher les cœurs.

" Après avoir travaillé à élever des temples au Seigneur
" dans les cœurs, nous allons nous disposer à lui bâtir un

" temple matériel, l'année prochaine. Nous bâtirons
" aussi en plusieurs autres lieux, ménageant, du reste,
" nos argents, autant que possible, pour de pieux objets.

" M. Bolduc, ayant passé l'hiver au Cowlitz, a demandé
" à passer dans la baie de Puget et sur l'île de Vancou-
" ver. Les messieurs de l'honorable compagnie ont ac-
" cordé un passage gratis à ce zélé missionnaire. Il vi-
" sitera tous les postes du nord qui sont sur la mer ; il
" examinera quel site conviendra le mieux, pour l'éta-
" blissement d'une mission pour les sauvages. Cet avan-
" tage précieux, nous le devons, comme bien d'autres,
" à la généreuse et bienveillante attention qu'ont pour
" nous et pour les intérêts de notre mission MM. Mc-
" Laughlin et Douglas. Que le ciel les récompense
" d'une conduite si digne de toute notre reconnaissance
" et de nos éloges ! "

Les dernières paroles du pieux et infatigable missionnaire sont l'expression de sentiments d'humilité et de reconnaissance.

" Le rapport que je vous présente, monseigneur, dit-il,
" est bien éloigné, sans doute, de pouvoir remplir votre at-
" tente, de combler les désirs et les vœux que votre zèle
" forme constamment pour le salut des peuples de ce pays.
" Il est bien loin de payer de retour la fervente charité,
" les ardentes prières et les aumônes abondantes que nos
" chers compatriotes font en faveur de la mission de la
" Colombie. Si le succès ne répond pas à tant de sa-
" crifices et de prières, il faut, monseigneur, en attribuer
" la cause à l'incapacité, en tout genre, de celui que
" Votre Grandeur à bien voulu cependant établir chef de
" ces importantes missions. Veuillez donc mettre à sa
" place un homme selon le cœur de Dieu, dont toutes les
" démarches seront suivies d'abondantes bénédictions.

" Mes dignes collaborateurs se joignent à moi pour offrir
" à Votre Graudeur, à M. le président du conseil, et
" aux membres du comité de l'association de la propaga-
" tion de la foi nos remercîments bien sincères pour le
" généreux partage qui nous a été fait à votre recomman-
" dation. Nous avons plus que jamais besoin du secours
" des prières des fidèles ; le démon dispute le terrein pas

" à pas ; souvent il parvient à reprendre ce que nous
" lui avions arraché ; et alors il faut recommencer le
" combat. Soutenez, monseigneur, vos faibles minis-
" tres ; élevez sans cesse les mains au ciel pour le succès
" de leurs travaux.

" Enfin, daignez agréer, monseigneur, l'expression
" du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être etc.,

F. N. Blanchet, Ptre. Miss.

Il est beau et consolant pour la foi, pour nos évêques, pour tout le peuple canadien de recevoir ces témoignages d'actions de grâces. Qui n'en serait touché ! Qui ne voudra pas continuer, étendre, propager partout cette association mille fois bénie de la propagation de la foi, qui opère tant de merveilles !

Lettre de M. Demers à M. C.

Cowlitz, 13 février 1844.

Monsieur—Il y a deux ans, je crois, Mr. le Grand-Vicaire Blanchet me chargea de répondre aux nombreuses questions que vous lui aviez adressées touchant le territoire, de la Colombie. J'ai dû différer jusqu'à ce jour de remplir ce devoir, tant parce que je manquais de renseignements nécessaires, que parce que mes courses fréquentes m'obligaient d'interrompre souvent mon travail. Je vous transmets aujourd'hui les notes que j'ai pu recueillir. Je vous prie de croire que si je ne satisfais pas pleinement toutes vos demandes, ce n'est pas faute de bonne volonté.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.
M. Demers, Ptre. Miss.

Notice générale sur le territoire de la Colombie.

D'après les rapports des premiers navigateurs anglais qui visitèrent les côtes de l'Amérique au nord du fleuve Colombie, il paraît que le territoire portant le même nom fut anciennement découvert et habité par des Espagnols. L'on voit encore aujourd'hui des ruines en briques, restes

de ces premiers établissements, formés dans la vue d'attirer les nations sauvages à la connaissance de l'évangile. Parmi les indigènes, l'on a trouvé ici des reliques attestant ce fait ; un crucifix de cuivre, tout usé, est de temps immémorial dans la possession d'une tribu. Comment ? par qui fut-il apporté ? voilà ce qu'ils ne peuvent dire. Très-probablement, vers le même temps où ils s'emparaient de la Californie, les Espagnols formèrent un établissement, sur l'île Vancouver, séparée de la terre-ferme par le détroit de Juan de Fuca. Gray découvrit le fleuve Colombie ; Vancouver le remonta jusqu'à la pointe où est bâti le fort qui porte son nom, et prit possession du pays environnant.

La vaste contrée qui s'étend entre les montagnes-rocheuses et l'océan pacifique se divise en deux zônes, distinctes par leur climat, par leur aspect, par leurs productions. La ligne de séparation court parallèlement aux rivages de l'océan pacifique dont elle se tient eloignée d'environ 200 milles. La partie orientale est moins boisée que l'autre ; elle s'élève par plateaux dont les plus éloignés servent de base aux monts Hood, Ste. Hélène, Reinier et Baker. Les cîmes de ces montagnes s'élancent dans les airs à une hauteur de quinze ou seize mille pieds, et sont couronnées de neiges éternelles. L'année dernière, les monts Baker et Ste. Helène sont devenus volcaniques ; le premier, même depuis quelques mois, a éprouvé des changements considérables de forme du côté où se trouve le cratère. Dans la zône orientale, le climat est sec et sain ; en hiver, comme en été, la pluie y est très-rare ; la neige ne s'y élève jamais à plus d'un pied. On n'y voit ni marais, ni plaines inondées par les grandes eaux ; point de brumes : aussi les fièvres n'y sont pas connues.

Dans la partie inférieure, depuis octobre jusqu'en mars, les pluies sont presque continuelles ; des nuages épais dont l'atmosphère est constamment chargée, cachent le soleil pendant des semaines entières, et il n'est pas rare de passer jusqu'à quinze jours sans qu'on puisse l'apercevoir. Cependant, dès qu'il peut se faire jour à travers les vapeurs, il répand dans l'air une douce et vivifiante chaleur. Les pluies presque toujours poussées par un fort vent de sud, incommodent beaucoup les chevaux et les bêtes à corne,

qui n'ont aucun abri pour se mettre à couvert. Cet hiver 1843-44 a été tout-à-fait remarquable par le peu de pluie qu'on a eu ; pendant une grande partie de février et vers le commencement de mars, le temps a été magnifique : c'était le mois de mai au Canada ; l'herbe croissait dans les prairies, les fraisiers étaient en pleine floraison. Ordinairement les pluies cessent pendant quelque temps en janvier ou février, pour faire place à un peu de neige; dont la quantité par hiver varie de 3 à 10 pouces. Pendant les 3 dernières années, cette saison étoit devenue plus rigoureuse qu'auparavant ; le froid devenu plus intense avait formé sur la Colombie des glaces assez fortes pour porter les piétons et même les chevaux.

En mars, les pluies sont plus rares ; un soleil ardent réchauffe la nature qui se pare d'une naissante verdure. Avril amène l'été ; le blé, semé en automne, peut alors rivaliser de beauté avec celui qu'on voit en Canada au mois de juin. Dès lors plus de pluies, temps clair, fortes chaleurs. Quelquefois cependant d'épais nuages s'amoncellent ; on dirait qu'ils vont se fondre en torrens de pluie ; mais bientôt ils se dissipent sans donner la moindre ondée, que les moissons paraissent si ardemment désirer. Le tonnerre se fait rarement entendre. Cette température se prolonge jusqu'en octobre, et même en novembre, si ce n'est que les nuits deviennent plus fraiches. Il est à remarquer qu'en été les nuits sont généralement plus fraiches qu'en Canada ; on est même obligé d'avoir recours aux couvertures de laine. Dans juin, les eaux gonflées par la fonte des neiges sur les montagnes, inondent les plaines basses, et augmentent encore les dépôts d'eaux croupissantes, formés par les pluies d'hiver. Les vapeurs, qui s'en élèvent sous un soleil brûlant, occasionnent ou entretiennent les fièvres tremblantes, plus fréquentes dans les années où les rivières ont été plus grosses que d'ordinaire.

La plus grande partie des blés se sement l'automne. En mars se font les semences de pois, d'avoine, de patates. Entre le 15 et le 25 juillet commencent les récoltes qui se terminent après trois ou quatres semaines ; elles ne sont jamais retardées par les pluies. D'ailleurs la chaleur est si forte que les grains une fois coupés ne peuvent rester plus d'une journée sur le champ. Du blé abattu le matin est engerbé le même soir ; et souvent on est obligé de le charroyer

pendant la nuit, pour profiter de l'humidité. L'orge et les patates ne viennent pas toujours également bien ; celles-ci doivent être plantées de bonne heure, afin qu'elles puissent avoir pris de la force avant les grandes chaleurs. Cette année, la compagnie en a récolté plus de 10,000 minots.

Le règne végétal et le règne minéral offrent des productions aussi nombreuses et abondantes que variées. Le sol fournit une foule de racines dont les sauvages se nourrissent. La plus estimée est sans contredit celle appelée *kamas* qui ressemble à un petit oignon, et renferme beaucoup de matière sucrée. Une autre espèce, nommée *wàpetô*, ayant la forme d'une patate oblongue, croît sous l'eau dans les lacs, d'où les sauvages la retirent en se servant de leurs orteils. Sêche et granuleuse, elle ne vaut pas la kamas qui est un mets recherché. Cette dernière racine pousse presque partout dans les prairies. Veut-on la faire cuire, on creuse en terre un trou dans lequel on dépose la kamas ; elle est recouverte de branches, d'écorces, de gravier ; au-dessus on allume un feu modéré, des cendres duquel on retire la racine amollie et exhalant une odeur agréable. Ainsi rôtie, elle peut se conserver des années entières sans se gâter. La racine de *queue de rat*, la racine de tabac, et la racine amère passent par les mêmes apprêts que celle de kamas.

L'on trouve ici des fruits particuliers au pays, ainsi qu'une partie de ceux que l'on voit en Canada. L'arbre nommé *pawitch* ressemble au *senellier* ; un petit arbrisseau du genre du *gadelier* porte un fruit, nommé *broue* (en anglais *brothberry*) de la grosseur d'une gadèle, mais d'un rouge un peu plus pâle. Voici comment l'accommodent les sauvages : on écrase à la main une chopine de ce fruit que l'on délaie avec un peu d'eau, en brassant le tout ensemble ; bientôt cette masse commence à fermenter : une broue, semblable aux œufs à la neige, se forme et gonfle si rapidement, que cinq ou six hardis mangeurs peuvent à peine avaler assez vîte, pour empêcher la liqueur de se répandre par dessus les parois du vaisseau. Si l'on ajoute à ce bouillon un peu de sucre ou de melasse, il devient très-agréable au palais. Pour pouvoir s'en regaler pendant l'hiver, les sauvages font sécher ce fruit, et en forment des gâteaux qui se conservent long-temps. Les cerises à

grappes, les petites poires, les fraises, les framboises, les bluets se trouvent partout ; on ne voit de *pembina* et de cormier que près des Montagnes de Roches. Les fruits étrangers introduits dans le pays ont jusqu'à présent bien réussi ; les pommes, les poires, les pêches, le raisin mûrissent aisement ; mais en général les fruits indigènes sont inférieurs en qualité à ceux du Canada.

Les bois les plus communs sont le sapin ; le pin rouge vers le haut du fleuve ; le cèdre, le liard, le peuplier, le saule, le frêne et le chêne ; On rencontre l'épinette et le pin blanc dans les environs de la rivière Fraser ; mais c'est en vain qu'on cherche l'érable, le hêtre, le merisier, l'orme, le bois blanc. En revanche ce pays possède plusieures espèces d'arbres inconnues chez vous : le buis qui a jusqu'à 15 pouces de diamètre, le bois de chien, le bois du diable, le cyprès.

Depuis quelques années, l'agriculture a fait des progrès considérables. La compagnie de la baie d'Hudson récolte annuellement sur ses terres, de 15 à 20,000 minots de blé, dont une grande partie est transportée aux établissements russes, situés au nord sur la même côte ; une autre partie est mise en farine et dirigée vers les îles Sandwich, où on la vend à un prix très-élevé. Elle achète des habitants de Wallamette et de Cowlitz du lard, du blé au montant de 12 à 15,000 minots ; ses fermes lui fournissent de plus d'immenses quantités de pois, d'avoine, de patates qui se consomment sur les lieux. Elle fait aussi un commerce considérable en bois de construction, planches, madriers et en saumon.

Les bêtes sauvages ont été plus abondantes qu'elles ne le sont actuellement ; l'orignal, la biche, le caribou sont devenus rares ; le chevreuil cependant voyage encore en bandes nombreuses. L'ours noir, le gris, le blanc au nez rouge ; le renard ordinaire, le noir, le croisé ; le petit loup, peu dangereux ; le gros loup attaquant moutons, cochons, chevaux et l'homme lui-même ; le loup-cervier, le tigre, le chat-tigre, le carcajou, fin voleur ; le cabri ressemblant au chevreuil, mais plus petit et d'une vitesse extrême ; la loutre de terre, la loutre de mer donnant la plus précieuse, comme la plus chère des pelleteries ; la martre, le mouton des montagnes (ou chèvre sauvage) avec la laine duquel

les indigènes font de belles couvertures ; le porc-épi, le foutereau, le blaireau, le pécan, le chat sauvage, le rat-musqué ; tels sont outre le buffle et le castor les animaux les plus remarquables de la Colombie. Il y a deux ans un vaisseau venant d'Angleterre apporta, dans quelques ballots, des rats jusqu'alors inconnus ici, mais qui se sont tellement multipliés au fort Vancouver et à Nesqually qu'ils y causent de grands dommages dans les hangars.

Le buffle, ou pour parler le langage du lieu, la vache, se trouve à l'ouest des montagnes aussi bien qu'à l'est, dans d'immenses prairies. Le castor forme le fond du commerce de la baie d'Hudson ; le seul versant ouest des montagnes-rocheuses, lui fournit annuellement de 40 à 50,000 peaux de castor.

Dans les montagnes, dans les prairies et sur le bord de quelques rivières, l'on rencontre des chevaux sauvages ou marrons ; ils sont généralement de bonne taille, forts et robustes. Les sauvages leur font la chasse soit pour les dompter, soit pour se nourrir de leur chair qui est excellente. Deux Kayous n'en ont pas moins de 1,000, chacun.

Parmi les volatiles, sont l'oie, le canard, l'outarde ; le vautour, dit de la Californie, est un gros oiseau noir, très-vorace, distingué par la finesse de son odorat. Faisant allusion à cette dernière qualité, les sauvages le nomment iakessitlnôs, *qui a le nez pointu.* L'odeur d'une charogne l'attire d'une grande distance ; et il se gorge si bi en de ce délicat morceau, qu'il lui est ensuite impossible de se mettre au vol ; et alors un bâton suffit pour le tuer. Les plumes de cet oiseau sont très-recherchées par les naturels, qui après les avoir teintes de différentes couleurs, les attachent comme ornements à leurs longs calumets. Il y a trois espèces d'aigles, dont une est inconnue en Canada ; la nonne, tel est son nom, a la tête, une partie du cou et la queue blanches.

La Colombie ne fournit pas une grande variété de poissons ; sous ce rapport le St. Laurent est beaucoup plus riche. Outre les poissons de mer, on compte l'éturgeon, quelquefois long de 15 pieds et pesant 600 livres, la carpe, la carpe ronde, la lamproi, la truite, la truite saumonée, *l'oulhan*, petit poisson si gras qu'après l'avoir fait secher, si on l'allume par la queue, il brûle comme une chandelle.

La rivière Colombie prend sa source dans les montagnes-rocheuses vers le 45e degré de lat. N.; ce n'est là qu'un petit ruisseau se précipitant de rocher en rocher et se grossissant peu-à-peu dans son cours tortueux. Au pied des montagnes, elle est jointe par la rivière du Portage qui vient du nord ; c'est ce dernier cours d'eau qu'en passant la hauteur des terres l'on traverse si fréquemment. Au confluent des deux rivières, les voyageurs laissent les chevaux pour prendre les berges ; et pour cette raison ce lieu a reçu le nom de *campement* des berges. La Colombie peut avoir là une demi-arpent de largeur, et dès-lors on peut l'appeler la dangereuse Colombie, et se préparer aux périls à courir dans ses rapides, ses dalles et ses cascades sans nombre ; la rapidité du courant est de 10 à 12 milles par heure. Après avoir parcouru environ 200 milles, on tombe dans les lacs formés par l'élargissement du fleuve ; le premier a quinze lieues de longueur ; le second en a douze ; leur largeur est d'environ une demi-lieue. Une longue batture de sable les sépare l'un de l'autre. Grossie par les eaux des rivières *Koutonnois*, *Têtes plates* et Fourche de Spokan, la Colombie, à 300 milles de la mer, est jointe par la rivière Lewis ou des Nez-percés. Reconnue en 1805 par Lewis et Clarke, cette rivière prend sa source dans les montagnes vers le 42e degré de lat. Elle ne saurait entrer en comparaison avec la Colombie pour le volume de ses eaux, puisqu'à sa jonction avec cette dernière elle n'a que deux arpents de largeur. Son cours est rapide et dangereux. On sait que des Presbytériens des Etats-Unis ont établis une mission sur cette rivière. Ils y cultivent eux-mêmes, et ont enseigné aux Nez-percés a cultiver le blé, le maïs et les patates ; ils ont aussi élevé des moulins à scie et à farine.

A 3 milles au-dessous de l'embouchure de la rivière Lewis, est celle de Wallawalla qui vient aussi du sud : c'est là qu'est situé le fort du même nom, brûlé il y a quatre ans, et depuis rebâti en grosses briques, séchées au soleil. Les forêts sont si rares dans les environs, qu'on se chauffe avec du bois de derive. Près le fort Vaucouver, la Colombie reçoit les eaux du Wallamet, le plus considérable de ses affluents après la rivière Lewis. A son embouchure il forme une île basse ayant à-peu-près 4 lieues de longueur. Sur cette île la compagnie tient un grand nom-

bre de vaches à lait, de pourceaux et de chevaux. Le Wallamette est assez profond pour que des vaisseaux de 300 tonneaux puissent le remonter jusqu'à une vingtaine de milles. Douze milles au-dessus de ce point se trouve la *chute*, haute d'environ 40 pieds, et sur les bords de laquelle s'élève *Oregon City*. Depuis un an, ce poste a pris un accroissement étonnant. On n'y voyait auparavant que quelques baraques ; aujourd'hui on y compte 60 maisons bien bâties. La compagnie y tient un magasin ; des commerçants américains s'y sont établis, et y ont élevé un moulin à scie et un moulin à farine ; le Dr. McLaughlin y a aussi érigé des scieries auxquelles il doit ajouter d'autres travaux. C'est un point avantageux pour ces constructions : les eaux prises à la tête de la chute pouvant être conduites par des canaux dans toutes les directions et à une grande distance. Le Wallamette est sujet à des crues subites qui ont plus d'une fois donné l'alarme à quelques colons établis sur ses bords. On a vu ses eaux se gonfler de 30 pieds dans l'espace d'une seule nuit : ce qui arrive lorsqu'il pleut beaucoup dans le pays où il prend sa source.

Le dernier des affluents de la Colombie est le Cowlitz (Kowlitsk) qui s'y jette a 96 milles de l'océan, par une embouchure d'environ deux arpents de largeur. Le Cowlitz sort du mont Reinier situé au N. E. sur les bords de Puget-Sound. Son cours est souvent obstrué et rendu dangereux par les troncs d'arbres que les eaux amoncellent sur les pointes et sur les battures ; il ne se passe point d'année que quelque canot n'y périsse. Elle est navigable, pour les bateaux avec lesquels la compagnie transporte le blé de l'immense ferme qu'elle a ici, à 44 milles de la Colombie. Le Cowlitz reçoit les eaux de la petite rivière *Seko* ou *Lee* qui est alimentée par les neiges fondues du mont Ste. Hélène. Depuis le mois de décembre 1842, époque à laquelle cette montagne ouvrit ses flancs à l'impétuosité des feux souterrains, les eaux de cette rivière charrient des cendres et des scories. Après la première éruption, les sauvages nous assurent y avoir trouvé des poissons morts. Grossie par les nombreuses rivières qu'elle reçoit, la Colombie peut porter des vaisseaux de 350 tonneaux jusqu'à 135 milles de la mer, et des goëlettes jusqu'à 162 milles. Son embouchure est par les 46½ degrés de latitude.

La rivière Fraser, qui a sa source dans les Montagnes-Rocheuses, ne le cède guère à la Colombie pour la lon-

gueur de son cours et le volume de ses eaux. Elle se jette dans l'océan pacifique, vers le 49e. degré de lat. par deux branches, dont l'une peut porter des vaisseaux jusqu'au fort Langley bâti à une trentaine de milles de la mer. La rivière Umpkwa est au sud de la rivière Colombie. Sur ses bords la compagnie possède un poste que l'on peut atteindre de Wallamette en 8 ou 9 jours de marche. Les sauvages de cette contrée sont méchants et peu civilisés. On y voit d'immenses prairies où des missionnaires pourraient s'établir, afin de les évangéliser. Ces tribus furent visitées, il y a 4 ans, par un ministre méthodiste. Ce pauvre homme n'y allait qu'en tremblant, ne se reposant pas entièrement sur la protection de celui qui ne l'envoyait pas. Il eut recours à un artifice parfaitement dans le gout sauvage ; ce fut de mettre sur sa poitrine une plaque brillante de métal, et il avertit ces pauvres dupes de ne point chercher à lui faire de mal, parce qu'il portait sur lui une medecine (un tamanwas) très-forte qui les ferait certainement mourir. Soit par crainte, soit par quelqu'autre motif, ces sauvages ne lui firent aucun mal ; ce que l'on sait, c'est que la visite de *l'homme de médecine* n'a pas produit une grande impression sur eux.

Comme la Cowlitz, la rivière Skévalé, appelée Nesqually par les *blancs*, prend sa source dans le mont Reinier, et va se jeter dans la mer, à l'extrémité sud de Puget-Sound. C'est là seulement que l'on trouve des huîtres ; elles sont un peu plus petites que celles de Caraquet, mais certainement aussi bonnes.

La compagnie fait un commerce d'échange avec les nombreuses tribus des bords de la Colombie ainsi qu'avec celles des contrées voisines. Elle leur donne des couvertures de laine, des draps bleus communs, des chemises de coton, des bonnets écossais, plomb, balles, poudre, vermillon, raçades, bracelets de cuivre, haches, couteaux, piéges ; &c.. Elle y joignait autrefois du rum ; mais aujourd'hui la traite en est absolument défendue. En retour elle reçoit des pelleteries qu'elle fait passer en Angleterre, à l'exception des loutres, que, depuis trois ans, par un contrat fait avec les Russes, elle envoie à leur établissement de Sitka. Il y a quelques années, une cargaison de pelleteries fut dirigée sur Canton, en Chine, où elles n'eurent pas un débit encourageant.

Au nord de la Colombie, sont les possessions russes ; vers le sud, les possessions mexicaines dans la Californie. Dans les établissements russes l'on ne trouve pas un seul catholique : tous appartenant à la religion grecque-schismatique. L'état de la religion est bien déplorable dans la Californie, depuis que le gouvernement mexicain s'est emparé des biens et des revenus des missions. Fondées par des prêtres espagnols, arrosées de leurs sueurs, sous leur conduite ces missions avaient toujours été florissantes. Chacune d'elles contenait plusieurs milliers de sauvages, logés dans de vastes bâtiments : là régnait la plus grande régularité. Les *Padres* avaient enseigné tous les métiers à leurs néophytes, et ceux-ci s'y étaient rendus très-habiles. Les blés et le maïs, récoltés en abondance, étaient déposés dans d'immenses magasins qui s'ouvraient tous les samedis, pour que chaque famille reçût les provisions nécessaires. De nombreux troupeaux fournissaient la viande, la graisse, le cuir ; des jardins et des vergers magnifiques avaient été formés ; de riches et vastes églises, l'admiration des voyageurs, étaient entièrement l'ouvrage de leurs mains. Mais qu'a fait le gouvernement, dans le besoin d'argent où il s'est trouvé ? S'imaginant que les revenus de ces missions étaient considérables, il s'en est emparé ; se rendant ainsi coupable de la plus grande injustice. Devenus les objets de sa haine et de sa jalousie, les prêtres espagnols ont dû fuir ces lieux, pleurant sur le sort de leurs enfants adoptifs. Des prêtres mexicains les ont remplacés ; mais ce n'étaient plus les Padres. Qu'est-il arrivé ? Jurant une haine éternelle aux *blancs*, les sauvages ont abandonné les missions, se sont enfoncés dans les forêts et sont devenus plus barbares, plus cruels qu'avant leur conversion ; le sang de plus d'un Mexicain a depuis coulé, pour l'assouvissement de leur vengeance. Quant au gouvernement, il a été bien frustré dans ses espérances ; les missions ainsi ruinées ne donnèrent plus aucun revenu. Depuis deux ans, il y a un évêque résidant dans ces parties : il pourra remettre les choses sur un meilleur pied.

La conduite des Canadiens qui sont à la Colombie est bien loin d'être édifiante, et contribue beaucoup à retarder la conversion des sauvages à qui ils devraient servir de modèles. On l'a déja dit, les sauvages vivant auprès des forts sont beaucoup plus démoralisés, beaucoup plus habitués au mal que ceux qui n'ont point de communications

avec les blancs. Cependant parmi les Canadiens, il faut distinguer ceux qui sont libres d'avec ceux qui sont au service de la compagnie. Si l'on en excepte ceux de Vancouver et de la ferme de Cowlitz, vivant mieux depuis qu'ils ont pu se marier légitimement, ces derniers mènent une vie peu chrétienne, et affichent la débauche la plus effrénée. Les missionnaires ont la douleur d'en voir qui, foulant aux pieds les vœux sacrés du mariage, vivent avec des femmes sauvages, tandis qu'ils ont en Canada ou à la Rivière-rouge leur femme légitime et des enfants plongés dans l'indigence. Par leur mauvaise conduite ces malheureux sont toujours endettés envers la compagnie qui les retient jusqu'à ce qu'ils s'acquittent ; quelques-uns même refusent de s'en retourner quand ils le peuvent, n'ayant pas la force de rompre des liens adultères.

Quant à ceux qui après 15, 20 ans et plus de service pour la compagnie, ont eu le bonheur d'être *lâchés* (mot usité pour signifier *mis en liberté*) et s'établissent, soit à Wallamette, soit à Cowlitz, tous ne répondent pas à l'insigne faveur que le ciel leur a faite en leur envoyant des prêtres. La religion reprend difficilement racine dans ces cœurs endurcis par l'habitude du vice, et devenus peu sensibles à une morale, à des vérités religieuses presque entièrement oubliées. Grâce à Dieu, ceci ne peut pas se dire du plus grand nombre ; l'on trouve des hommes âgés, de " vieux hivernants " qui n'ont jamais manqué de réciter leurs prières ; plusieurs même, à l'arrivée des prêtres, pouvaient encore répondre à beaucoup de questions du catéchisme. (1)

Il y a deux espèces de *gens libres* ; les métis qui le sont *patrio jure*, à moins qu'ils ne soient au service actif de la compagnie ; et les Canadiens qui ne sont plus à ce service et qui ont obtenu la permission de chasser à leur compte dans les prairies. La compagnie leur fait des *avances* renfermant tout ce qui est nécessaire pour une année ; et elle reçoit leur *plus* en pelleteries ; un *plus* équi-

(1) Treize habitants se sont établis à Cowlitz, où ils possèdent chacun de 500 a 600 arpents de terre ; à Wallamette il y a à-peu-près cent familles canadiennes qui ont aussi pris autant de terre qu'elles en ont voulu. N'y ayant encore aucune fabrique d'étoffe dans le pays, la compagnie leur fournit les toiles, les draps, aussi bien que le thé, le café, le sucre ; elle prend en paiement le blé à 3s le minot.

valant à-peu-près à dix chelins. Sur ce pied, ceux qui suivent de près leurs affaires deviennent, en peu d'années, capables de s'établir convenablement. Cependant la compagnie conserve un contrôle général sur eux, aussi bien que sur tout sujet anglais qu'elle décharge ici de son service ; elle se rend caution pour eux auprès du gouvernement britannique à qui deux fois par année elle transmet un état de ses employés. Il n'y a de parfaitement libres que ceux qui vont à Montréal, pour recouvrer leur liberté, et qui, revenant par St. Louis, sont considérés comme citoyens américains. Ce voyage qui dure ordinairement 18 mois devient nécessaire ; car les engagements portent qu'ils seront libres *à Montréal sur la Pointe à Callières* et non ailleurs.

Depuis l'arrivée des missionnaires, beaucoup de gens libres abandonnent les prairies et les montagnes. Désirant se rapprocher des secours de la religion, ils viennent s'établir soit à Wallamette, soit à Cowlitz. Parmi eux se trouvent des Canadiens venus pour l'*American Fur Company*, de qui ils ont obtenu leur liberté. Cette compagnie américaine n'existe plus depuis trois ans, n'ayant pu résister à la puissance de celle de la baie d'Hudson. L'on doit en remercier Dieu ; car la compétition entre les deux compagnies était propre à paralyser tous les efforts des missionnaires. Quelles scènes épouvantables se présentaient annuellement à ce qu'on appelait le *rendez-vous !* Les émissaires des deux partis se rencontraient sur la rivière Colorado ; les tribus indiennes s'y rendaient avec leurs pelleteries. L'esprit de jalousie et d'intérêt portaient les traiteurs à se disputer les peaux, et à se décrier les uns les autres, en présence des sauvages. Les boissons spiritueuses étaient distribuées en abondance ; et l'on peut s'imaginer quels désordres elles produisaient parmi ces hommes que rien ne retenait. On se querellait, on se battait, et dans ces combats les champions devenus furieux se servaient des pieds, des mains, des dents ; et plus d'un brave, après la mêlée, s'apercevait qu'il lui manquait le nez ou une oreille. Des jeux de hasard, des paris pour des courses de chevaux enlevaient en quelques moments le fruit des sueurs de toute une année. On vendait, on échangeait les femmes, parmi lesquelles se trouvaient même des métisses. Tel vendait la sienne 200 ou 300 piastres ; tel autre en rejetait une pour en voler une seconde. Celui-là

suscitait une querelle à un mari, afin de le tuer avec sa carabine ou sa dague, et par ce moyen s'emparer de sa femme réduite à appartenir au meurtrier. Mais tirons le voile de ces horreurs.

Une autre classe de gens libres est celle des chasseurs qui parcourent les terres de la Californie : ils sont sous la conduite d'un commis, chargé de maintenir l'ordre autant que possible, et de les conduire dans les lieux où le castor est plus abondant. Leur liberté n'est pas entière comme celle des premiers ; la compagnie leur permet de quitter son service direct, afin qu'avec l'argent mis de côté sur les profits de la chasse, ils puissent s'établir, lorsqu'elle leur en accordera la permission. Ils viennent tous les ans au fort pour s'équipper, faisant pour cela une marche d'environ deux mois, et passant au milieu de tribus ennemies des blancs.

En général, depuis l'arrivée des blancs dans ce pays, les tribus sauvages ont beaucoup perdu de cette férocité de caractère, attribut de l'homme des bois qui, privé de connaissances religieuses, regarde la vengeance comme une vertu, et est toujours prêt à demander dent pour dent et œil pour œil. Si ce n'est chez les peuples voisins des côtes de la mer, on ne voit plus de guerres longues et sanglantes. Mais dans le cas d'une attaque ils déploient un courage inébranlable : ils tiennent à honneur de braver la mort, quand il s'agit de la défense de leurs droits. Assez souvent leurs querelles se terminent par la voie des accommodements. A la guerre ils font le plus ordinairement usage du fusil ; cependant l'arc et les flèches ne sont pas entièrement abandonnés.

L'amour du gain est leur passion favorite ; aussi mensonges, faux rapports, vols, tout moyen leur est bon pour parvenir à la possession de ce qu'ils désirent. Une chose trouvée est regardée comme leur appartenant ; et ils ne manquent point de s'en emparer, pour peu qu'elle puisse leur être de quelque utilité. Chez presque tous les peuples sauvages, l'orgueil est un vice dominant ; ceux de ce pays ont une forte dose de vanité, qui se manifeste dans le soin qu'ils mettent à se parer : les haïkwa, les raçades, le vermillon, les plumes d'oiseaux, les griffes d'ours sont autant d'ornements qui font partie de leur toilette.

Toutes les tribus ont un ou même plusieurs chefs à leur tête. L'autorité de ces chefs ordinairement héréditaire est loin d'être assez absolue pour le maintien de l'ordre chez des hommes élevés dans l'indépendance, et fiers de conserver leur liberté. Ces chefs ayant trois, quatre et jusqu'à six femmes, sont remarquables par leur mauvaises mœurs. A l'arrivée des missionnaires un chef des environs de Puget-Sound avait dans sa loge 10 femmes et 40 esclaves.

L'esclavage et la traite des esclaves existent dans toute leur hideur chez les tribus rapprochées de la mer. Le pitoyable état, les souffrances de ces esclaves des deux sexes, ne peuvent s'imaginer. Ils sont traités plus durement que les chiens, leurs compagnons de servitude ; car un maître sauvage verra son esclave périr de faim sans daigner l'assister, tandis qu'il partagera sa nourriture avec son chien. Ces malheureux sont condamnés aux plus rudes travaux ; mais ce qu il y a de plus déplorable, c'est la condition des femmes asservies à la brutalité de ces monstres. Une de ces infortunées créatures s'échappa, cet hiver, de la loge de son maître, qui en voulait faire l'instrument d'un trafic criminel. Celui-ci la poursuit, la saisit, et la traîne chez lui par les cheveux : là, il la garotte, la fouette cruellement, et lui fend la plante des pieds avec un couteau. Averti de ces horreurs, Mr. McLaughlin réclama cette pauvre esclave ; il l'a fait mettre à l'hôpital, où elle a pu recevoir un traitement convenable.

Généralement les femmes sont traitées comme des esclaves ; ce sont elles qui sont chargées des travaux durs, tandis que le mari est occupé à fumer ou à se promener. Il a bien cependant quelque droit à se faire servir ; car les filles ne se donnent pas en mariage : elles sont vendues par leurs parents, pour un fusil, pour un drap, pour quelques couvertures. Toutefois il est de convenance qu'un beau-père remette à son gendre en autres effets, la valeur qu'il en a reçue pour l'achat de sa fille.

Si l'on excepte ceux qui font la chasse aux buffles dans les prairies, les sauvages mènent une vie misérable, et souffrent de la faim lorsque leurs provisions de saumon sont épuisées ; alors ils ont recours aux racines qui suffisent à peine à les empêcher de mourir. Quelques-uns ont

commencé à cultiver des patates ; d'autres, comme les Cowlitz, par paresse, refusent de le faire, quoiqu'on leur offre des semences et de la terre.

Manquant de bois, les tribus de la partie supérieure du fleuve font leurs loges de nattes, ou par fois d'écorce ; celles de la partie inférieure rendent leurs demeures plus commodes et plus saines. Longues de 30 à 40 pieds, elles sont entourées et couvertes de planches de cèdre ; la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans le toit. Ces loges où habitent ordinairement plusieurs familles, sont partagées par 2 ou 3 cloisons. De chaque côté, à trois pieds de terre, règne une rangée de lits où l'on ne peut monter qu'au moyen de courtes échelles.

Il n'y aurait plus à finir, si je voulais parler des coutumes, des habitudes particulières à chacune des nombreuses tribus de ce pays. Ce que j'ai dit peut s'appliquer à toutes en général.

Lettre de M. Bolduc a M. C.

Cowlitz, le 15 février 1844.

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait le plaisir, en août dernier, de m'adresser, ne m'est parvenue que le 26 novembre. Quoique je n'aie encore rien reçu des effets que vous m'annoncez, je vous dois néanmoins mes remercîments les plus sincères pour la peine que vous avez bien voulu prendre pour les préparer.

Je n'ai pas eu la satisfaction de pouvoir vous écrire depuis l'année dernière. J'aurais bien désiré le faire dans le mois d'octobre, temps où un navire a fait voile pour Londres, si la maladie ne m'en eût empêché. Justement à cette époque je subissais une violente attaque des fièvres tremblantes qui m'ont tenu captif près d'un mois. Cette maladie règne dans presque tout ce pays depuis la fin d'août jusqu'à la mi-octobre. Il est généralement assez rare que ceux qui en sont une fois attaqués

ne le soient pas plusieurs années de suite : ce qui me donne de justes sujets de craindre encore quelques-unes de ses aimables visites. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien ont été épouvantables les ravages que ces fièvres ont portés parmi les nombreuses tribus sauvages qui habitaient autrefois les bords de la rivière Colombie. Il suffit de dire qu'on en a trouvé de gros camps entièrement détruits. Quand ces barbares se sentaient attaqués, ils allaient sans perdre de temps se précipiter dans les eaux froides des rivières, où ils mouraient sur-le-champ. Les blancs, avec les soins convenables, n'en meurent jamais.

Il me semble que, l'année dernière, je vous ai annoncé que je devais faire une mission dans *Puget-Sound* et pénétrer, si je pouvais, jusque dans l'île Vancouver. Cette mission a eu lieu, et je vais essayer de vous en dire quelques mots.

Pour parvenir à mon but, il eût été peut-être dangereux de pénétrer seul dans la grande île Vancouver ; aucun prêtre n'y avait encore été, et les sauvages de cet endroit ne sont pas encore bien familiarisés avec les blancs. Or, en ce temps-là, l'honorable compagnie se préparait à aller bâtir un fort sur l'extrémité sud de cette île. M. Douglass qui devait être à la tête de cette expédition me fit l'offre généreuse de prendre passage à bord du vaisseau qui devait l'y conduire. J'acceptai bien volontiers, et quittai le Cowlitz le 7 mars pour me rendre à Nesqually (a). Notre caravane, composée de 22 cavaliers et de quelques chevaux de charge, arriva au fort le 10 au soir. Le seul accident que nous eûmes à déplorer fut la perte d'un cheval qui, ayant perdu son centre de gravité sur le bord d'un précipice, roula en bas avec sa charge, et ayant donné de la tête sur un gros sapin, se fracassa le crâne et resta sur la place.

Le steam-boat le *Beaver* (b) (le Castor) nous attendait

(a) Le nom de cet endroit n'est pas *Nesqually*, mais *Squally*, et on doit l'écrire ainsi *Squally*.

(b) Ce bateau à vapeur est le seul que possède notre pays : la compagnie l'a fait venir d'Angleterre, il y a quelques années, pour l'employer à courir la côte au nord de la Colombie, et y faire la traite des pelleteries qui étaient souvent enlevées par des navires américains.

depuis quelques jours; cependant comme il y avait plusieurs préparatifs à faire pour le voyage, nous ne montâmes à bord que le 13 au matin. Le port de Nesqually, comme il est facile de le voir au moyen de bonnes cartes, est situé au fond de Puget-Sound, à peu de distance de l'embouchure de la rivière du même nom. Il est assez sûr, et peut contenir plusieurs centaines de vaisseaux. Jusqu'à présent il n'a été fréquenté que par les navires américains. Près du fort on trouve un petit camp de sauvages, reste d'une tribu autrefois assez nombreuse, mais aujourd'hui détruite en partie par les maux syphilitiques dont les blancs leur ont fait présent.

Il n'y a peut-être pas dans le monde une baie aussi bizarrement disposée que celle de Puget. Elle a une profondeur de plus de 80 milles, tandis qu'elle n'en a souvent que quelques-uns de large. Elle est navigable pour les plus gros vaisseaux; mais la navigation y est pénible. Le flux et le reflux de la mer s'y font sentir. Les plus hautes marées que j'ai observées ne dépassent pas 10 pieds. Ses eaux n'ont pas partout la même profondeur, et se trouvent resserrées en plusieurs endroits par le continent et quelques îles : ce qui occasionnent des courants dont la vitesse est parfois de huit milles à l'heure. Il y a aussi de nombreuses pointes qui s'avancent au large et qui produisent les mêmes effets. Un autre inconvénient pour la navigation, c'est qu'on y rencontre fréquemment du bois *en dérive* : aussi est-il rare que les vaisseaux continuent leur marche pendant la nuit.

Après avoir marché toute la journée du 13, nous arrivâmes dans un remou formé par une pointe de l'île Whitbey, appelée Pointe-Perdrix. Des lignes furent aussitôt préparées, et pendant la veillée nous eûmes le plaisir de prendre pour le dîner du lendemain d'excellent poisson assez ressemblant tant par la forme que pour le goût à la morue du Canada : les anglais appellent ce poisson *Rock-cod* (morue de roche). J'en ai remarqué plusieurs de quatre pieds de long : les sauvages en prennent beaucoup.

Les eaux de la baie de Puget sont richement peuplées. Le saumon y abonde, et est la plus grande ressource des indigènes. Dans les mois de juillet, d'août et de septembre surtout, ils en prennent à ne savoir qu'en faire.

Presque chaque nation a sa manière particulière de le prendre. Il y en a qui se servent d'hameçons, d'autres de seines, de puises, etc., etc. Lorsque ces moyens leur manquent, ils ont recours à de longues perches dont une extrémité est armée d'un dard fourchu fait avec du bois très-dur ou avec des os de biche ou de chevreuil. Leur moyen de le conserver est celui-ci. Aussitôt qu'il est hors de l'eau, les femmes le prennent, lui coupent la tête, et, l'ayant ouvert, elles enlèvent l'épine dorsale ; après quoi elles le suspendent dans leurs loges, ayant soin d'y toujours entretenir un petit feu dont la fumée chasse les mouches en même temps qu'elle le sèche. Au bout d'un mois et souvent moins, il est mis en pile, et il peut se conserver ainsi un an et même deux, pourvu qu'il ne soit point trop gras. Pour être mangeable, il n'a besoin d'autre apprêt que d'être exposé au feu une ou deux minutes, ou d'être bouilli. Au premier aspect on en a une certaine répugnance, et cependant c'est un mets excellent : beaucoup de personnes le préfèrent au saumon salé.

Les *poissons plats*, tels que le flétan et la plie se trouvent aussi en grande quantité dans la baie de Puget. Les naturels en font grand usage, lorsque la paresse les empêche de faire des provisions suffisantes de saumon sec. Ces poissons se pêchent de la même manière que le saumon.

On trouve encore ici deux espèces de poissons, mais bien plus petits que ceux dont je viens de parler et qui paraissent être particuliers à la côte du nord-ouest. La première tient du hareng et de la sardine, et ne paraît qu'à le fin de l'hiver. La seconde paraît en tout temps, mais particulièrement dans la saison froide. Ce petit poisson remonte les rivières au printemps en quantité prodigieuse. J'en ai beaucoup remarqué dans les parties de l'océan voisines de la côte du nord-ouest, et en dehors de la barre de la Colombie. Il contient une telle abondance de graisse, que quand il est pris dans la bonne saison et un peu sec, s'il est allumé par le bout de la queue, il brûle comme une chandelle jusqu'à la tête. Les sauvages en font une excellente huile qui leur sert a assaisonner leur nourriture. Voici le moyen singulier que les naturels emploient pour les prendre. Deux hommes se mettent dans un très-petit canot. L'un d'eux placé à une

extrémité n'est occupé qu'à le diriger ; l'autre placé au milieu ou à l'avant est armé d'une espèce de peigne qu'il fait mouvoir le long du canot. Dans ce mouvement qui est assez rapide, les dents du peigne percent les petits poissons qu'elles rencontrent sur leur passage ; et aussitôt que l'instrument est hors de l'eau, l'homme qui en est armé le secoue au-dessus du canot, afin de les faire tomber dedans.

Les différentes espèces de mollusques à coquilles offrent aux indigènes quelque ressource. C'est surtout au commencement de l'été qu'ils en font la pêche. Il y en a qu'ils mangent après les avoir exposés un instant sur le feu, afin que la coquille puisse s'ouvrir d'elle-même ; d'autres qu'ils débarrassent de leurs coquilles et qu'ils font sécher après les avoir enfilés dans une corde d'écorce de cèdre. Ces mollusques secs peuvent se conserver très-long-temps, et n'ont besoin d'aucun apprêt pour être mangés, sinon qu'on est quelquefois obligé de les broyer avec un caillou, lorsqu'ils sont trop durs.

Il y a encore des mollusques nus et des crâbes dont il font usage en certain temps. Enfin je crois qu'il n'y a guères de sauvages dans ce pays qui soient aussi favorisés de la nature. C'est un grand malheur pour eux : ayant tout à souhait, ils vivent dans la plus grande oisiveté.

Mais je reprends mon itinéraire. Le 14 de bon matin, nous levâmes l'ancre, et dirigeâmes notre course vers une pointe qui tient à la terre-ferme à l'entrée du détroit de Juan de Fuca. Nous allâmes à terre, et, après avoir visité un petit camp de sauvages de la tribu des Klalams, nous portâmes sur la pointe sud de l'île Vancouver. Il était à peu près 4 heures du soir lorsque nous y arrivâmes. Nous ne vîmes d'abord que deux canots ; mais ayant tiré deux coups de canon, les indigènes sortirent de leurs retraites et entourèrent le steam-boat. Le lendemain les canots arrivèrent de tout côté. Voyant qu'il n'y avait aucun danger, je descendis à terre avec le commandant de l'expédition et le capitaine. Cependant, ce ne fut qu'au bout de quelques jours, c'est-à-dire lorsque j'eus des preuves non équivoques de leurs bonnes dispositions, que je me rendis à leur village situé à 6 milles du port, au fond d'une charmante petite baie. Comme presque toutes les

tribus d'alentour, celle-ci possède un petit fort en pieux d'environ 150 pieds quarrés. Ils se fortifient ainsi pour se mettre à l'abri des Youglctats, tribu puissante et guerrière, dont une partie habite l'île Vancouver elle-même, le reste habitant sur le continent, au nord de la rivière Fraser. Ces féroces ennemis tombent ordinairement de nuit sur les villages qu'ils veulent détruire, tuent et massacrent autant d'hommes qu'ils peuvent, et prennent les femmes et les enfants pour esclaves. Au haut des poteaux du fort on voit plusieurs têtes humaines grossièrement sculptées et peinturées en rouge ou en noir, et quelquefois des deux couleurs ensemble.

A mon arrivée, tout le village, hommes, femmes et enfants se disposèrent sur deux lignes pour me donner la main, cérémonie qu'ils n'omettraient pas pour bien de quoi. Je comptai 525 individus, à part les absents. Je les assemblai tous dans la plus grande loge, celle du chef. Je leur parlai d'un Dieu créateur de toutes choses, rémunérateur des bonnes actions, et punissant le mal par des châtiments éternels. Mes instructions furent souvent interrompues par des discours ou harangues. En voici une que j'ai cru capable de vous intéresser. Au milieu de la foule je vis un jeune homme d'environ 30 ans, qui se leva précipitamment et me dit : " Chef, écoute-moi un " peu (a). Il y a bien 10 ans que j'ai entendu dire qu'il " y avait un maître en haut qui n'aimait point le mal, et " que parmi les Français, il y avait des hommes qui apprenaient à connaître ce maître. J'ai aussi entendu " dire qu'il en viendrait de ces hommes-là, sur nos terres. " Depuis ce temps-là, mon cœur, qui, auparavant était " très-méchant est devenu bon, et ne fait plus le mal. " Maintenant que tu es arrivé chez nous, tous nos cœurs " sont contents. " Un jour que je leur parlais du baptême, et leur disais que déjà plusieurs nations avaient fait baptiser leurs enfants, un vieillard se lève et me dit ; " Tes " paroles sont bonnes ; mais on nous a dit que ceux qui " ont été baptisés chez les Kwaitlens et les Kawitshins " (à la rivière Fraser) sont morts presqu'aussitôt ; cependant, comme tu dis que c'est une bonne chose, nous

(a) Ils donnent généralement le nom de chef à tout personnage de distinction, en leur langue *Siab*.

" te croyons. Puisque cela les fera voir le maître d'en " haut après leur mort, baptise tous ceux de notre camp ; " fais-leur charité : ils font pitié, ils meurent presque " tous. " Je leur dis que je reviendrais le dimanche pour les baptiser et que tous devaient s'y trouver.

Cependant le bruit de mon arrivée s'étant répandu, plusieurs nations voisines arrivèrent en masse.

Le 18 étant un samedi, je l'employai à la construction d'une espèce de vaste reposoir pour célébrer à terre le jour du Seigneur. M. Douglass me donna plusieurs de ses hommes pour m'aider dans cet ouvrage. De longues branches de sapin formèrent les côtés, et les tendelets du steam-boat la couverture.

Le dimanche au matin de bonne heure, plus de 1,200 sauvages des trois grandes tribus *Kawitshins*, *Klalams* et *Tsamishs*, étaient rassemblés autour du modeste temple. Notre bourgeois n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à rendre la cérémonie imposante ; je fus mis à même de choisir à bord tout ce qui pouvait servir de décoration. Il assista lui-même à la messe, ainsi que quelques Canadiens et deux dames catholiques. Ce fut au milieu de ce concours nombreux, que, pour la première fois, nos saints mystères furent célébrés sur cette terre, depuis tant d'années le théâtre des abominations de l'enfer. Fasse le ciel que le sang de l'agneau sans tache rende cette terre fertile, et lui donne de produire une abondante moisson !

Ce jour étant celui que j'avais fixé pour le baptême des enfants, je me rendis au village principal, accompagné d'un Canadien du nom de Gobin, et de toute la foule qui avait assisté au service divin. En arrivant, il fallut encore se soumettre à la terrible cérémonie de donner la main à plus de 600 personnes (a). Les enfants furent disposés sur deux lignes au bord de la mer. Je leur distribuai à chacun un nom saint sur un petit papier, et je commençai la céré-

---

(a) Je dis que cette cérémonie est terrible, et je crois que ce n'est pas trop dire. La malpropreté de ces gens est vraiment dégoutante, ce qui engendre chez eux une grande variété de maux cutanés. Leur refuser la main est une injure.

monie. Il pouvait être environ 10 heures, et lorsque j'eus fini il était presque nuit ; alors je comptai les nouveaux chrétiens, et j'en trouvai 102. Par-dessus tout cela, il me fallut faire plus de deux lieues à pied pour revenir au steam-boat.

Suivant le plan du voyage tracé avant le départ, nous ne devions être ici que quelques jours, et poursuivre ensuite de fort en fort, jusqu'à l'établissement des Russes à Sitka ; mais le petit navire qui était porteur des provisions pour les différents forts de la côte était attendu de jour en jour, et n'arrivait point. Ce retard me contrariait beaucoup ; M. le grand-vicaire m'avait dit que son intention était d'établir au commencement de l'été une mission sur l'île Whitbey, et que je devais en faire partie. Voyant donc que je ne pouvais pas être de retour assez tôt pour remplir ses vues, car ce voyage demandait au moins deux mois, je résolus de retourner sur mes pas. J'achetai un canot, et ayant voyagé avec le chef des Tsamishs, et dix de ses gens pour me conduire à l'île Whitbey, je quittai l'île Vancouver le 24 mars, emportant avec moi les plus vifs sentiments de reconnaissance pour tous les bons traitements et égards du commandant de l'expédition, et du capitaine Brotchie, de la conduite duquel j'avais eu tant à me louer dans le passage des îles Sandwich au fort George.

La mer était bien calme, mais le temps était couvert d'une brume épaisse. Par précaution, j'avais pris un compas, sans quoi je me serais indubitablement écarté, ayant une traverse de 27 milles à faire. Le premier jour nous atteignîmes une petite île qui se trouve entre l'île de Vancouver et le continent. Nous y passâmes la nuit. Mes sauvages qui avaient tué un loup-marin d'un coup de fusil firent grande fricassée le soir ; ils mangèrent une partie de la nuit. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien un sauvage peut manger dans un seul repas ; mais s'il sait si bien manger, il sait aussi jeûner plusieurs jours de suite sans en éprouver beaucoup de fatigue.

Le 25, il faisait une forte brise du nord-ouest, et les sauvages, avant de se mettre en route, montèrent sur une colline pour voir si la mer était bien grosse au milieu du détroit. Ils furent assez long-temps à se décider. Enfin

ils dirent qu'avec l'aide d'une voile on pourrait se retirer d'affaire. Un mât est préparé : une couverte sert de voile ; et nous voilà à la merci des flots. Vers trois heures de l'après-midi, nous abordâmes à l'île Whitbey, non sans avoir couru quelque danger.

Un grand nombre de sauvages Klalams et Skadjats vinrent me recevoir sur le bord de la mer. M. Blanchet avait visité ces sauvages pour la première fois en mai 1840. (Rapport N°. 4.) Je connaissais de réputation le premier chef des Skadjats, et je m'en informai: on me dit qu'il était parti depuis 2 jours pour l'île Vancouver, afin de m'y rencontrer. Cependant on me présenta ses deux garçons. L'un d'eux en me serrant la main me dit : " Mon père, " Netlam n'est pas ici, il est allé à *Kamosom* (nom de " la pointe de l'île Vancouver) pour t'y voir ; mais s'il " apprend que tu es ici, il va revenir à la course. Il va " être bien content, mon père, si tu restes ici, car il est " fatigué de dire le messe tous les dimanches, et de parler " à ses gens. " Je ne savais que penser de cette messe. Ce Netlam est un original de première volée. Déjà, il s'était mis à confesser les sauvages, et surtout à se faire payer. J'ai su plus tard que sa messe consistait à expliquer aux sauvages de sa tribu l'échelle chronologico-historique de la religion, à faire force signes de croix, et à chanter quelques cantiques et le *Kyrie, eleison* des messes de seconde classe.

Je campai près de la croix que M. Blanchet avait plantée en 1840. Le lendemain, tout le camp des Skadjats se rendit près de ma tente pour y entendre la parole de Dieu. Pour vous donner une idée de la population de cette tribu, il suffit de vous dire que je donnai la main à une file de 650 personnes ; et ce n'était pas tout, plus de 150 qui avaient passé la nuit près de ma tente, et n'étaient point de ce nombre, et presque tous les vieillards, les vieilles femmes et beaucoup d'enfants, étaient restés au camp. Après l'instruction, plusieurs cantiques furent chantés avec un tonnerre de voix épouvantable ; il y avait alors plus de 1,000 personnes. A propos, je vous dirai en passant, que presque tous les sauvages chantent. La voix des hommes est rarement agréable, celle des enfants et des femmes est assez passable.

Plusieurs parents m'ayant demandé à baptiser leurs enfants, je me rendis au village, et demandai que tous ceux qui avaient des enfants au-dessous de 7 ans non baptisés me les présentassent. Aucun ne resta en arrière. On m'en présenta 130. Je les fis disposer comme je l'avais fait, le dimanche précédent, de ceux qui m'avaient été présentés à l'île Vancouver. Cette fois, la cérémonie se passa dans une petite prairie entourée de hauts sapins séculaires. Il était bien avant midi lorsque je commençai, et je ne finis qu'au coucher du soleil. J'étais mort de fatigue ; à peine pouvais-je lever les bras. Le ciel était sans nuage, et le soleil ardent : ce qui m'avait causé un violent mal de tête. Par-dessus tout, un bien mince déjeûner que j'avais pris de bon matin, fut obligé de me soutenir jusqu'à la nuit noire.

Le 27, le chef des Skadjats me dit qu'il ne convenait pas que je fusse logé dans une maison de toile (dans une tente) ; c'est pourquoi, me dit-il, demain tu me diras où tu veux que nous te construisions une maison, et tu verras combien ma parole est puissante, quand je parle à mes gens. Voyant la bonne volonté de ce chef, je lui indiquai un lieu sur une petite éminence, et aussitôt je vis arriver plus de 200 hommes. Quelques-uns avaient des haches et étaient destinés à couper le bois, les autres à le charrier sur leurs épaules. Quatre des chefs habiles se mirent en frais d'élever la bâtisse. Après deux jours de travail, je me trouvai avec une maison de 28 pieds sur 25 ; bien entendu que le bois était rond ; mais le toit était couvert en écorce de cèdre, et l'intérieur revêtu de nattes de jonc. Pendant toute la semaine, je fis plusieurs instructions, et leur nseignai à chanter des cantiques ; car avec eux, si on ne :hante pas un peu, les meilleures choses ne valent rien : il faut du bruit.

Le dimanche de la Passion, je célébrai la sainte messe dans ma maison, et à la fin des exercices, nous chantâmes au pied de la croix la strophe *O crux, ave*, que je leur avais enseignée les jours précédents. Dans l'après midi, j'allai baptiser une vingtaine d'enfants, au camp des Klalams ; et de retour à ma maison, j'en baptisai encore 23 appartenants aux Skadjats, qui s'étaient trouvés absents le di-manche précédent. Ce jour-là, plusieurs sauvages du continent arrivèrent. En me voyant, ils se jetèrent à

genoux près de moi, et s'exprimèrent ainsi : " Prêtre, voilà quatre jours que nous marchons pour te venir voir ; nous avons marché la nuit comme le jour, et sans trop manger. Maintenant que nous te voyons, nos cœurs sont dans une grande joie. Aie donc pitié de nous ; nous savons qu'il y a un maître en haut, mais nous ne savons pas lui parler. Viens chez nous, tu baptiseras nos enfants comme tu as baptisé ceux des Skadjats. " J'étais attendri par ces paroles. Assurément, je n'aurais fait aucune difficulté de les suivre dans leurs forêts ; mais je n'avais que peu de jours dont je pouvais disposer, et j'avais déjà annoncé mon départ pour Nesqually.

Je laissai ces bons sauvages le 3 avril. Pendant mon séjour au milieu d'eux je n'ai éprouvé de leur part que des consolations. J'arrivai à Nesqually le 5, et ayant obtenu un cheval du commis en charge du fort, je repartis le lendemain pour aller célébrer la semaine-sainte chez mes bons habitants du Cowlitz.

Vous voyez, monsieur, par cette relation, que les sauvages de la baie de Puget montrent assez de zèle pour la prière ; cependant il ne comprennent guères l'étendue de ce mot. S'il ne s'agissait que de savoir quelques prières, de chanter des cantiques pour être chrétien, il n'y en aurait pas un qui ne voulût le devenir. Mais il est un point capital qui les retient, c'est celui de la morale. Aussitôt qu'on touche cette corde, leur ardeur devient indifférence. Les chefs font de véhémentes harangues à leurs gens ; mais quelle impression peuvent-ils produire, eux qui sont les plus coupables ? Je connais plusieurs de ces chefs qui ont jusqu'à cinq femmes, d'autres quatre, trois, et rarement moins. Je ne me défie nullement de la providence, mais j'ai tout lieu de craindre que le moment de la grâce ne soit passé pour eux comme pour bien d'autres qui n'ont pas voulu recevoir la bonne nouvelle. On peut dire sans s'exposer à trop se tromper, qu'il n'y a pas grand chose à espérer de toutes les tribus qui habitent les bords de l'océan ou à l'embouchure des nombreuses rivières qui s'y jettent.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Z. Bolduc, Ptre.

Lettre de M. Demers a M. C.

Oregon City, 5 mars 1841.

Cher Monsieur,

Si je m'en rappelle bien, je ne vous ai pas fait part de ma sortie de la Calédonie, le printemps dernier : je n'avais pas alors un pouce de papier à ma disposition. Je vais réparer aujourd'hui cette omission involontaire. Ainsi je pars du fort Alexandria : donnez-vous la peine de me suivre. Je suis a cheval dans la neige jusqu'aux genoux, à travers les bois et les prairies. Parti le 21 février avec mon excellent hôte et compagnon, M. P. Ogden, j'arrivai au fort de *Thompson's river*, le 1er. mars, mercredi des cendres. M. Ogden voulut bien prolonger son séjour à ce poste de quelques jours, afin de donner aux sauvages le temps de venir m'y rejoindre. Je n'avais pu les voir qu'en passant dans le mois d'août précédent. Le temps se tenait constamment au froid ; le vent et la neige rendaient le voyage encore plus pénible et plus désagréable. Vous vous imaginez facilement ce qu'on a à souffrir en pareille expédition : on ne peut aller ordinairement que le pas, parce que le chemin n'est pas battu : le froid s'empare de nous, et il le faut endurer jusqu'au soir. Alors il s'agit de camper ; mais il y a un pied et plus de neige. Voici comment se fait le campement. Par précaution on porte avec soi une pelle de bois avec laquelle on ôte la neige jusqu'à la terre ; on casse des branches de sapin, quand on en trouve, et on les étend sur la place qu'occupait la neige enlevée : on les couvre des agrès de nos montures, puis de nos couvertes qui sont portées dans un sac à cheval. Pendant que tout cela s'arrange, quelques-uns des hommes vont couper du bois pour faire un feu aussi grand que possible ; le souper se prépare ; on le prend avec appétit, puis on se couche, oubliant bientôt dans les bras du sommeil les fatigues et les misères de la journée. Voilà pour ce qui est de nous ; mais il n'en est pas ainsi de nos chevaux qui sont loin d'être aussi à l'aise. On donne la liberté aux plus raisonnables ; à ceux qui le sont moins, on attache les pieds de devant, pour qu'ils ne s'éloignent pas trop du campement. Il faut que les pauvres bêtes *piochent* toute la nuit pour se procurer le misérable

foin que couvre la neige. Souvent nos chevaux sauvages sont plusieurs jours sans pouvoir trouver de nourriture : ce qui arrive quand il y a trois ou quatre pieds de neige sur la terre. Nos chevaux du Canada ne seraient pas capables de supporter d'aussi grandes privations.

Enfin j'arrive à l'endroit appelé la fourche d'Okanagan, à trois jours de marche du fort du même nom. Là, M. Ogden me quitta pour aller attendre au fort Colville l'exprès envoyé de Vancouver au Canada, et me laissa généreusement presque tout ce qu'il lui restait de vivres. Le 19 mars au soir, j'étais au fort Okanagan. Le temps s'était un peu radouci ; mais il y avait encore trois pieds de neige sur la terre. La glace de la petite rivière qui passe près du fort tenait bon, et plus bas celle de la Colombie n'était pas moins solide. Cela ne faisait pas mon affaire, puisqu'il me fallait attendre les berges de l'exprès, qui, suivant les avis donnés du fort Vancouver, devaient le quitter le 1er. mars. Me voilà donc à l'ancre : j'attends et rien ne vient. Des sauvages arrivent de loin en bas de la rivière : je leur demande des nouvelles des berges si impatiemment attendues, et ils n'en ont pas entendu parler. Enfin, après treize jours d'attente, je me décide à descendre le long de la rivière avec mes deux pauvres chevaux dont les pattes étaient toutes ensanglantées à force d'avoir si long-temps pioché et cassé la neige couverte d'une épaisse croute. Avant de partir il faut que je vous conte comment j'ai vécu au petit fort d'Okanagan. Mes provisions n'étaient pas bien abondantes. Deux jours après mon arrivée, un commis venant d'un fort voisin eut la bonté d'y ajouter quelque chose : mais, comptant comme moi sur l'arrivée de l'exprès, il n'en avait apporté que pour huit ou dix jours. Il n'y avait pas un misérable bardeau (c'est ainsi que nos gens appellent le saumon sec) dans le fort : les deux hommes qui y passaient l'hiver avaient été obligés de tuer des chevaux pour se nourrir de leur chair : le commis et moi nous faisions deux bouches de plus à satisfaire. Un cheval reçut une balle dans la tête : je vous assure qu'à cette saison il ne flottait pas dans la graisse ; cependant on mit chaudière au feu. Mais il faut faire diversion : toujours du dinde on finit par s'en dégoûter. Il y avait au fort des chèvres qui n'avaient vécu tout l'hiver que de branches d'arbres, des petits cochons qui avaient peine à se tenir sur leurs pattes, tant ils

étaient affaiblis par le jeûne. Il fallut faire main-basse sur les pauvres bêtes : c'était toujours de la viande : un mets servait de pain à l'autre. Il fallait bien faire le carême avec quelque chose : c'est le premier que j'ai fait de la sorte. Ne vous imaginez pas que je fus triste : au contraire ce genre de vie me rendait tout joyeux. Mon seul chagrin était de ne pas voir arriver l'exprès qui devait m'apporter des lettres de M. Blanchet, dont je n'avais pas reçu de nouvelles depuis mon départ. Enfin, ne voulant pas réduire le fort à la famine, je lui dis adieu sans trop de regret ; et muni d'un quartier de cochon tel que ci-dessus mentionné, et d'un morceau de viande de cheval, je me mets joyeusement en route. J'avais hâte de rencontrer les berges, et les malheureuses berges ne se montraient pas. Je continuai ma route bien lentement, seul avec mon serviteur ; mais quelque lente que fût notre marche, mes chevaux ne purent y tenir : je fus obligé d'engager un sauvage qui me prit dans son canot avec mon petit bagage, et me conduisit en deux jours à la rivière des Nez-percés. Pendant le voyage je pus me reposer à mon aise : j'en avais besoin, fatigué et harassé que j'étais d'avoir été si long-temps à cheval ; et l'on n'aura pas de peine à m'en croire, quand on saura que j'avais fait de cette façon environ 475 lieues (1425 milles) de marche. A la rivière des Nez-percés je repris mes chevaux qui étaient descendus le long de la rivière, et je m'en servis pour faire les 6 ou 7 milles de chemin qu'il me restait à parcourir avant d'arriver à Wallawalla que l'exprès avait quitté la veille. Heureusement une berge arriva de Vancouver sous la charge de M. Grant, avec qui j'avais eu le plaisir de monter de Montréal à la Rivière-rouge, en 1837. Une place m'y fut accordée avec plaisir, et trois jours après, le 13 avril, j'entrais dans le fort Vancouver où je trouvai M. Blanchet à genoux, récitant son bréviaire. Il fut comme électrisé en me voyant arriver : il ne m'attendait pas si tôt. Combien j'étais heureux de l'embrasser après une absence de dix mois ! Je ne le fus pas moins d'arriver assez à temps pour faire mes pâques, comme l'on dit en Canada. Le jour de Pâque, je chantai la grand'messe, et je rendis de vives actions de grâces à Dieu pour m'avoir préservé de tout accident dans un voyage qui offre tant de dangers.

8 *Mars* 1844. Prenez patience ; encore quelques mots sur la ville d'Orégon (Oregon city) dont je suis *curé* depuis le 1er. du courant. Un *horse-boat* de 70 pieds de quille est en chantier pour voyager du fort George à Vancouver, et de là jusqu'ici. On parle d'en construire un second qui voyagerait au-dessus de la chute. Une autre ville est en voie de se bâtir au campement de sable (Tcham-poneh), où plusieurs emplacements ont été vendus une piastre par pied quarré. Ici les emplacements sont encore chers : celui que j'occupe, y compris la maison qui me sert de gît, laquelle n'a que 25 pieds de long sur 18 de large, a été vendu pour la valeur de 1,200 piastres. Les ouvriers gagnent deux piastres par jour. La farine se vend 4 piastres, le bled une piastre, les patates 2s. 6d., les pois 4 chelins, les œufs trente sous. La population américaine augmente rapidement par l'immigration annuelle. Cette année 7 ou 800 personnes composant une centaine de familles ont traversé les montagnes et se sont établies en différents endroits du pays. A présent que notre population est devenue plus considérable, le besoin d'un gouvernement se fait vivement sentir. Le Dr. White qui a déjà résidé dans le pays, mais qui était reparti pour les Etats-Unis, est revenu avec pouvoir d'établir certaines lois parmi les sauvages seulement. En voulant faire usage de son autorité il a soulevé les sauvages contre lui, et il est à craindre qu'il n'en résulte que plus de troubles qu'auparavant........

J'ai l'honneur d'être, etc.,

M. Demers, Ptre., Missionnaire.

Depuis que ce qui précède est sous presse, Mgr. Blanchet est venu en Canada pour recevoir l'onction épiscopele. Parti de Vancouver le 18 novembre 1844, peu de jours après avoir reçu les bulles du S. Siége qui le chargeait du soin du nouveau vicariat apostolique de l'Orégon, il arriva en Angleterre le 22 mai suivant, après six mois d'une navigation pénible, et souvent dangereuse. Le 24 juin, il était à Montréal, ayant parcouru depuis son départ, une distance de pas moins de 7,250 lieues. Sa consécration comme évêque s'est faite solennellement dans

l'église cathédrale de Montréal le 25 juillet dernier, en même temps que celle de Mgr. Prince, évêque de Martyropolis.

Le nouvel évêque, avant de repartir pour l'Europe où l'appellent les intérêts de sa mission, a bien voulu nous fournir quelques renseignements que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs pour compléter leurs notions sur un pays qui les intéresse doublement sous les points de vue religieux et politique.

Quatre mois avant son départ, Mgr. Blanchet avait eu le plaisir de voir arriver auprès de lui le Rév. Père de Smedt, accompagné de quatre autres jésuites (les R. R. P. P. Accolti, Vercruysse, Ravalli et Nobili) et de cinq religieuses tirées de la communauté de Notre-Dame à Namur, en Belgique. La pieuse compagnie s'était embarquée à Anvers le 9 janvier 1844. Leur vaisseau, après avoir couru le danger de faire naufrage en dédoublant le Cap-Horne, et ayant touché à Valparaiso et à Lima, arriva le 31 juillet suivant à l'entrée de la rivière Colombie que le capitaine qui visitait ces parages pour la première fois, avait cherchée pendant trois jours. Celui-ci réussit à passer sans accident le fameux banc de sable qui barre l'embouchure de la rivière, et alla mouiller, le même jour, vis-à-vis le fort George ou Astoria. Le P. de Smedt prit le devant en canot, et arriva à Vancouver, le 4 août, à la grande surprise de tout le monde ; il n'était plus attendu que par la voie des prairies du Missouri. Mgr. Blanchet, averti de son arrivée par un exprès envoyé à Walamette, s'empressa d'aller le rejoindre à Vancouver, en compagnie de plusieurs habitants de l'endroit, qui quittèrent leurs récoltes pour se charger de conduire les nouveaux missionnaires et les bonnes religieuses à leur destination. Les passagers du vaisseau ayant été débarqués à Vancouver, furent conduits avec de grandes démonstrations de joie à Wallamette où ils étaient rendus le 16 août. A leur arrivée, trois des dames religieuses et deux des pères jésuites furent attaqués d'une maladie grave, mais qui, grâce à la divine providence, n'eut pas de conséquence sérieuse.

Le père de Smedt, ayant établi ses confrères à quelque distance de Walamette où doit être placée la maison-mère

de son institut dans le vicariat apostolique de l'Orégon, il mit à leur tête le père De Vos qu'il avait fait descendre de la mission des Têtes-plates, et partit pour aller visiter cette mission qu'il avait fondée en 1840, et celles qui l'ont été depuis dans le voisinage. Il avait été envoyé à cette époque par Mgr. l'évêque de St. Louis chez les Têtes-plates, nation qui habite, à l'entrée des Montagnes-rocheuses, cette partie du territoire de la Colombie qui appartient aux Etats-Unis. Voyant les bonnes dispositions de ces sauvages qui, instruits des merveilles de notre sainte religion par des voyageurs canadiens ou des sauvages chrétiens, demandaient avec instance, depuis plusieurs années, qu'on leur envoyât des missionnaires, il résolut d'établir une mission au milieu d'eux. Il retourna donc la même année à St. Louis pour y chercher des collaborateurs. Deux de ses confrères, les R. R. P. P. Point et Mangarini lui furent adjoints. Il partit avec eux en 1841, et ayant retrouvé ses sauvages dans les mêmes sentiments, il fonda chez eux la mission de Ste. Marie. En 1842, il se rendit à Vancouver pour rendre visite aux missionnaires canadiens, et s'entendre avec eux sur les moyens à adopter pour répandre avec plus d'efficacité les lumières de la foi chez les différents peuples de la Colombie. C'est alors qu'il fut décidé que M. Demers irait faire une mission dans la Calédonie, et que le P. de Smedt retournerait à St. Louis et de là passerait en Europe, pour y chercher de nouveaux renforts d'ouvriers apostoliques, et s'y procurer des institutrices. Après le passage du P. de Smedt à St. Louis, deux autres jésuites les R. R. P. P. De Vos et Hockens furent encore envoyés chez les Têtes-plates où trois nouvelles missions ont été fondées : celles de St. Joseph à huit jours de marche à l'est de la mission de Ste. Marie, et celles de St. Pierre et de St. Michel à peu de jours de distance des deux autres. En 1844, trois autres jésuites les R. R. P. P. Joset, Zerbinatti et Soderini, recrutés en Europe par le père de Smedt, se sont rendus auprès de leurs confrères par les prairies du Missouri. Les quatre missions dont nous venons de parler, comme celles qui ont été fondées par nos missionnaires canadiens dans le bas de la Colombie, se trouvent maintenant sous la jurisdiction de Mgr. Blanchet qui aurait bien désiré se soustraire au fardeau, mais qui a été obligé de l'accepter pour obéir à la volonté du St. Siége, aux recommandations de nos seigneurs les évêques

du Canada et aux sollicitations des pères jésuites et des autres prêtres de la Colombie.

Quant aux dames religieuses, elles se sont établies à Walamette dans une maison qui leur avait été préparée d'avance, et où elles ont dû ouvrir leurs classes, dans le mois de décembre dernier, aux jeunes personnes de leur sexe. Mgr. Blanchet a laissé des ordres, avant son départ, pour leur faire construire une maison plus spacieuse, ainsi qu'une chapelle. Sa Grandeur espère pouvoir établir à son retour une maison du même ordre dans la ville d'Orégon, dont la population, comme on l'a vu plus haut, s'augmente avec une prodigieuse rapidité; et elle ne doute pas que les protestants mêmes ne confient volontiers aux bonnes religieuses l'éducation de leurs jeunes filles. Il deviendra bientôt nécessaire de procurer le même avantage à la mission de Cowlitz qui est encore peu populeuse, mais qui ne peut manquer de le devenir bientôt par suite du grand zèle des citoyens de l'union américaine à coloniser le territoire de l'Orégon.

Mgr. Blanchet, avant son départ pour le Canada, a nommé pour administrer le vicariat apostolique, en son absence, M. Demers, qui a été chargé en même temps de prendre soin de l'établissement de Walamette, et de visiter de temps en temps les catholiques de la ville d'Orégon et les sauvages qui la fréquentent. Le P. De Vos doit faire de temps à autre des visites aux Américains qui sont dans le voisinage des établissements canadiens. Le P. Nobili a été envoyé à Vancouver pour prendre soin des catholiques de ce poste, et M. Langlois à Cowlitz. Aussitôt que la navigation sera ouverte, le printemps prochain, les pères jésuites de Walamette seront députés vers les sauvages de Puget-Sound et de la Calédonie.

Mr. Bolduc est à la tête d'un petit collége qui a été établi, en 1843, à Walamette, et qui renferme 28 pensionnaires, tous enfants de Canadiens, ou d'Américains, à l'exception d'un seul qui est de sang sauvage pur. Un examen qui se fit au mois de juillet de l'année dernière, en présence des sommités du pays, donna beaucoup de satisfaction, et fit concevoir d'heureuses espérances pour l'avenir. Il va sans dire qu'il n'a été question jusqu'à présent de donner à cette jeunesse qu'une instruction élémentaire;

mais les choses paraissent aller si vite par de-là les Montagnes-rocheuses qu'il faudra bientôt lui procurer une instruction supérieure. Au reste M. Bolduc est bien l'homme qu'il faut pour faire prospérer le nouveau collége. Ses connaissances, dont on a pu voir de nombreuses preuves dans le journal et les lettres publiés sous son nom, dans le présent rapport et le précédent, nous assurent du succès de l'œuvre qui lui a été confiée.

Le but de Mgr. Blanchet, en passant en Europe, est de se procurer encore d'autres collaborateurs et un plus grand nombre de religieuses, ainsi que les moyens de les soutenir. Nous avons déjà vu que son intention est d'établir des maisons de religieuses dans la ville d'Orégon et à Cowlitz. Il lui faudrait encore fonder des missions permanentes en plusieurs endroits de son vicariat apostolique ; par exemple, dans la Nouvelle-Calédonie, dans l'île de Vanconver, dans celle de la Princesse-Charlotte, à Whitbey, dans la baie de Puget, à la rivière Fraser, au fort Walla-walla, et à la rivière *Umpqwa*, à huit jours de marche au sud de Walamette. Pour cela il serait nécessaire qu'il pût s'associer au moins quinze autres missionnaires. Nous souhaitons que le saint évêque ait tout le succès possible dans son entreprise, et que l'œuvre générale de la propagation de la foi lui fournisse des moyens suffisants pour le mettre en état de la réaliser.

La population sauvage du vicariat apostolique, d'après l'estimation la plus correcte, se monte à environ 110,000 âmes, dont la grande majorité habite le pays situé au nord de la rivière Colombie. Sur ce nombre il n'y a encore que 6,000 chrétiens, la moitié dans les quatre missions dirigées par les R. R. P. P. jésuites, et le reste dans les différents postes visités par les missionnaires canadiens. La population canadienne, y compris les femmes et les enfants, est d'environ 1,000 âmes, distribuées à peu près comme suit : 600 à Walamette, 100 à Vancouver, 100 à Cowlitz : le reste est dispersé dans les différents postes de la compagnie.

Nous terminons cette notice par une lettre de M. Demers, apportée ici par Mgr. Blanchet, et dont le lecteur saura apprécier les beaux sentiments.

Lettre de M. Demers a M. C.

Vancouver, 14 novembre 1841.

Mon cher monsieur,

Si nous sommes séparés par nne aussi grande distance, et à présent pour plus long-temps que jamais, le plaisir de recevoir de vos lettres est bien capable de me dédommager de cet éloignement. J'ai reçu votre dernière le 8 du présent mois. Je n'ai pas encore vu Mgr. Blanchet depuis qu'il a reçu ses bulles. Si mes vœux à son égard sont accomplis, je puis vous assurer que les siens ne le sont pas ; et cela ne doit pas vous étonner, après toutes les protestations qu'il a faites pour n'être pas chargé de la dignité qu'on vient de lui imposer.

C'en est donc fait, mon cher monsieur, nous voilà entièrement séparés du diocèse de Québec. Mais nous n'en serons pas moins unis de cœur et d'esprit : je n'arrêterai pas pour cela le cours de mes communications avec mes anciennes connaissances, et j'espère que je n'en serai pas non plus oublié. Je vous remercie mille fois de la peine que vous vous donnez pour satisfaire à mes demandes : je vous troublerai probablement encore pour le même sujet à l'avenir. Vous me pardonnerez si je ne puis me faire à l'idée que je dois me regarder désormais comme un étranger à l'égard du pays qui m'a vu naître. Je dirai avec St. Paul : *Humanè loquor, super hoc doleo.*

Vous savez déjà que le Père de Smedt est arrivé ici, le 4 août, avec quatre de ses confrères et cinq religieuses de Notre-Dame de Namur. Que le bon Dieu soit béni de nous avoir envoyé un si puissant secours. Maintenant Mgr. Blanchet ne peut pas avoir les mêmes répugnances à accepter le fardeau de l'épiscopat : avec des collaborateurs si capables de le seconder, ce fardeau devient beaucoup moins pénible.

La mission méthodiste tombe en lambeaux. La société qui la soutenait s'étant aperçue que le succès ne répondait pas à son attente, a retiré peu à peu ses subsides, et il s'en est suivi que les ministres qui d'abord étaient au

nombre de dix, sont maintenant réduits à trois ou quatre. Leur supérieur a été rappelé et remplacé par un autre député par la société pour examiner les choses. Celui-ci a blâmé et condamné tout ce qui a été fait : il a vendu terres, maisons, hôpital, moulins à scies et à farine, magazins, etc., appartenant à la mission. Un ministre d'un autre secte est aussi obligé de plier bagage : il s'est brouillé avec ses gens au point qu'ils ont démoli sa chapelle sans cérémonie, pour la rebâtir à une autre place. Ceux-ci m'ont invité à aller les prêcher, mais les circonstances ne m'ont pas permis jusqu'à ce jour de leur rendre ce service. Mon séjour au milieu des américains à Oregon City semble avoir beaucoup abattu leurs préjugés contre notre sainte religion : avec le temps l'on verra des conversions parmi eux.

Veuillez présenter à nos seigneurs les évêques mes plus profonds respects : je les remercie beaucoup de m'avoir procuré le bonheur de venir dans ces missions. Rappelez-moi aussi au souvenir de tous nos confrères en général, et en particulier à celui des messieurs du séminaire pour qui je conserverai une connaissance éternelle. Continuez je vous prie, de me donner annuellement des nouvelles du Canada qui m'intéresse toujours si vivement. De mon côté, je ne manquerai pas de vous informer de ce qui se passera d'intéressant dans notre pays. Si nos compatriotes ne doivent plus nous aider de leurs secours pécuniaires, qu'ils ne cessent pas du moins de nous assister du secours de leurs prières. Il en est besoin pour se soutenir dans des missions comme celle de la Calédonie qui a paru vous faire peur à cause du grand isolement où l'on s'y trouve. Si je ne craignais pas de vous scandaliser, je vous dirais avec quel courage, ou plutôt quelle effronterie je m'y suis lancé : il faut l'éprouver par soi-même pour savoir combien le bon Dieu tient de grâces en réserve pour les pauvres missionnaires : je m'en suis bien senti pendant la mission que j'ai faite dans cette région éloignée ; l'on n'est jamais plus à son aise que lorsqu'on en est réduit à ne compter que sur la divine providence. Vous ne pouvez vous former d'idée du contentement et des consolations dont je jouissais alors.

Croyez moi, etc.,

M. Demers, Ptre., Missionnaire.

MISSION DE LA RIVIERE-ROUGE.

DEPUIS la publication de notre dernier rapport, Mgr. l'évêque de Juliopolis, sentant de plus en plus la nécessité d'avoir avec lui un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques, pour les répandre dans les endroits de la mission les plus fréquentés par les sauvages, descendit à Québec vers la fin de l'été de 1843, pour en recruter parmi les membres du clergé du diocèse. Son voyage ne fut pas inutile : deux jeunes lévites, MM. Ls. Frs. Richer Laflèche et Joseph Bourassa, l'un sorti du séminaire de Nicolet dont il était un des professeurs, et l'autre de celui de Québec, où il venait d'achever son cours de théologie, acceptèrent généreusement l'invitation qui leur fut faite d'aller travailler à la conversion des sauvages sous la direction du vénérable prélat. Il désirait aussi se procurer des religieuses pour l'instruction des jeunes filles de sa mission. Sur ce point ses vœux furent encore exaucés : quatre religieuses de la communauté des sœurs-grises de Montréal, sans être arrêtées par la crainte des fatigues et des dangers dont la route qui conduit à la Rivière-rouge est toute parsemée, demandèrent et obtinrent la faveur d'aller se consacrer à cette bonne œuvre. Mgr. de Juliopolis, après avoir fait un voyage rapide en France, pour réclamer de plus puissants secours des conseils de Paris et de Lyon en faveur de sa mission, dont les dépenses allaient ainsi s'augmenter, repartit à l'ouverture de la navigation, en 1844, pour retourner à la Rivière-rouge, emmenant avec lui les prêtres et les religieuses que le zèle de la maison de Dieu entraînaient à sa suite. Quelques jours après son arrivée à St. Boniface, chef lieu de la mission, il apprenait la mort de M. Darveau, un de ses missionnaires, qui était parti dans le mois de mars précédent pour aller visiter quelques forts, à une grande distance, où se rassemblent différentes peuplades sauvages, et s'était noyé dans le lac Manitooba avec un métis et un sauvage qui l'accompagnaient dans sa tournée. Cette perte affligeante le privait d'un de ses auxiliaires les plus effectifs : il se hâta de la réparer, et écrivit sans délai à nos seigneurs évêques pour les presser de lui envoyer de nouveaux ouvriers, et de recourir pour cela à la communauté des missionnaires oblats établie à Longueuil, où on lui avait fait espérer du secours pour la suite. Cette mai-

son qui saisit avec empressement toute occasion de faire le bien, comme le diocèse de Québec l'a déjà éprouvé, s'est rendu avec plaisir aux vœux du prélat affligé, et a fait en sa faveur le sacrifice de deux de ses sujets distingués, le Rév. Père Aubert, venu de France, et M. Alexandre Taché, jeune sousdiacre canadien non encore sorti du noviciat. Les deux nouveaux missionnaires se sont mis en route le 25 juin dernier, et doivent être maintenant rendus à leur destination. Il est probable que la mission sera alimentée désormais par des prêtres de la même société, qui compte déjà dans son sein plusieurs sujets canadiens, et qui s'en aggrégera sans doute d'autres par la suite, animés du même zèle pour l'œuvre des missions.

La mission de la Rivière-rouge a été détachée, comme celle de la Colombie, du diocèse de Québec, et a été érigée par une bulle, en date du 16 avril 1844, en un vicariat apostolique qui a été mis sous les soins de Mgr. de Juliopolis. Ces deux missions n'en continueront pas moins pour cela d'exciter l'intérêt des catholiques Canadiens qui n'oublieront pas qu'elles renferment un bon nombre de leurs compatriotes ; que ce sont des prêtres du pays qui ont eu l'honneur de les établir, et que c'est en grande partie par le secours de leurs aumônes qu'elles se sont soutenues jusqu'à présent.

Lettre de M. Thibault a Mgr. l'eveque de Quebec.

St. Boniface, 18 juin 1843.

Monseigneur,

....

Je partis de la Rivière-rouge le 20 avril, avec un guide du nom de Jean Bte. Laframboise, qui devait me conduire jusqu'au fort Edmonton, où j'espérais rencontrer Pichet, ce brave métis, venu l'an dernier à la Rivière-rouge pour demander un prêtre. Après dix-neuf jours d'une marche lente faite à cheval, nous atteignîmes un

fort qui est sur la petite rivière au Castor, sans autre incident que les misères et les fatigues inséparables d'un tel voyage. Quelques familles que j'y rencontrai prêtèrent une oreille assez attentive à mes paroles ; mais le règne de Dieu n'était pas encore arrivé pour ces ames charnelles et endurcies. Un vieillard malade, et même en danger de mort, me fit prier d'aller le voir ; ce que je fis sans tarder, dans l'espérance de faire briller au moins pour cet ame arrivée aux portes de l'éternité la lumière vivifiante de notre sainte foi. Cependant j'eus la douleur de renoncer à cet espoir : "j'irai trouver les prêtres, disait-il, si je reviens à la santé ; pour le présent, je ne puis rien promettre."

Je continuai donc ma route, mais avec lenteur, à travers les bois pour éviter les partis ennemis qui nous auraient dépouillés, ou peut-être même assassinés. Nous traversâmes un grand nombre de rivières, franchîmes de nombreux bourbiers, où plus d'une fois nous fumes réduits à nous mettre en traits, pour aider nos chevaux amaigris à en arracher leurs charges. Enfin, la veille de la fête-Dieu, nous étions à la *grande fourche des gros ventres*. C'est une rivière de six-cent pieds de largeur, et qui prend sa source dans les Montagnes-rocheuses. Mon guide et sa femme employèrent nos tentes de cuir, pour en faire des embarcations, pendant que je trainais le bois nécessaire pour faire un radeau d'une quinzaine de pieds, afin de pouvoir traverser nos voitures. Nous traversâmes en effet sans accident, mais non sans peine, et je n'étais plus qu'à six lieues du fort Carleton, où j'aurais bien désiré de pouvoir célébrer les saints offices du lendemain avec les catholiques qui s'y trouvaient. Mais nous avions à appréhender la rencontre de partis ennemis qui nous aurait pillés. Pour éviter ce malheur qui n'aurait pas avancé l'œuvre de Dieu, nous jugeâmes prudent de camper sur le bord de la rivière, et, le jour suivant, d'envoyer un explorateur dont nous attendrions le retour ; ce qui fut fait. Rassurés enfin contre les périls possibles de notre route, nous quittâmes notre campement, et nous arrivâmes bientôt au fort où nous fûmes reçus avec la plus parfaite cordialité par M. Small qui y commande. Comme on y attendait les berges de la montagne, je crus devoir aussi les attendre afin de procurer les secours de mon ministère aux catholiques qui les conduisaient. En attendant leur

arrivée, je consacrai mes heures à l'instruction des femmes, des enfants et des veillards. Je baptisai vingt enfants et bénis deux mariages. J'eus encore le bonheur de régénérer dans les eaux du baptême un *Cris* aveugle et très affaissé sous le poids des années.

Les berges arrivèrent enfin, et je fus sensiblement touché de la joie de leurs conducteurs à la vue d'un prêtre. Avec quel empressement ils assistèrent à tous les exercices de la mission ! J'avais le cœur pénétré d'une sainte émotion, en voyant ces brebis égarées s'approcher en tremblant du tribunal de la rémission. Bon nombre de métis nés dans ces contrées avaient embrassé les erreurs Wesleyennes ; car l'hérésie, comme une plante parasite, avait déjá produit ses fruits de mort dans ces champs incultes ; et ces pauvres gens pratiquaient sans le savoir une religion qui n'est qu'une institution humaine inventée par des hommes, pour la substituer à celle que le rédempteur a fondée au prix de son sang. A la vue du ministre catholique, du prêtre, ces erreurs se sont dissipées comme la poussière, et ces bons bois-brulés, assiégeant le tribunal de la pénitence, demandèrent avec empressement d'être admis au nombre des vrais croyants.

Je laissai ce poste, après y être demeuré huit jours, pour gagner le fort Pitt, accompagné de M. Henry Fisher qui en est le commandant, et qui eut la générosité de me procurer des chevaux, pour transporter le bagage, et me porter moi-même. J'eus le plaisir de trouver les gens de ce poste beaucoup mieux préparés que ceux d'ailleurs. Ils devaient cet inappréciable avantage à la charité d'une demoiselle Fisher, qui, ayant été instruite à la Rivière-rouge, avait consacré son temps à leur enseigner les prières chrétiennes et le catéchisme. J'y baptisai vingt-six enfans, et y célébrai un mariage, après avoir employé le temps nécessaire a l'instruction et à la confession. De là nous nous rendîmes au fort Edmonton, le 19 juin, en compagnie de M. Peter Ogden, et toujours avec les chevaux du généreux M. Fisher. C'était un dimanche, et assez à bonne heure pour célébrer la sainte messe. Mon arrivée fut un événement bien consolant pour les catholiques de ces parages qui, depuis de longues années, n'avaient point vu de prêtre.

Il n'en fut pas ainsi d'un ministre Wesléyen, fixé dans ces lieux depuis trois ans. Grande fut sa colère à l'arrivée d'une soutane ; car il savait la force magique qu'exerce cet habit sur l'esprit des sauvages. Ses prévisions n'ont point été fausses ; car Dieu n'envoyait pas de si loin des ouvriers évangéliques, pour répandre des larmes stériles sur les ruines de Jérusalem, mais plutôt pour la reconstruire. J'espère que les brebis rentrées au bercail ne cesseront plus d'entendre la voix du vrai pasteur.

Le sept juillet, arrviva à ce poste une brigade de *Pieds noirs*, chargés de pelleteries pour la compagnie. Informés qu'il y avait dans le poste un homme de Dieu, ils s'empressèrent de solliciter une entrevue qui ne devait sans doute pas leur être refusée. Ils se présentèrent dans l'attitude du plus profond respect, éprouvant même une espèce de tremblement qui me faisait peine à voir. Je leur présentai la main à tous pour les rassurer, et après quelques paroles de bienveillance échangées de part et d'autre, je pris en main un crucifix que je leur montrai, et leur fis comprendre que je venais parmi eux pour les instruire de l'existence d'un Dieu créateur de toutes choses, incarné pour leur salut, et mort sur la croix pour leur ouvrir les cieux. Leur attention ne se ralentit point pendant trois heures entières que dura cette première instruction. Les yeux fixés sur le crucifix, ils semblaient respirer un air nouveau, et renaître à une vie nouvelle. Je baptisai 41 de leurs enfans qu'ils me présentèrent avec plaisir, en attendant qu'ils fussent eux mêmes en état de participer à ce bonheur. Je recommençai les mêmes travaux quelques jours après pour une autre brigade qui arriva, et qui me présenta encore 23 enfants à baptiser. Comme j'avais appris que le Révérend père de Smedt devait visiter cette nation, je les en informai, et leur recommandai de l'écouter avec docilité. Alors un chef du nom de *Renard* me dit qu'il allait immédiatement se mettre en marche pour aller à sa rencontre, et qu'il se rendrait même à sa mission chez les Têtes-plates, s'il n'avait pas le bonheur de le rencontrer plus tôt. " Donne moi, dit-il, un papier pour qu'il sache que " j'ai t'ai vu." Ce que je fis avec plaisir.

A mon départ, ces bons sauvages me firent les adieux les plus touchants. Un chef, le cœur tout ému, les larmes aux yeux, me serrant affectueusement la main, me dit : " merci, merci, mon père ; tes paroles sont " gravées dans mon cœur ; je veux suivre ton che- " min. " Puis me touchant de sa main sur la tête et sur le cœur à différentes reprises, et faisant la même chose sur lui-même, il disait avec émotion : " Hélas ! " prends moi en pitié, prends moi en pitié. " Un second imitant celui-ci, me disait : " Mes compagnons " me connaissent ; ils savent que je n'ai pas été un très " méchant homme ; mais je serai encore meilleur par " la suite. Je te porte dans mon cœur, toi qui me " prends en pitié, et me fait connaître le chemin de la " vie. " Un troisième, comme le publicain de l'évangile, la frayeur peinte sur le visage, et versant d'abondantes larmes, me pressait les mains dans les siennes. " Mon père ! mon père ! disait-il, prends moi en pitié : " j'ai un très méchant cœur ; j'ai été un mauvais vi- " vaut ; mais tes paroles sont gravées dans mon cœur, " et je vais changer de vie. Pardonne moi, pardonne " moi. "

Ces sauvages vivent au milieu des prairies, dans les environs de la ligne qui sépare le territoire britannique d'avec celui des Etats-Unis, aux pieds des Montagnes-rocheuses. Ils ont des tentes de forme conique, faites de cuir passé qui les garantissent assez bien des injures du temps. Leurs vêtements sont aussi de cuir passé, et les couvrent décemment. Les hommes portent une espèce de tunique qui leur descend jusqu'aux genoux, ornée de poile de porc-épic teint de couleurs diverses, et garnie au bas d'une frange faite avec les cheveux de leurs ennemis tués à la guerre. Par dessous ils ont une sorte de pantalons, ou plutôt de *mitasses*, et souvent ils portent par-dessus leur tunique une écharpe faite de peau de vache avec le poile. Les femmes sont aussi couvertes avec décence, en peau passée, et ornée comme celle des hommes en rassade et en porc-épic. Ces sauvages enfin sont fort propres, et très bienveillants envers les blancs ; mais ils sont la terreur de leurs ennemis à peau rouge, par leur nombre, leurs qualités belliqueuses, et surtout par leur rapacité. Ils n'ont qu'une idée fort imparfaite de la divinité.

Ayant vu un jour présenter un verre de vin à l'un de ces sauvages, je ne fus pas peu surpris de le voir élever son verre et ses yeux en haut ; puis, trempant son doigt dans le liquide, en offrir une goutte au ciel, une autre à la terre, et avaler le reste en disant : " merci, " le maître de la vie, d'avoir mis de si bonne eau sur la " terre. "

A la mort de leurs parents, ils pleurent long-temps, se rasent les cheveux, se font des incisions sur le corps, et se barbouillent de noir.

Ils ont encore une coutume cruelle et incroyable, qui est de se couper un ou deux doigts de la main, à la première jointure, avec les dents. De tous ceux que j'ai vus, il n'y en avait pas un seul qui ne fut mutilé de la sorte. J'ignore encore le motif de cette barbare simplicité.

Le 25 juillet, ne voyant pas arriver les Cris, je partis pour aller à leur recherche, accompagné d'un métis du nom de Gabriel Dumont, qui eut la générosité de me conduire et de me servir, pendant cette mission qui dura un mois. M. Rowand, commandant d'Edmonton, me procura avec sa complaisance ordinaire des chevaux et des provisions pour tout le voyage. Après quatre jours de marche, nous atteignîmes le lac des *Mauves*, où nous trouvâmes cinq familles de métis qui se montrèrent très dociles à mes instructions, et se confessèrent. Après quatre jours d'exercices religieux, je les quittai à leur grand regret, et un sentier bien tracé me conduisit à la loge d'un autre métis appelé Paul Durand. Il avait embrassé depuis un an les erreurs wesléyennes, et y tenait beaucoup, ainsi que sa nombreuse famille. La grace divine triompha cependant des mille obstacles que l'erreur opposait aux lumières de la vrai foi. " Il est donc certain, disait-il, " que je ne peux me sauver dans la religion que je " suis ? " Oui, lui disais-je, il est certain que vous ne pouvez pas vous y sauver, puis qu'il n'y a qu'un troupeau, qu'une foi et qu'un baptême. " Eh ! bien, dit-il, je veux aussi moi me sauver ; je veux être des " vôtres, puis qu'il n'y a que vous autres qui soyez dans " le vrai chemin. "

Le jour suivant, j'envoyai mon guide à la recherche des Cris, qui selon les apparences ne devaient pas être bien éloignés. Il revint, deux jours après, en compagnie de trois sauvages qui venaient m'inviter à aller visiter ceux de sa nation, me promettant qu'ils écouteraient respectueusement la parole évangélique. Il y avait, disaient-ils, à leur camp une jeune fille si malade qu'elle ne serait pas vivante à mon arrivée. Cette nouvelle m'affligea, et je demandai à Dieu de faire grace à cette pauvre infidèle. Le lendemain à midi, j'étais au camp, et la jeune fille eut le temps de comprendre les choses nécessaires à son baptême : cinq minutes après, elle était avec Dieu. Ses parents, loin de se livrer au chagrin, suivant la coutume, bénirent Dieu de leur avoir envoyé un homme de prière, qui avait donné à leur enfant une *médecine* pour la faire vivre éternellement dans le ciel. Je donnai encore quatre jours à cette mission qui me remplit de consolation, comme les précédentes. Je continuai ensuite mes courses vers les montagnes, dans l'espoir de rencontrer enfin Pichet avec sa brigade, qui ne devait pas être fort éloignée. Nous traversâmes la *rivière à la Biche,* non sans quelque crainte. Nos chevaux avaient de l'eau par-dessus la croupe, et nous avions nos bagages sur nos têtes. A deux journées de là, nous rejoignîmes un parti de métis, qui était en route pour la Colombie. Ils me virent avec un indicible plaisir. On dépêcha un messager vers Pichet qui arriva le jour suivant avec quinze sauvages. Leur joie était extrême. Le lendemain, nous levâmes le camp, et, après une journée de marche, nous étions dans un camp de soixante loges, formé de la réunion de différentes brigades. Je passai douze jours au milieu de ce petit peuple, occupé du matin au soir à leur expliquer les mystères de notre sainte religion, à entendre les confessions ; et c'est à peine si j'avais quelques instants pour prier, et prendre mes repas. J'avais promis un petit crucifix à celui ou à celle qui apprendrait plus tôt le *pater* et l'*ave.* Le troisième jour, un vieillard plus que sexagénaire me dit, quand j'en fus venu à son tour, " arrête, mon père, je vais te répéter ce que je sais." Quelle fut ma surprise de l'entendre répéter le pater, l'ave, et tout le symbole, sans manquer un seul mot ! La récompense promise lui fut donc donnée à la satis-

faction de tout le monde qui aimait et respectait le bon vieillard.

Tous ces sauvages avaient déjà reçu quelques instructions des méthodistes. Plusieurs étaient fort attachés, à ces sectaires, surtout les bigames. Mais la providence divine, *ommia disponens suaviter*, délivre du poison de l'erreur les âmes qu'elle veut amener au bonheur céleste. Je baptisai un bon nombre d'enfants dans cette consolante mission. Je fis chanter des cantiques aux sauvages, et réciter le chapelet en leur langue, et après leur avoir recommandé la constance dans le service de Dieu, je me séparai d'eux. Tous étaient affligés de mon départ; plusieurs pleuraient. " Mon père, me " disaient-ils, tu nous laisses bien vite, nous en sommes " affligés ; mais du moins ne nous rejette pas, car " nous reviendrons encore comme des bêtes. Nous " faisons pitié. Comme tu ne nous a pas trompés cette " année, nous avons confiance que tu ne nous tromperas pas l'année prochaine. Reviens, reviens. ".....

Je revins de là en six jours au fort Edmonton, où je bénis plusieurs mariages, et baptisai quelques enfants. Le 18 septembre, je me mis en route pour la Rivière-Rouge, en compagnie de M. John Rowand, fils, chargé, en l'absence de M. Fisher, du commandement du fort Pitt, et de deux autres qui devaient se rendre aussi jusqu'à la Rivière-Rouge. Le 23, nous étions au fort Pitt, où je séjournai 4 jours, pour y instruire un bon nombre de Cris qui s'y rencontraient. De là à Carleton, nous fûmes huit jours de marche. Je n'eus que quatre baptêmes à faire dans ce poste, et de là jusqu'à la Rivière-Rouge, je n'eus plus occasion d'exercer mon ministère. Pendant les seize jours que nous avons mis à faire ce trajet, il ne nous est arrivé aucun accident grave, si ce n'est que nous avons été trois jours et trois nuits sans pouvoir trouver d'eau potable. A la quatrième journée, lorsque le tourment de la soif devenait plus insupportable, nous trouvâmes par une providence toute particulière une source d'eau douce, sur le bord d'un lac salé. Trois jours après, un autre danger nous attendait. Un vent impétueux nous poussait, et nous apercevions devant nous une fumée lointaine qui nous annonçait que le feu était dans les prairies. Nous cam-

pâmes cependant le soir avec une certaine sécurité, vu que le vent nous protégeait. Mais il changea bientôt, et soufflant avec furie, il nous environna de feu ; et lorsque la fumée épaisse nous éveilla, une pluie bienfaisante envoyée par nos bons anges vint nous préserver d'une mort affreuse. Au jour, nous vîmes avec admiration que le feu nous avait laissés sains et saufs dans un cercle de verdure d'environ quatre arpens de diamètre. Enfin, après six mois de courses, je suis arrivé à la Rivière-Rouge le 20 octobre, ayant baptisé 353 enfants, béni 20 mariages, et fait faire quatre premières communions. Partout j'ai été bien traité. Tous les messieurs de l'honorable compagnie m'ont comblé de politesses et de bienveillance.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Thibault, Ptre. Missionnaire.

LETTRE DE M. BELCOURT A MGR. L'EVEQUE DE QUEBEC.

St. Paul, 19 juillet 1843.

Monseigneur,

Je viens d'arriver de ma mission du côté du lac Lapluie, et sans perdre de temps, j'entreprends d'en faire le rapport a Votre Grandeur, pour ne pas manquer l'occasion des canots de la compagnie qui vont bientôt descendre au Canada.

J'avais résolu de partir de bon printemps ; mais les glaces du lac Winipeg ne s'étant brisées que fort tard, à cause de la lenteur du dégel, je ne pus exécuter mon dessein que le 2 juin. Ce jour là, j'envoyai mon canot, monté de quatre hommes (un Canadien et trois métis) en bas de la rivière, et je me rendis à St. Boniface, pour y saluer, avant de me mettre en route, Mgr. de Juliopolis, qui était sur le point de partir pour le Canada, par la voie des Etats-Unis.

Je fus retenu une journée et une nuit par le mauvais temps à l'embouchure de la rivière de la *Tête ouverte* (Paskanlibewisipi). Je n'y vis aucun sauvage, à cause de l'esprit vénal d'un des chefs, vieillard dont il est parlé dans mon rapport de l'année dernière (*), et qui m'avait dit d'abord qu'il voulait être catholique, malgré les sollicitations des ministres. Je ne lui avais fait espérer de nous que les biens spirituels : il s'était montré persévérant, et, sur sa demande, j'avais entrepris une petite bâtisse pour y faire les instructions. A ma grande douleur, j'appris par les hommes que j'avais laissés à l'ouvrage, qu'il était allé se vendre à un ministre pour deux petits cochons. Plus tard, j'ai su qu'il allait porter à celui-ci ses petits enfants, deux par deux, et non tous ensemble, afin de se procurer par ce moyen des dons plus fréquents. Voilà où nous en sommes, monseigneur ; en voulant donner la foi à un peuple tout de chair, des hommes qui se disent chrétiens prennent tous les moyens propres à le rendre plus sensuel encore, en alimentant davantage son attachement exclusif aux biens de la terre. L'un des fils du vieillard dont je viens de parler, m'a dit qu'il rougissait de la conduite de son père, et que lui, ainsi que le plus grand nomdre de ses gens, ne prendrait pas d'autre foi que la catholique, sans attendre d'autre récompense que celles de la miséricorde du maître de la vie.

Arrivé au fort Alexander, j'y trouvai les berges venues du lac Lapluie et du portage du rat. Les gens de l'équipage ne m'avaient pas vu assez long-temps depuis quatre ans, pour pouvoir décharger leur conscience. Comme ils devaient repartir le lendemain, je me mis à l'œuvre en arrivant, et j'y employai une partie de la nuit. Je confessai à ce poste 33 personnes, j'y fis trois baptêmes et un mariage. Je dis la messe de grand matin : tous y assistèrent : je fis une instruction pendant laquelle beaucoup versèrent des larmes : quatre personnes eurent le bonheur de communier. Le spectacle de ces braves gens, recueillis profondément, et paraissant touchés de la grace, me fit éprouver de bien

---

(*) Voir le rapport n° 5, pages 10 et 11.

douces émotions, et me consola abondamment de mes peines.

Pour éviter un endroit de la rivière Winipeg qui est dangereux, surtout lorsque les eaux sont hautes, nous passâmes par une petite rivière où il nous fallut faire un portage d'un mille de longueur sur des rochers en pente difficiles à monter et à descendre. J'arrivais à l'extrémité de ce portage ; j'étais sur la cime d'un rocher, marchant tête basse, et veillant avec soin sur mes pas, quand un cri perçant vint frapper mon oreille. C'était celui d'un iroquois d'un des canots de la brigade venant du Canada. M. Cummings, homme plein de politesse, qui était à la tête de l'expédition, eut la bonté de s'arrêter pour me remettre les lettres que Votre Grandeur avait daigné m'adresser, et celles qui m'étaient écrites par ma famille, et mes bons amis du Canada. Il est impossible d'exprimer le plaisir qu'éprouve en pareille circonstance un homme de chair comme moi.

Je continuai ma route, lisant et relisant sans cesse les précieuses feuilles qui venaient de m'être délivrées. Comme j'arrivais à la pointe d'une île, un sauvage que je n'appercevais pas me cria du bois où il était de gagner terre. J'obéis à l'instant, et j'arrivai à un petit sentier conduisant à un groupe de loges. Un vieillard en sortit et me dit tout de suite qu'il voulait être chrétien, lui et presque toute sa bande. D'après leur avis, j'allai planter ma tente sur la rive opposée où ils vinrent tous me rejoindre. Je passai cette journée et une partie du lendemain à les instruire ; j'en confessai une quinzaine pour m'assurer de leurs dispositions, et je fis huit baptêmes. Le vieillard me proposa de faire une petite chapelle au lac du *Bonnet* où il y a des terres fertiles. Je m'attends à le voir, cet automne, à la Rivière-Rouge, où il doit venir chercher un peu de semence. Si sa tribu se montre persévérante, j'ai dessein d'envoyer quelques vaches, et quelques moutons à l'endroit où elle se sera fixée : ce sera un commencement d'amélioration qui grandira, j'espère, par la suite.

Un peu avant d'arriver à Wabassimong, je rencontrai dans un endroit une famille qui m'y attendait pour faire baptiser les enfants au nombre de six qui en faisaient partie : peu de temps après je baptisai la mère et l'aîné de ses garçons, après les avoir instruits pendant mon séjour à Wabassimong, où ils s'étaient rendus à cet effet.

Je ne trouvai que quelques familles à Wabassimong, la plupart se tenant dans le voisinage pour venir me rejoindre à ce poste à mon retour du lac Lapluie. Je me rendis de suite au portage du Rat. On avait fait courir le bruit qu'un bigame à la passion duquel je m'étais opposé avec succès, m'en voulait beaucoup, et se proposait de me tuer : déjà on avait conçu quelque alarme à mon sujet. Cependant je vis cet homme au portage du Rat ; et bien loin de montrer à mon égard de mauvaises dispositions, il me présenta un de ses enfants à baptiser ; tant il est vrai que le Seigneur tient en ses mains le cœur de l'homme, et sait en un instant changer les loups en agneaux.

C'était le dimanche, 18 juin : nous allâmes coucher à peu de distance du portage du Rat, à l'entrée du lac des Bois. Nous eussions pu nous rendre plus loin ; mais la vue d'un nuage sombre qui se formait au sud, et qui nous annonçait une tempête redoutable, nous força de camper dans ce lieu. Je fis donc planter ma tente de la manière la plus solide, et placer mon canot près d'une grosse touffe d'arbres à l'abri du vent. Bientôt la pluie commença, et se mit à tomber par torrents, accompagnée de tonnerre et d'éclairs ; puis un vent violent mugissant dans le lointain, abattant les arbres, soulevant la surface des eaux, et la faisant poudrer comme la neige, vint enfin fondre sur nous. Deux hommes m'aidaient à soutenir ma tente ; trois autres tenaient avec grande peine mon canot qui dans un lieu plus exposé eût été emporté au loin et brisé en mille pièces. Je remerciai le Seigneur de m'avoir conduit dans un lieu si favorable pendant cet effroyable tempête. Mon canot brisé, ma mission au lac Lapluie ne pouvait plus avoir lieu, et Dieu sait comment nous aurions pu sortir de ce mauvais pas.

En remontant la rivière Lapluie, je remarquai qu'un ministre était campé à l'extrémité d'un gros camp sauvage : il bâtissait une maison de bois rond d'environ 18

pieds sur 12. Surpris et croyant que les sauvages s'étaient rendus à lui, je demandai à ceux qui accoururent à ma rencontre : " Priez-vous maintenant ?—Non, me dirent-ils. " —Mais vous bâtissez ?—C'est lui qui bâtit, nous ne sa-" vons pourquoi, à moins que ce ne soit une cabane pour " y faire un dépôt d'éturgeon sec. Nous lui avons dit de " ne point bâtir là, que personne n'y consentait ; et il a " répondu : Laissez-moi faire, et quand la maison sera " finie, vous y mettrez le feu, si vous voulez. " J'allai mettre à terre, un instant, à l'autre bout du camp : les principaux vinrent me donner la main, ainsi que le ministre qui, malgré l'apparence de succès qu'il avait obtenu, me parut fort déconcerté ; et, après avoir promis aux sauvages de les revoir dans quelques jours, je continuai ma route.

Au lac Lapluie où je ne tardai pas d'arriver, je confessai 23 personnes, je fis 4 baptêmes et un mariage : quatre personnes communièrent à la messe du dimanche (25 juin). Le commis du poste avait donné congé à ses gens le samedi ; ce qui leur donna la facilité de recevoir des instructions plus suivies, et de régler à l'aise leurs affaires spirituelles. Un homme du nom de Jourdain, qui avait été élevé à la façon des sauvages, et imbu de leurs superstitions, s'est converti avec sa famille. Il avait en très-peu de temps appris ses prières, en les écrivant à la manière sauvage, en hiéroglyphes. J'appris avec douleur à ce poste que douze personnes étaient mortes de faim l'hiver dernier dans les bois. Malheureusement il reste aux survivants, pour l'hiver prochain, une perspective plus dure encore ; la *folle avoine*, qui fait une grande partie de leur nourriture, ayant totalement manqué à cause des grosses eaux. Quel plus grand sujet d'angoisses pour quiconque a tant soit peu d'humanité ! Et comment s'y prendre pour subvenir à une si grande misère !

Je descendis au Manito où j'avais vu en montant des Sauteux réunis en grand nombre. J'eus plusieurs conférence avec eux, et plusieurs parurent ébranlés, sans toutefois se décider. J'ai su depuis qu'ils s'étaient reprochés de n'avoir pas pris immédiatement leur parti ; ce qui me fait espérer quelque chose de mieux pour l'année prochaine. Le sauvage baptisé par le ministre dont j'ai déja parlé à

Votre Grandeur (*) est venu me rejoindre en cet endroit, et m'a réitéré de nouveau l'assurance qu'il voulait être catholique, et qu'il ne serait rien autre chose. Il se trouvait là un sauvage du grand-portage, chrétien, ainsi que sa nombreuse famille, grand orateur et homme d'un bon esprit. Je le traitai avec distinction en présence des infidèles, pour leur faire apprécier la fraternité que contractent entr'eux les chrétiens, et je lui donnai, ainsi qu'à ses enfants, des croix et des médailles que tous les assistants semblaient envier.

Qu'il est consolant maintenant, monseigneur, pour le voyageur peu assuré d'abord à l'approche de ces bandes d'hommes, naguère encore si célèbres par leur barbarie, d'apercevoir maintenant pendu à leur cou le signe sacré de notre rédemption, ou une médaille de la mère des miséricordes. A cette vue il se rassure ; la crainte se change en amour pour ces hommes que la grâce de Dieu a régénérés.

Je pris ici des informations sur le lieu de la sépulture d'un missionnaire français, qui, suivant la tradition, fut tué par les Sioux dans le lac des Bois, et je détournai ma route pour voir si j'en découvrirais quelques vestiges. Arrivé au lieu désigné, un vieillard me fit remarquer un énorme chêne qu'il avait vu déjà vieux lorsqu'il n'était encore qu'enfant. A côté l'on voit un monceau de pierres que les sauvages disent recouvrir le corps du prêtre et ceux de quatre autres blancs qui furent massacrés avec lui. D'après le dire des vieillards, il y aurait 90 à 100 ans, des Français ayant un prêtre avec eux étaient venus débarquer en cet endroit. Pendant qu'ils prenaient leur repas, la fumée du feu qu'ils avaient allumé fut aperçue par un parti de Sioux qui descendaient par une petite rivière qui se jette dans celle de Lapluie, cherchant à surprendre les Sauteux. Arrivés à l'improviste sur ces hommes sans défense, les Sioux les massacrèrent impitoyablement, à l'exception de trois ou quatre qui, s'étant jetés à l'eau, s'y noyèrent. On ajoute que le chef sioux a conservé long-temps le calice du missionnaire sans le briser.

(*) Voir le rapport n° 5, page 16.

De retour au portage du Rat, je fis encore 7 ou 8 baptêmes, et j'admis dans le sein de l'église catholique un métis protestant tellement décidé à abjurer l'erreur, qu'il déclara à ses co-réligionnaires qui voulaient l'en dissuader, qu'on le hacherait plutôt en pièces, que de le détourner de sa résolution. Je célébrai un mariage et communiai une personne.

Enfin j'arrivai, le 30 juin, à Wabassimong où un grand nombre de sauvages m'attendaient. J'y fis le catéchisme, pendant trois semaines, à 78 personnes, au nombre desquelles étaient des vieillards de plus de 70 ans qui se mêlaient à la foule, pour réciter leurs prières, et qui le faisaient avec une attention et un respect qui édifia beaucoup les hommes de mon équipage, et les remplit de joie. Je les confessai presque tous, et je fis sept mariages. Je n'admis personne à la sainte communion, parce que cette peuplade est encore trop neuve dans les exercices de la religion, pour participer à une si grande faveur, qui ne doit être accordée qu'après de longues épreuves.

Quelques sauvages du lac *Sal*, qui avaient fait baptiser leurs enfants par un ministre, vinrent me voir à Wabassimong. C'était la première fois qu'ils voyaient un prêtre. Après avoir tout examiné, entendu les instructions, vu l'administration du baptême, la célébration du saint sacrifice, ils me dirent, avant leur départ, qu'ils avaient été trompés, qu'ils allaient faire rapport aux autres sauvages qui avaient été trompés comme eux, et que, l'année prochaine, ou ils se rendraient à Wabassimong, ou ils me feraient mander d'aller les visiter chez eux. Il n'y a pas de doute qu'il n'y ait beaucoup de bien à faire de ce côté-là. Mais comment être partout? Il m'est impossible d'être absent tout l'été de ma mission de St. Paul : il est important que je m'y trouve à l'arrivée des chasseurs : il serait même à désirer que je pusse aller faire une excursion dans l'automne, du côté des prairies où un maître d'école, espèce de ministre qui travaille à faire des prosélytes, pourrait ébranler ceux des Sauteux qui ont fait baptiser leurs enfants, ou changer les dispositions du grand chef des Cris et des Assiniboines qui m'a promis de laisser baptiser les siens. Puisse le Seigneur envoyer dans cette partie de sa vigne des ouvriers en assez grand nombre pour que rien ne soit négligé !

Sir George Simpson, gouverneur des établissements de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson dans l'Amérique, me fit l'honneur de me rendre visite à Wabassimong, en retournant au Canada. Malgré la grande diligence avec laquelle il aime à voyager, il voulut bien se détourner de sa route d'un mille qu'il fit à pied, pour se rendre à ma chapelle auprès de laquelle j'étais campé. J'appris de lui que M. Thibault était parti pour le fort des Prairies (*), en compagnie de M. Rowand, bourgeois du lieu ; qu'on avait reçu des nouvelles de Mgr. de Juliopolis, qui supportait assez bien les fatigues de sa route à travers les prairies pour se rendre aux Etats-Unis. Il s'offrit à se charger des lettres que je pourrais avoir pour le Canada, me pressa de ne lui rien cacher de mon état, m'offrant des provisions, et tout cela de la manière du monde la plus polie et la plus obligeante. Il visita la chapelle et en admira le site et l'élégance. Je l'accompagnai ensuite jusqu'à son canot ; et chemin faisant, je lui communiquai mon projet d'envoyer hiverner au poste une famille à qui je donnerais des bœufs de charrue, des vaches et des moutons, afin d'y établir une ferme pour encourager les sauvages à cultiver la terre. Ce projet parut lui faire plaisir, et il m'encouragea beaucoup à l'exécuter, me disant : " Je " suis constamment d'avis qu'il n'y a rien à faire avec les " sauvages, si on ne leur fait gouter les avantages de l'a- " griculture. " Grâces soient rendues au Seigneur qui dispose ainsi favorablement à notre œuvre le premier homme du pays. Tous les gens de l'équipage au nombre de vingt et les sauvages présents parurent tous réjouis des marques d'estime et d'affection qu'il me prodigua de nouveau, avant de continuer sa route. Je ne compte pas pour peu de choses cette visite, non pas tant à cause de ce qu'elle peut avoir de flatteur pour mon amour propre, que de ses heureuses conséquences pour la religion : elle aura l'effet de diminuer l'opposition et les préjugés de certains employés de la compagnie, et de rassurer les néophytes qui craignaient d'être persécutés, s'ils se déclaraient plutôt pour le prêtre que pour le ministre.

Le corps de la chapelle de Wabassimong est fini : la charpente me paraît inébranlable : je me suis attaché à la

(*) Ce fort est celui d'Edmonton, peu loin des Montagnes-rocheuses. (Note du rédacteur.)

rendre aussi solide que possible, parce qu'étant sur un lieu élevé, elle se trouve exposée à tous les vents. Elle est couverte en planches embouffetées, prêtes à recevoir le bardeau que fera, pendant l'hiver, l'homme que je vais y envoyer, grâce au nouveau secours que Votre Grandeur a bien voulu m'obtenir du conseil de la propagation de la foi. Après trois semaines de séjour au poste, les sauvages, manquant de vivres, ayant déjà levé le camp en grand nombre, je me rembarquai pour retourner à ma mission de St. Paul où je suis arrivé avant-hier.

Malgré les précautions que nous prenions durant notre route pour éviter tout accident, nous nous sommes vus deux fois à la veille de notre perte. Après avoir sauté heureusement le bas de la *chute-à-Jacques*, sur la rivière Winipeg, nous aperçûmes devant nous un *tourniquet* d'environ dix pieds de profondeur, vers lequel le courant nous entraînait avec impétuosité, quand, arrivés sur le bord, notre canot tourna en un clin d'œil sur le travers, position que nous n'avions pu lui donner jusque-là. Heureux de cet événement, nous nageons de toutes nos forces et nous échappons à une mort certaine. Plus loin nous allions sauter le dernier rapide de la rivière Winipeg. Comme ce rapide se saute d'ordinaire facilement, mon guide et moi ne crûmes pas nécessaire d'aller voir préalablement en quel état il était. Ce ne fut que lorsque nous arrivions sur le bord que nous aperçûmes que ce n'était plus un rapide, mais une forte chute. A la vue du danger nous tournons vite notre canot bout pour bout, et nous luttons près d'un quart d'heure à forces égales avec le courant. Cependant, trouvant un nouveau courage dans la crainte de la mort qui nous menaçait, nous redoublons d'efforts, et nous avons encore le bonheur de nous soustraire à un péril aussi certain que le premier. L'eau de la rivière Winipeg était de douze pieds plus haute qu'à l'ordinaire, et celle du lac du même nom où elle se décharge étant à sa hauteur accoutumée, il s'en suivait une chute qui aurait infailliblement submergé notre embarcation, si la divine providence ne fût venue à notre secours. Cette rivière, malheureusement trop célèbre par le nombre considérable de voyageurs qu'elle a engloutis dans ses eaux, m'a fait faire bien des fois de sérieuses réflexions, et m'a convaincu du pouvoir qu'ont auprès de Dieu les prières de tant de bonnes

âmes qui ne s'intéressent pas moins à la conservation des missionnaires qu'au salut des infidèles.

De nouvelles familles viennent de temps en temps s'établir à ma mission de St. Paul ; mais la proximité de la prairie et de la chasse les rend paresseuses pour la culture. Quant au spirituel, je n'ai pas à m'en plaindre. On se confesse souvent ; on communie régulièrement tous les mois ; plusieurs sont de la confrérie de N. D. Auxiliatrice ; 44 sont de celle du saint Cœur de Marie. J'en vois avec plaisir un bon nombre faire assidûment la visite au saint-sacrement, et le plus grand nombre assister tous les matins au saint sacrifice de la messe. Beaucoup de sauvages du lac Rouge, descendus ce printemps après mon départ, ont passé quelque temps à la mission. Comme une partie d'entr'eux doivent venir s'y fixer, je n'ai aucun doute qu'ils ne se fassent chrétiens.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

G. A. Belcourt, Ptre., Missionnaire.

Après l'accident déplorable qui a mis fin aux jours de M. Darveau, on lira avec plaisir la lettre suivante, si pleine d'intérêt, adressée par le jeune missionnaire à un prêtre de cette ville.

St. François-Xavier, 7 décembre 1843.

Je suis desservant de la mission de St. François-Xavier, dans la *Prairie du cheval-blanc*, poste intermédiaire entre St. Boniface, distant d'environ 6 lieues, et St. Paul, éloigné de 4 lieues. Ce dernier poste, ainsi que le mien, est sur la rivière Assiniboine qui se décharge dans la Rivière-rouge, à St. Boniface ou la Fourche, où réside Mgr. de Juliopolis.

Le 17 mars de cette année, jour où les Irlandais célèbrent la fête de leur patron, je partis pour la baie des Canards, où j'espérais rencontrer plusieurs familles sauvages. Le froid a été si sévère que toutes ces fa-

milles, à l'exception de trois, n'ont pu s'y rendre. Les glaces ne se sont rompues que le 28 mai. J'ai souffert beaucoup durant ce trajet de 80 à 90 lieues.

En juin, je mis à la voile pour la Rivière-rouge, avec un métis peu ami du travail, et un Sauteux que j'avais eu la consolation de baptiser quelques jours auparavant sous le nom d'Ignace. Je n'étais plus qu'à deux jours du terme de ma navigation, lorsque j'appris qu'un parti de sauvages Maskégons se trouvaient à une trentaine de lieues de la route que je devais tenir. Ignace, à l'instigation de mon lâche métis, refusa de m'accompagner, et tous deux menacèrent de m'abandonner : ils consentirent cependant à venir jusqu'à une île peu éloignée, où se trouvaient quelques familles. A mon grand étonnement, je rencontrai là ceux que je voulais voir. Un vieillard, qui, l'année précédente avait appelé la religion *folie*, et *fou* celui qui la lui annonçait, me vint voir avec cinq ou six sauvages. Après le calumet d'usage, je fis tomber la conversation sur la religion, et nos entretiens continuèrent les deux jours suivants.

Mon fidèle Ignace passait les nuits presqu'entières à leur parler de la prière avec un aplomb et une sagesse qui feraient honneur à bien des enfants de la civilisation. Il lui fallut répondre à une foule de questions peu embarrassantes en elles-mêmes, mais qui exigeaient de sa part du jugement et de la réflexion. " Combien de couvertes " et de verges de drap le prêtre donne-t-il à ceux qui " prient ? lui demanda-t-on un jour ? " Les priants, dit- " il, ne gagnent ni couvertes, ni draps, mais le ciel. " " Ta prière me paraît bonne, lui dit une autre fois le vieillard, mais tu n'iras pas au ciel. "—Pourquoi donc ? " repartit Ignace.—" Parce que tu adores ce métal que tu as dans le cou ? " (une médaille que je lui avais donnée).— " Qui t'a dit que j'adore cela ? "—" Le ministre, " reprit le vieillard. Ignace se mit à rire, et lui expliqua très-bien qu'il n'adorait ni images, ni médailles, mais Dieu seul.

Ignace n'a pas manqué de parler de la prière dans toutes les occasions qui se sont présentées, et surtout de détruire de malheureux préjugés dont la déplorable source n'est que trop connue.

Le vieillard vint me trouver et me dit: " Père, on jeûne " ici, il faut partir, mais viens dans 50 jours à *Pihonaning* " ou à *Pine-o-notang*. Tous mes fils et petits-fils y se-" ront; tu les instruiras, si tu veux: pour moi, je ne m'y " opposerai plus. "

Je me mis en marche de mon côté, pour aller rendre mes devoirs à Mgr. de Juliopolis qui devait bientôt partir pour Québec. Le 23 juillet, je mis à la voile pour Pine-o-notang. Je faillis périr en doublant un rocher au-delà duquel je voulais camper. Une rame se cassa, et le vent qui soufflait du large avec violence nous eût infailliblement jetés sur les rochers, sans une protection spéciale de l'*Etoile de la mer* à laquelle j'avais eu la bonne pensée de recourir. Nous fûmes jetés sur un beau rivage sablonneux où rien ne fut brisé. Je montai aussitôt sur le rocher témoin de notre danger et de notre délivrance, et je récitai le *Te Deum*, et le *Salve, regina.*

Le lendemain au soir nous aperçûmes Pine-o-notang, au fond d'une baie hérissée de cailloux, à l'embouchure de la rivière peu navigable du même nom.

Parmi mes auditeurs se trouvait un vieillard qui redoutait tellement la *prière* qu'il n'osait même regarder l'échelle chronologique, fruit du zèle de M. Blanchet. " Je " crains, disait-il, la *puissance magique* de ce morceau de " papier. " Etrange erreur, dont il est permis de demander comment elle a pu pénétrer dans ces pays lointains!

Je ne pus les instruire que quatre jours, par le manque de vivres qui les forçait à se débander chaque jour pour en chercher. L'année dernière, ils ont eu la visite d'un ministre, qui, en huit jours, a fait quelques baptêmes d'adultes, après un court catéchuménat, comme v us voyez. Je leur promis une seconde visite, et en ce moment, M. Belcourt se dispose à les aller évangéliser.

Dix jours plus tard, je visitai le fort *Cabottawayang* où je reçus de la part du commis le plus bienveillant accueil. J'y fis un mariage et deux baptêmes: l'un des nouveaux chrétiens était Mizi-Epit (Joseph-Constantin), l'un des chefs sauteux de St. Norbert. C'est ce sauvage, qui, l'année dernière, apprenant que je venais à pied dans

le portage du fort Pelly, long de 24 lieues, m'envoya deux chevaux, en me faisant prier de m'en servir. En arrivant, je lui témoignai ma reconnaissance et le regret que j'éprouvais de n'avoir rien à lui donner qui fût digne de sa prévenance. " J'ai bien plus honte que toi, mon " père, me dit-il, de n'en pouvoir faire davantage ; n'es- " tu pas venu de si loin, n'as-tu pas traversé tant de lacs, " et fait tant de portages pour me faire connaître, aimer, et " servir le bon Dieu !....

Le 28 août, j'arrivai au *Pas*, poste où les Français faisaient autrefois la traite, et qui est situé à la jonction de la grande et de la petite *Saskatchawan*...A mon arrivée je fus reçu par Constant, respectable septuagénaire, métis de Michillimachinac, qui depuis 50 ans n'avait vu que deux prêtres : c'étaient MM. Blanchet et Demers se rendant à la Colombie. Ce vieillard me procura une maison, et durant les 5 semaines que j'ai passées chez lui, il n'a cessé de pourvoir à tout ce qui pouvait m'être nécessaire. Il a deux fils qui pratiquent les plus grossières superstitions indiennes : ils étaient absents, ainsi que nombre d'autres sauvages que l'on dit bien disposés. Je baptisai en arrivant une petite fille malade, qui le lendemain monta au ciel.

L'enfer a employé ici toutes ses ruses d'abord pour me chasser, et ensuite pour rendre inutiles tous mes efforts. On est venu m'avertir, pour m'intimider sans doute, que l'on allait me chasser, si je ne m'en allais pas. Quand on me vit déterminé à rester jusqu'à ce qu'on me traînât pieds et poings liés hors de la mission, les cadeaux ont été prodigués aux sauvages et à leurs femmes, et les promesses encore plus : on venait chercher les jeunes gens au catéchisme pour qu'ils vinssent à l'école. Mes deux serviteurs ont eu leur part de l'orage. On les a accusés d'avoir troublé le repos de la nuit dans le village. Ayant pris des informations et interrogé un grand nombre de personnes, j'ai su qui avait fait tout ce tapage, et qui avait volé quelques centaines de navets dans le champ de Constant. Dès qu'un sauvage arrivait, il se voyait entouré de protestants qui ne le laissaient tranquille que quand il avait consenti à aller à la prêche, faite par un sauvage.... Une jeune femme suivait régulièrement mes instrctions : on la menaça de la faire répudier par son ma-

ri, alors absent. Elle prit le parti d'assister aux instructions des deux ministres. Néanmoins son mari l'a répudiée et est parti pour une nouvelle chasse, la laissant se désoler sur le rivage....Et c'est en vertu de la bible que l'on sépare ainsi *ce que Dieu avait joint* .... Pour rendre les catholiques odieux, on leur a donné le nom de *Windigo*, être fantastique dont le nom seul fait trembler les enfants et fait fuir les grandes personnes.

Le 13 septembre, les deux fils de Constant arrivèrent, et assistèrent à mon instruction. Le cadet se retira tout pensif; mais l'aîné dit en sortant : *Nindickua anamihan, je ne prierai plus.* Ses parents s'efforcent en vain de le détourner de sa résolution : il leur répète sans cesse le fatal, *je ne prierai plus.* Les voyant fondre en larmes, il leur dit : " Pleurez tant que vous vou-" drez, je ne prierai plus : je ne reviendrai plus ici, ni " chez le prêtre. " Le vieillard veut insister, et lui démontrer l'excellence de la prière catholique : " Si elle " est meilleure, reprend le fils, pourquoi ne m'avez-" vous pas empêché d'aller à l'autre ? " Singulier raisonnement bien digne d'une telle cause ! J'ai depuis offert plusieurs fois la victime sans tache pour cette âme endurcie ; je l'ai recommandée à celle qui est le refuge des pécheurs.

Quelques semaines après, je fus éveillé au milieu de la nuit par trois hommes : deux étaient des métis du fort Edmonton, évangélisés l'année dernière par M. Thibault ; le troisième était....ce fils de Constant, objet de tant de larmes pour sa famille. Ces deux métis, après un long entretien avec lui, avaient réussi à l'engager à prier, et à se faire instruire. Son frère cadet était converti depuis long-temps, et avait fait baptiser ses deux enfants, malgré les sollicitations et les pleurs de son épouse à qui un homme, que l'on devine aisément, avait *défendu* de consentir au baptême de ses enfants. Cette même femme une fois détrompée, s'est montrée très-régulière à suivre les exercices de la mission.

Vers le même temps, arriva un vieux sauvage maskégon, qui me raconta qu'il venait de perdre un fils

âgé de 15 ans, et ajouta en pleurant : " Mon enfant " n'était pas baptisé ; mais il a témoigné du désir pour " la prière. Je lui ai proposé de se faire recevoir du " *mitewi* (*), espérant que par là il recouvrerait la san- " té."—"Non, papa, me dit il, je ne veux pas entrer dans " la grande médecine. Un prêtre va bientôt arriver ; si " je vis encore il me baptisera. " Sa mère assure qu'il ajouta ensuite : " Je crains de ne pas voir le prêtre : " vous le verrez, vous autres ; écoutez-le et priez. " L'ardeur de ses désirs lui aura sans doute mérité le bienfait de la régénération ....

Le fils aîné de Constant, convaincu enfin de la nécessité du baptême, me présenta ses deux filles, jeunes enfants. Il me dit qu'il ne pouvait disposer d'un troisième âgé d'environ sept ans, parce qu'il l'avait donné aux protestants. Pendant le baptême de ses sœurs, cet intéressant enfant semblait les regarder d'un œil jaloux. Il me semblait voir St. Bernard dire à ses frères : " Vous prenez le ciel et vous me laissez la terre. " Lisant au fond de son âme, je lui demandai s'il désirerait être baptisé. Après un regard jeté sur son père, comme pour l'interroger, il me répondit faiblement : *non*. Je sentis que tout dépendait du père, et je lui adressai quelques paroles qui, avec la grâce de Dieu, le disposèrent favorablement. L'enfant tout rayonnant de joie se présenta aussitôt au baptême, et maintenant il s'appelle Bernard.

Le lendemain, 7 octobre, jour de mon départ, les sauvages vinrent me réitérer la demande d'un missionnaire stable au milieu d'eux. " J'en demanderai un " pour vous, leur dis-je, mais devenez plus désireux de " la prière ; plusieurs ne font pas assez pour la religion." —" Tu m'étonnes, me répondit l'un d'eux : le mi- " nistre est ici depuis trois ans ; il habille tous les sau- " vages ; il loge tous leurs enfants, et il n'en a pas plus " que toi."—Je réitérai ma promesse de m'intéresser en leur faveur. Je quittai le Pas, après avoir fait 45 baptêmes, un mariage et une sépulture.

(*) Le *mitewi* est la fête de la grande médecine où il se pratique beaucoup de cérémonies superstitieuses (Note du rédacteur).

Le jour du départ, il y avait sept ou huit pouces de neige....La glace des rivières était trop faible pour nous porter, mais trop forte pour que l'on pût s'ouvrir un chenal navigable. Il nous fallait donc marcher dans l'eau....Quelque pénible que fût ce portage, la grâce divine me faisait surabonder de joie....Après quelques jours passés à St. Norbert, je suis revenu à mon poste de St. François-Xavier, le 25 octobre.... Nos sauvages sont pauvres, et en général peu amis du travail. Comme ceux du Canada, ils se passionnent pour les boissons fortes, quand une fois ils ont eu le malheur d'y goûter. J'ai éprouvé dernièrement un chagrin bien grand, en apprenant que le nouveau commis de St. Norbert avait distribué de l'*eau de feu* à *Cabot-tawayang*.

Les sauvages s'informent souvent du Canada et surtout des parents de leurs missionnaires. J'en ai fait pleurer plusieurs en leur racontant les derniers adieux que j'avais faits à mes parents (*) ; et ç'a été pour quelques-uns le premier pas vers *la prière*....Je n'ai pas manqué de leur faire connaître la générosité des citoyens de St. Roch en ma faveur, au moment de mon départ ...et ces pauvres sauvages m'ont plusieurs fois témoigné la gratitude dont ils étaient pénétrés envers eux ; car ils regardent comme donné à eux-mêmes ce qui est offert à leurs missionnaires........

J. E. Darveau, Ptre. Missionnaire.

Lettre ecrite par M. Thibault a Monseigneur de Juliopolis, alors en Canada.

Fort Pitt, 26 décembre 1843.

Monseigneur,

Vous me croyez bien enfoncé dans les pays du nord, et vous allez être surpris qu'à cette saison avancée je ne

---

(*) Mr. Darveau laissait, en partant, une mère dangereusement malade, et savait, en lui faisant ses adieux, qu'il ne la reverrait plus en ce monde. (Note du réd.)

fois encore qu'au fort Pitt. Arrivé ici le 26 juillet, j'ai été forcé d'y séjourner jusqu'au 13 septembre, pour attendre les berges qui devaient me transporter au fort Edmonton. Quelles peines nous avons eues à nous rendre ici! Mes chevaux étaient si maigres qu'ils ne pouvaient plus marcher. Il fallait s'arrêter a tout instant pour les laisser paître, et encore, avec tous ces soins, à peine purent-ils suivre à petit pas ceux que M. Rowand me prêta pour me rendre jusqu'ici. Il ne faut pas voyager avec de semblables rosses, quand tous les moments sont si précieux. Mais que faire, quand on est pauvre!

Les jours que j'ai passés ici n'ont pas été oisifs, ni même infructueux, quoiqu'il ait plu a la divine providence de me faire passer par de pénibles épreuves. Je me suis occupé à l'instruction des gens de la place, et des sauvages que je pouvais y attirer. Le 12 août, l'on vit arriver ici un camp de 100 tentes ou loges de sauvages venant de diverses directions. Quel champ de ronces et d'épines! Je me suis appliqué à faire germer dans ces cœurs farouches la semence de la parole divine avec un succès assez consolant, bien que mon cœur éprouvât souvent de rudes chagrins, en luttant contre les obstacles humainement infranchissables, opposés avec fureur au règne de Dieu par *l'ennemi du père de famille*. Les Sauteux qui ont l'air d'être les instruments dont satan se sert pour détruire l'œuvre de Dieu, font ici un mal incalculable. Ils se glissent dans les familles, dans les loges, dans les différents postes, pour y débiter sur les missionnaires des mensonges et des invectives dont il est facile de connaître l'origine. Ce sont, disent-ils en tout lieu des missionnaires, de méchants hommes, qui rendent le monde esclave, le font mourir, soumettant les hommes à une opération infamante; qui veulent ruiner leurs terres, et détruire même la nation; qui défendent la médecine à cette fin; qu'il faut chasser sans les écouter. Ceux qui, surmontant de tels préjugés, ont prêté l'oreille à mes instructions, se sont bientôt moqués de ces sottises; et j'espère que Dieu viendra encore à mon secours pour amener les autres à son bercail. Quoi qu'il en soit, monseigneur, vous comprenez dans quelle position se trouve un pauvre prêtre, au milieu de ces hordes de barbares, excités par l'es-

prit de secte qui vient animer leur grossièreté naturelle. Malgré tout j'ai baptisé une centaine d'enfants, et j'espère en baptiser encore d'autres.

Dans la nuit du 15 août, un fort parti de Pieds-noirs est venu attaquer les Cris campés autour du fort Pitt. Pendant une grande partie de la nuit, l'on entendit les détonnations des armes, le sifflement des flèches, les cris farouches des combattants et les plaintes des blessés : les cheveux me dressaient sur la tête. Un Cris fut blessé à mort d'une flèche qui lui perça l'estomac : son cheval eut le cou cassé d'une balle. Un Pied-noir fut blessé, et laissé sur le champ de bataille. Trouvé encore vivant le matin, il fut criblé de balles, coupé en pièces, après avoir eu la chevelure enlevée ; et ses membres palpitants furent pendus au cou des chevaux, ou fixés au bout de longues perches autour desquelles on exécuta des danses semblables à la frénésie. Après ce combat, soixante Cris sont partis à la poursuite de leurs ennemis, et ils sont de retour après avoir enlevé une centaine de chevaux, tué un Pied-noir, et perdu un des leurs. Vingt Pieds-noirs ont été tués ces jours derniers par les Assiniboines auxquels ils avaient volé des chevaux. Comment voyager quand nos prairies sont infestées par de semblables brigands? Je me proposais de passer l'hiver avec les sauvages, si je pouvais les réunir ; mais les animaux ayant gagné le large, les sauvages se sont éparpillés et dispersés au loin, pour trouver de quoi vivre. S'ils peuvent se rapprocher et se réunir, j'ai l'espérance que bientôt ils seront chrétiens. J'ai construit une maison, à une journée de marche du fort Pitt, dans un bois, sur le bord de la rivière *à la Grenouille.* On y trouve de quoi vivre ; et c'est le moindre avantage que nous offre cette place pour le succès de nos missions. Je n'y ferai point d'autres frais pour le présent, et j'y passerai l'hiver comme je pourrai, en attendant vos ordres. Il faudrait qu'il y eût trois missionnaires ici, pour voyager sans cesse, dans toutes les directions. Mais où prendre les ressources pour subvenir aux frais d'entretien et de voyages ? . . . .

Je suis parti d'ici, le 13 septembre, pour aller au lac *des Œufs,* où j'ai trouvé le vieux Kanewit avec un bon

nombre de sauvages que j'avais instruits l'année dernière. C'est là que j'ai appris avec douleur la triste fin de Pichet et de son fils. Ils ont été tués le 15 août par deux enfants d'un vieillard appelé Cayen, à la suite d'une altercation survenue entre eux pour des chevaux.

J'ai fait une autre mission au lac *du Diable*, où quelques familles de métis m'attendaient avec impatience. Il y avait à cette place un métis anglais qui eut le bonheur de rentrer dans le sein de l'église catholique, en faisant une abjuration publique de ses erreurs. Je suis arrivé chez moi, au retour de cette mission, la veille de la Toussaint. Ma maison n'avait encore ni cheminée, ni porte, ni fenêtres ; et ce ne fut qu'après un grand mois de fatigues et de sueurs, que je pus faire mon entrée dans ce nouveau château de 30 pieds sur 20, fait de bois et de terre, et dont l'ameublement consiste en une table et un petit banc.

Depuis mon départ de la Rivière-rouge, j'ai baptisé 130 enfants, et célébré deux mariages ; et je prépare actuellement un bon nombre d'adultes qui seront baptisés vers le printemps.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Thibault, Ptre. Missionnaire.

Extraits d'une lettre ecrite par Mgr. de Juliopolis a Mgr. l'Eveque de Quebec le 6 juillet 1844.

Monseigneur,

....

MM. Laflèche et Bourassa, ainsi que mes bonnes Sœurs grises se sont rendus ici, trois semaines après moi, le 21 juin dernier. Le premier, ayant négligé de prendre quelques remèdes avant de partir, a été mal portant une partie de la route, et se trouve maintenant hors d'état de partir pour le fort Edmonton, où je me

proposais de l'associer à M. Thibault. Il va être remplacé par son compagnon M. Bourassa. Les dames religieuses sont en bonne santé, à l'exception de la sœur Delagrave, qui s'est presque démis un pied dans le lac Huron, et qu'il a fallu porter ensuite dans tous les endroits où il fallait marcher. Quoique mieux, la bonne Sœur ne peut cependant se dispenser de se servir de béquilles : j'espère qu'elle n'en aura pas besoin longtemps.

Je me proposais de recevoir nos Sœurs avec un peu de pompe, en faisant assembler tout le monde ; mais elles sont arrivées dans la nuit : il a donc fallu renoncer à la fête. Le dimanche suivant, je les ai conduites en procession à l'église, au son des cloches ; et après quelques mots d'édification, nous avons chanté un *Te Deum* solennel, pour remercier Dieu de les avoir protégées durant le voyage, et d'avoir procuré à la mission l'avantage de les posséder. Elles sont bien vues ici de tout le monde, et on en attend beaucoup de bien. Elles sont logées dans une maison que je leur avais fait préparer, mais qui ne servira qu'en attendant que je leur en aie fait bâtir une autre plus spacieuse en pierre, dont je fais assembler les matériaux.

M. Thibault est parti d'ici, avant hier, avec M. Bourassa, pour gagner la *rivière au brochet* et de là remonter la grande rivière *Saskatchawan* jusqu'au fort Edmonton. Il doit fixer sa demeure dans le voisinage de ce fort, auprès d'un lac que les voyageurs ont appelé, je ne sais pourquoi, le lac *du diable*. M. Laflèche va apprendre le *Cris* pendant l'hiver, tout en desservant la prairie du Cheval-blanc.

M. Darveau, qui est parti depuis le mois de mars, pour aller visiter les sauvages de la baie des Canards et du Pas, poste plus au nord, a manqué périr dans les prairies durant la semaine sainte. Il s'était séparé pour quelques instants des deux hommes qui l'accompagnaient, mais il ne put ensuite les retrouver. Pendant deux jours il fut obligé d'errer à l'avanture, sans provisions, sans feu : quand ses hommes le retrouvèrent, il était couché sur la neige, transi de froid, épuisé d'inquiétudes, de fatigue et de faim, et s'attendant à

mourir privé de tout secours. Grâce à Dieu, il en a été quitte pour quelques engelures qui, d'après les nouvelles que j'ai reçues, ne paraissent pas devoir affecter aucun de ses membres.

Autres extraits d'une lettre du meme au meme ecrite le 29 du meme mois.

....Depuis le départ de ma dernière lettre, il m'est parvenu des nouvelles bien affligeantes. On est venu m'annoncer du fond du lac Manitooba que M. Darveau s'est noyé, ainsi que les deux hommes qu'il avait avec lui. Il était parti d'ici dans le mois de mars, afin d'avoir plus de temps à donner à l'instruction des sauvages de la baie des Canards, et se rendre après le départ des glaces au Pas, mission qu'il avait établie l'année dernière. Il était parti de la baie des Canards, un soir, au commencement de mai, et avait été camper à une petite distance de ce poste. Il est probable qu'il a péri le lendemain, peu de temps après s'être embarqué dans son canot ; car on a trouvé son corps, celui d'un de ses hommes (J. Bte. Boyer, métis de la prairie du Cheval-blanc), son canot et ses autres effets non loin de son campement. Ce sont des sauvages qui ont trouvé sur la grêve le corps de notre infortuné missionnaire et de son compagnon de voyage. Ils allèrent aussitôt avertir de ce malheur quelques métis qui faisaient du sel à la baie des Canards. Deux de ces derniers partirent de suite, pour aller rendre les devoirs de la sépulture aux deux défunts. J'ignore si c'est sur les lieux ou à la chapelle de la baie des Canards, que l'enterrement a eu lieu. Le corps d'un jeune sauvage qui accompagnait aussi M. Darveau, n'a pas été retrouvé. Il y a une grande distance d'ici au lieu de l'accident : c'est un voyage d'une vingtaine de jours. Deux hommes sont partis le 24 du présent mois, avec un cercueil pour aller chercher le corps de M. D. et l'apporter ici, afin qu'on lui rende les honneurs de la sépulture ecclésiastique. Ce sera au moins une petite consolation au milieu de notre douleur. Cette mort me désole ; je n'ai point de prêtre en ce moment qui puisse aller secourir les brebis qui ont perdu leur pasteur.

Elle laisse abandonnée une immense étendue de pays que le défunt avait déjà parcourue, et dont il connaissait les habitants. C'est une grande perte pour les missions auxquelles il s'était voué pour toute sa vie. Il avait du zèle, une grande activité, s'accommodait de tout, et craignait peu les privations qui sont presque toujours le partage d'un missionnaire. Je vous prie monseigneur, de faire part de cette triste nouvelle à son père et à ses autres parents, dont je ne sais que trop quelle va être l'affliction.

....

Nos Sœurs ont déjà 60 enfants sous leurs soins, et elles en auront 80 avant l'automne.

....

✠ J. N. Ev. de Juliopolis.

Lettre de M. Belcourt a Mgr. l'eveque de Quebec.

Wabassimong, 7 juillet 1844.

Monseigneur,

La lettre dont Votre Grandeur a daigné m'honorer m'est parvenue 45 jours après sa date. Je lui suis infiniment reconnaissant des paroles d'encouragement qu'elle a bien voulu me donner : elles m'ont été particulièrement utiles à la veille d'entreprendre ma visite annuelle du côté du lac Lapluie.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, l'automne dernier, j'ai rencontré bien des obstacles à l'accomplissement du projet que j'avais formé d'établir une ferme à Wabassimong. J'avais préparé un envoi d'animaux pour ce poste : un guide avait été engagé pour les y conduire; mais il mourut avant de se mettre en route. J'en engageai d'autres, mais des hommes

si peu surs qu'après s'être mis par trois fois en marche, ils revinrent avec les animaux que je leur avais confiés, manquant d'assez d'énergie pour aller jusqu'au bout ; en sorte que toutes ces tentatives n'ont eu d'autre effet que de me faire faire des dépenses inutiles. J'ai pris dernièrement des mesures qui me semblent si efficaces que j'ai tout lieu de croire que mon projet sera exécuté.

J'ai fait au commencement de février dernier une mission à un endroit appelé la *falle de la perdrix* (Pineo-notang), situé à l'entrée de la rivière qui décharge le lac *Pittowinipeg* et autres dans le grand lac Winipeg. Plusieurs rapports, toujours uniformes, venant de diverses personnes, me donnaient lieu de croire que les sauvages assemblés en ce lieu désiraient voir un prêtre. Ces sauvages, parmi lesquels se trouve le vieillard *Agask-o-kat* dont j'ai déjà parle à Votre Grandeur (*), avaient été visités par un ministre qu'ils avaient écouté autant de temps qu'il les avait nourris ; après quoi celui-ci, mécontent de leur indifférence, s'était retiré. Je partis de St. Paul, accompagné de deux métis, ne parlant que le sauteux, et liés par parenté aux sauvages que j'allais visiter. Mes effets et nos vivres formaient la charge de deux traîneaux d'éclisse auxquels des chiens étaient attelés. Nous suivions tous trois, les raquettes aux pieds, par un temps trop doux pour cette espèce de marche ; car sur le haut du jour, la neige venant à se fondre sur nos souliers, les cordes qui attachaient nos raquettes s'amollirent, puis venant à se durcir par le froid sur le déclin du jour, nous blessèrent les pieds, plus ou moins sévèrement. Pour ma part, le sang traversant mes bas et mes souliers, mouillait encore les cordes de mes raquettes. Heureusement que je trouvai moyen, les jours suivants, de fixer mes raquettes de manière à poursuivre ma marche sans crainte de renouveler mes blessures.

Il ne nous arriva rien de remarquable le reste du voyage, si ce n'est que rendus à la traverse du lac Pittowinipeg, qui devait nous prendre une demi-jour-

---

(*) Voir le rapport n° 3, page 3, et le n° 4, pages 20 et 21.

née de marche vigoureuse, un nuage sombre se formant vers le nord, nous crûmes prudent de camper endeça du lac, quoique dans un lieu fort peu abrité. Je n'en eus pas regret ; car deux heures plus tard, lorsque nous eussions été au milieu de la traverse, un vent furieux, accompagné d'une neige abondante, nous aurait empêché de voir à dix pas devant nous. Le froid heureusement n'excédait pas dix ou douze degrés de Réaumur. A notre réveil, le lendemain matin, nous avions 8 ou 10 pouces de neige sur nos couvertures, et le froid n'avait pas moins de 26 degrés d'intensité. Nous fîmes du feu ; mais nos habits ayant été couverts de neige, et étant devenus humides à la chaleur, nous jugeâmes à propos de l'éteindre, et de nous mettre en route, ainsi transis de froid, bien résolus de suppléer par la vigueur de notre marche à la chaleur qui nous manquait. Nous trottâmes donc de notre mieux dans cette neige molle, où à chaque pas nos raquettes étaient exposées à s'embarrasser, et nous arrivâmes sans accident à l'autre bord du lac. Un de mes hommes se plaignait depuis plus d'une demi-heure qu'il avait les bras engourdis, quoiqu'il fût couvert de deux capots. Nous atteignîmes un lieu où il y avait assez de bois pour faire un bon feu : la chaleur rendit à mon homme l'usage de son bras, et nous remit tous en bon état. Le reste de la route fut heureux.

Au milieu de ces petites misères de la vie de missionnaire qui sont bien compensées par les douceurs que l'on éprouve au souvenir de celui pour qui on les endure, une seule pensée m'attristait : c'était la crainte où j'étais que mon voyage ne fît qu'augmenter le compte qu'auraient à rendre les pauvres infidèles que j'allais visiter, s'ils étaient encore sourds à mes nouvelles invitations. Malgré les espérances qu'on m'avait données, j'appréhendais un troisième refus. Je trouvai un camp de vingt familles dans un bois touffu, sur le bord d'une rivière très-poissonneuse qui ne gèle jamais. Tous furent surpris de me voir arriver par une saison pareille : ils en parurent même un peu touchés. Après leur avoir parlé long-temps, ils se sentaient fortement pressés de se rendre, et me laissaient apercevoir qu'ils n'avaient rien de solide à opposer à ce que je venais de leur dire. Définitivement le vieux Agask-o-kat fit con-

naître son opinion, et dit que ses superstitions et la prière étaient d'égale force ; que c'était comme un fusil à deux coups, tous deux portant avec la même justesse au même but. Vint ensuite une narration ennuyante de visions à l'appui de son sentiment. Il ne s'opposait pas cependant à ce qu'on fît baptiser les enfants, et témoignait qu'il serait content qu'on vînt les visiter au printemps, au temps de leur réunion. A cela je répondis que j'étais fatigué de courir après eux toujours en vain, pour les arracher de l'enfer ; que c'était assez de trois voyages inutiles pour rendre terrible le compte qu'ils auront à rendre un jour, pour n'avoir pas voulu écouter la parole du grand Esprit. Puis, voyant que je n'avais rien à faire avec ces êtres endurcis et esclaves de leurs passions (sur vingt hommes il n'y en avait qu'un seul qui ne fût pas bigame), je m'éloignai d'eux, après leur avoir recommandé toutefois de me faire avertir, s'ils revenaient à de meilleures dispositions. J'arrivai à la Rivière-rouge après dix jours, ayant parcouru un peu plus de 120 lieues de distance, et n'ayant fait que deux baptêmes.

Quoiqu'on soit bien persuadé que le juste juge nous tient compte des fatigues que l'on endure pour procurer sa gloire, on ne peut se défendre d'une tristesse mortelle, quand on est témoin de l'incompréhensible endurcissement de certaines tribus sauvages. Je dois dire cependant que, quant à celle-ci, il existe beaucoup de division parmi ceux qui la composent. J'ai appris de l'un d'eux, qui a quelques-uns de ses enfants catéchumènes à ma mission de St. Paul, que les fils de ce vieillard, absents lors de ma visite, avaient beaucoup blâmé leur père de ne s'être pas rendu à cette dernière preuve d'une si grande charité pour eux ; que mes fatigues auraient dû lui suffire pour l'assurer de la vérité de la doctrine que je voulais leur enseigner. Dieu veuille que ces malheureux infidèles viennent à comprendre enfin combien il leur importe de se rendre à la voix qu'ils ont si long-temps méconnue : je n'hésiterais pas un instant à faire encore le même voyage, et à m'exposer aux mêmes fatigues.

En arrivant à St. Paul, je trouvai ma chapelle sans voute. Faite en crépit de chaux, ell e s'était écroulée

par suite des effets de la gelée et du dégel sur le sol où est bâtie ce modeste édifice. J'ai fait préparer du bois pour en faire une nouvelle moins pesante, et qui ne sera pas exposée à un pareil accident. Il faut que la chapelle soit chauffée pendant l'hiver, pour les catéchismes et les offices ; car mes pauvres Sauteux sont si légèrement vêtus qu'il leur serait impossible d'y assister sans cette précaution.

A l'arrivée de Mgr. de Juliopolis du Canada, j'avais préparé 21 personnes de ma mission pour la confirmation, puis deux de mes vieux Sauteux pour la première communion. Sa Grandeur voulut bien venir faire cette touchante cérémonie. Sa visite fut un jour de fête pour ma petite chrétienté. Tout fut mis en jeu pour manifester la joie qui régnait dans tous les cœurs, à l'occasion de cette visite du prélat qui venait de faire un voyage si pénible dans l'intérêt de ses ouailles : cavalerie nombreuse, décharges d'artillerie, grand cortége, tout électrisait jusqu'aux infidèles, qui, dans ce concours annoncé d'avance, s'étaient mêlés aux chrétiens.

Dans quelques jours j'aurai l'honneur de vous transmettre le rapport de la mission que j'ai faite au lac Lapluie, et de celle que je fais en ce moment au poste où je date cette lettre. En attendant, je vous prie, Monseigneur, d'agréer les hommages respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

G. A. Belcourt, Ptre., Missionnaire.

AUTRE LETTRE DE M. BELCOURT A MGR. L'EVEQUE DE QUEBEC.

St. Paul, 6 août 1841.

Monseigneur,

Conformement à la promesse que j'en ai faite à Votre Grandeur, je m'empresse de lui envoyer le rapport de ma dernière mission au lac Lapluie et à Wabassimong.

Je partis le 11 juin de St. Boniface, avec deux canots chargés d'environ 3500 lbs. pesant de provisions, de semences, d'outils, etc., et de six moutons pour l'établissement de Wabassimong. J'avais avec moi mon guide ordinaire, le vieux Lafrenière, ainsi que trois métis et autant de sauvages. En sept jours d'une navigation heureuse, nous nous rendîmes au poste. Un seul accident qui n'intéressait personne que moi m'était arrivé. Un de mes hommes, chargé dans un portage d'une caisse qui renfermait des vitres pour la chapelle de Wabassimong, fit un faux pas en montant un rocher qui se trouvait dans son chemin, et laissa tomber son fardeau : un grand nombre de vitres furent brisées : c'était la seconde fois que pareil accident m'arrivait. Or, quand on considère que chaque vitre ne coûte pas moins de vingt sous dans notre pays, on ne doit pas être surpris si je fus sensible à cette perte.

Le dimanche, 16 juin, comme nous dédoublions une pointe au bas de la chute *aux esclaves*, nous entendîmes des cris de joie venant du portage qu'il faut faire en cet endroit. C'étaient les Iroquois qui conduisaient les canots venant du Canada, lesquels ayant aperçu le bout de mes voiles (car nous nous servons de voiles quand le vent nous est favorable), avaient reconnu qui nous étions. Quelle ne fut pas ma joie en apercevant qu'ils avaient avec eux deux jeunes confrères, MM. Laflèche et Bourassa, tous deux bien portants, et quatre dames religieuses de la communauté des Sœurs-grises de Montréal, que la divine providence envoyait à notre secours. Une de celles-ci souffrait encore beaucoup d'une entorse qu'elle s'était donnée à un pied, en débarquant du canot sur le lac Huron : elle était assise sur un petit brancard, tout humiliée de l'occupation que son état l'obligeait de donner aux gens de l'équipage. M. McPherson, membre de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, était à la tête de la brigade. La rapidité avec laquelle on se rencontre dans ces voyages nous permet à peine de nous faire quelques questions réciproques : j'eusse voulu parler à tous et m'informer de tous ceux qui me sont chers en Canada. Mais déjà *on poussait au large*. Joie bien éphémère que celle que j'éprouvai alors ; triste image de la vitesse avec laquelle le temps entraîne tout vers l'éternité.

Nous arrivâmes le 18 à Wabassimong, où je ne restai que deux jours, temps nécessaire pour mettre en terre les 15 barils de patates que j'y avais apportés ; après quoi je continuai ma route pour le lac Lapluie. Rendu au portage du Rat, un ministre méthodiste qui y était arrivé de la veille, en repartait. Il revenait d'une expédition qu'il avait faite au poste de traite du lac Sal, et plus loin vers le nord. Il y avait un mois qu'il était parti du lac Lapluie, et paraissait assez peu satisfait du succès de ses travaux, puisqu'il n'avait pas même fait un seul baptême.

Quand j'eus pris terre au lac Lapluie, je plantai ma tente comme de coutume en dehors du fort. Il y avait cette différence entre le ministre et moi que lui, son interprète, ainsi que sa femme et ses enfants, étaient logés très à l'aise dans le fort, et menaient une vie bien paisible, n'ayant rien du tout à faire ; tandis que moi, assez misérablement logé dans ma tente, j'étais environné, nuit et jour, de métis et de sauvages écoutant avec avidité mes instructions, et se soumettant avec docilité au joug de la pénitence. Les prêtres, MM. Laflèche et Bourassa, qui venaient d'y passer, avaient eu soin de baptiser les enfants qui n'avaient pas encore participé à ce bonheur : je n'y fis que deux baptêmes, celui d'un sauvage et de sa femme que je trouvai admirablement bien disposés. Ce même homme, touché de me voir tous les ans ainsi campé à la porte du fort, vint m'offrir sa maison qu'il venait d'achever, et où il n'avait pas voulu entrer avant que je m'en fusse servi le premier. Comme déjà ma tente était dressée, je ne crus pas devoir me rendre à son invitation : je me contentai de louer sa généreuse disposition, l'assurant qu'une autre année le prêtre qui visiterait le fort Lapluie accepterait son offre avec beaucoup de plaisir.

Je rencontrai à ce poste un ancien voyageur que le gouverneur avait été obligé d'y laisser, parce qu'il était réduit à un état d'épuisement extrême. Ce brave homme nommé Antoine Delare, qui est bien connu de tous les missionnaires de la Rivière-rouge, s'estima heureux de me rencontrer, pour satisfaire à ses devoirs religieux : il en était à son 29e. voyage de Montréal à la baie d'Hudson.

Pendant que j'étais au poste, campé comme j'ai dit plus haut, Sir George Simpson y arriva un soir, sur son retour

en Canada. Il était déjà dix heures ; j'avais congédié mes catéchumènes et fermé ma tente, en sorte qu'on me croyait couché. Le gouverneur ne m'ayant pas trouvé dans le fort, en sortit pour s'informer où j'étais ; mais comme on lui répondit que je dormais, il ne se rendit pas jusqu'à ma tente, et rentra dans le fort. Le lendemain de grand matin, il vint à ma tente, pendant que j'étais encore au lit, me dit avec sa politesse accoutumée, qu'il fallait plier bagage, et aller prendre gît dans le fort, et il ordonna en même temps au commis qui l'accompagnait, de me préparer vite un appartement. Et comme celui-ci hésitait, ne sachant pas quel appartement me donner, Sir George reprit vivement, en m'adressant la parole : " J'ai " ici une maison qui m'est destinée : elle est vaste et " commode : emparez-vous-en, et ne vous regardez plus " comme étranger dans aucun de nos postes où il vous " plaira d'aller. " Après ces paroles obligeantes, il me fit ses adieux et se retira pour continuer sa route, me laissant plein de reconnaissance pour ses bons procédés. Après son départ, le commis vint me faire des excuses de m'avoir ainsi laissé à la porte du fort, m'assurant qu'une autre année je trouverais des chambres prêtes à me recevoir à mon arrivée.

Quoique la tribu des Sauteux du lac Laplaie soit des plus obstinées dans l'infidélité, je n'ai cependant aucun doute qu'un missionnaire qui pourrait demeurer quelques semaines avec elle, tous les printemps, n'en pût gagner bien vite plus de la moitié. La proximité des Sauteux faits chrétiens au Grand-portage par un missionnaire catholique du diocèse du Détroit, M. Pears, exercera sur eux une certaine influence. J'ai vu des sauvages du fort William, instruits par ce digne homme, qui sont vraiment édifiants. Quant aux nôtres, s'ils n'avaient pas l'intention, au cas d'un changement, d'être catholiques plutôt que protestants, le ministre qui se donne tant de peine pour les attirer à lui, aurait eu plus de succès. Tous ses efforts n'ont eu d'autre résultat que de retarder peut-être la masse de se déclarer pour nous ; et pour cela il ne se faisait aucun scrupule de débiter certaines histoires calomnieuses dont les méthodistes de nos parages ont une grande provision, et au-delà desquelles son éducation ne m'a pas l'air de s'étendre bien loin. Il est cependant très-poli à mon égard, comme tous les autres ministres, qui, s'efforçant de faire

croire aux sauvages, pour mieux se les concilier, que leur religion est semblable à la catholique, voudraient bien voir entre eux et nous beaucoup plus de rapprochement et de liaison : ce dont je ne serais pas éloigné si cette familiarité ne nous exposait à servir leur cause et à faire tort à la nôtre.

Je repartis du lac Lapluie, après avoir fait deux baptêmes d'adultes (ceux dont j'ai déjà parlé plus haut), entendu 22 personnes en confession, deux desquelles furent admises à la sainte communion, et fait un mariage. A mon retour au portage du Rat, j'eus la douleur d'apprendre qu'un sauvage y était mort depuis mon passage, dans des circonstances bien tristes. Cet homme voulait se faire des dards pour la pêche avec un vieux canon de fusil qui, depuis plusieurs années, n'étant plus de service, était couvert de rouille et rempli de sable. Malheureusement ce fusil était chargé, et le sauvage n'en savait rien. Il l'avait mis rougir au feu, tenant dans sa main l'extrémité du canon, lorsque tout-à-coup une forte détonnation se fait entendre : on accourt, et l'on trouve le pauvre sauvage étendu par terre, ayant reçu dans la cuisse et la hanche droite tout le sable dont l'arme était remplie. Après quelques jours des souffrances les plus aigues, cet infortuné mourut, soupirant après mon arrivée, pour recevoir la grâce du baptême. J'espère que Dieu, dans sa miséricorde, aura exaucé le désir qu'il avait d'être régénéré ; car il avait entendu parler suffisamment du baptême pour en bien connaître la nécessité. Je fis à ce poste plusieurs baptêmes d'enfants et d'adultes. Entr'autres se trouvaient deux enfants d'un sauvage du lac Sal, qui avaient été baptisés par un ministre. Le père me les présenta, me demandant de vouloir les admettre au nombre des vrais priants, disant qu'il avait été trompé, quand on lui avait dit que ce ministre était un prêtre. " A présent que je t'ai vu, dit-il, et que je t'ai " entendu, je n'écouterai plus ces gens-là. "

Quoique je n'aie pas vu, cette année, une partie de mes catéchumènes à Wabassimong, à cause de la maladie de leur chef qui les retenait à trois jours de marche de distance, la liste s'en est néanmoins grossie ; j'en compte maintenant plus de cent. Comme la récolte de tout ce que j'y ai fait semer le printemps dernier paraît devoir être abondante, on m'assure que le nombre des sauvages s'y

augmente considérablement. Les plus entêtés des infidèles en ont été si alarmés, qu'ils ont fait circuler le *tabac*, et fait faire des *fumeries* de toutes parts, pour calomnier la prière, et intimider ceux qui seraient disposés à se laisser gagner. Mais il n'est plus temps : l'empire de satan est divisé ; ses phalanges se brisent, et ses vieux soldats vont se ranger sans retour sous les drapeaux du Dieu des armées. Il est visible que dans peu d'années nous aurons à Wabassimong de fervents chrétiens. J'ai été on ne peut plus édifié en entendant les confessions de mes chers néophytes de ce poste : la fidélité à la grâce de plusieurs de ces bonnes âmes est telle que je ne serais pas cru en la racontant : je tremble que leur docilité ne me fasse rougir moi-même. Cependant si l'on marque quelque hésitation à leur continuer les mêmes soins, si on ne leur aide pas charitablement à sortir de l'extrême misère où ils sont, qu'on soit bien sûr que satan n'est pas loin, et qu'il redoublera d'efforts à la première occasion pour resaisir les victimes qu'on lui aura enlevées.

J'ai reçu de la part des sauvages qui se trouvaient empêchés par la maladie de leur chef de venir à Wabassimong, une ambassade m'assurant que leurs dispositions étaient toujours les mêmes, et qu'ils étaient bien contristés de se trouver dans l'impossibilité de prendre part, cette année, à mes instructions.

Pendant mon séjour en ce lieu j'eus le plaisir de recevoir la visite de M. Finlayson, ci-devant gouverneur de la Rivière-rouge, allant en Canada avec sa dame et son frère. On ne saurait croire combien de semblables visites sont agréables à un pauvre missionnaire qui se trouve seul, au milieu d'un peuple si dépourvu de toute idée sociale. M. Ogden, bourgeois de la compagnie, homme aimable et fort estimé des missionnaires qui ont voyagé avec lui, me fit aussi l'honneur de me venir voir avec M. Payet, son compagnon de voyage. Tous deux venaient de la Colombie, et étaient en route pour le Canada. Nous passâmes une longue veillée ensemble, et je reçus d'eux les nouvelles les plus détaillées sur nos chers confrères du pays qu'ils venaient de quitter et sur le succès de leurs travaux.

Mes hommes ont fait un peu plus de 6,000 bardeaux de pin rouge qui ont suffi pour couvrir la chapelle de Wabassimong, et ont préparé plus de 400 morceaux de bois, madriers et planches. Ils auraient fait davantage si des accidents ne les eussent retardés. Un d'entr'eux a été fort maltraité par la chute d'un arbre : on le rapporta du chantier presque sans mouvement : je le fis saigner, et il se rétablit peu à peu. Mon guide, Lafrenière, pour avoir fait une chute, en portant notre canot, fut attaqué d'un abcès dans l'estomac qui, venant à aboutir, lui fit vomir du sang en abondance. Je lui fis prendre quelques médecines qui lui firent beaucoup de bien ; mais il demeura si faible qu'il ne put nous être d'aucune utilité le reste du voyage ; en sorte que je fus obligé de le suppléer, et de porter le canot dans 26 portages que nous eûmes à faire, en retournant à la Rivière-rouge. Cette besogne me fatigua considérablement.

A mon départ de Wabassimong où je séjournai pendant un mois, presque constamment occupé à faire le catéchisme à mes sauvages, j'avais fait 32 baptêmes, dont 17 d'adultes, deux mariages, et entendu 62 personnes en confession. J'arrivai le 3 du courant à la Rivière-rouge, où j'appris d'une manière, hélas ! trop certaine la mort du cher M. Darveau. Connaissant l'embarras de Mgr. de Juliopolis par rapport aux missions dont le défunt était chargé, je me mis à sa disposition pour aller les visiter. Mes offres ont été acceptées ; et je vais me remettre en route vers le 18 pour cette nouvelle expédition, dont je me ferai un devoir de rendre compte à Votre Grandeur, aussitôt que je serai de retour.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

G. A. Belcourt, Ptre., Missionnaire.

MISSION D'ABBITIBBI.

Cette mission où MM. Poiré et Olscamps avaient rencontré tant d'obstacles au succès de leur ministère, comme on a pu le voir dans le dernier Rapport sur les missions

(Rapport, n° 5, pages 116 et suivantes), offre maintenant plus de consolation aux prêtres qui les ont remplacés. Non-seulement la compagnie ne s'oppose plus à l'érection d'une chapelle à l'endroit où les sauvages se réunissent pour la traite, mais elle veut encore en faire elle-même les frais. Cet heureux changement est dû sans doute à la libéralité du gouverneur Sir George Simpson, qui, en toute occasion, se montre si favorable à nos missions, et si plein de complaisance pour les prêtres qui les dirigent. La mission se trouve depuis un an sous les soins des RR. Pères Oblats, qui s'occupent de réaliser le projet dont il était déjà question en 1843 (même Rapport, page 121), celui de fonder une mission permanente dans un endroit accessible aux sauvages de Temiscaming, d'Abbitibbi et même du St. Maurice, et d'où les missionnaires pourraient aller en certains temps de l'année, ranimer la ferveur de leurs néophytes, et attirer au bercail les infidèles qui n'ont pas encore pu ou voulu s'en approcher.

Lettre de M. Moreau a M. C.

St. Liguori, Allumettes (*), 18 janvier 1844.

Monsieur,

....

Le peu de succès de la mission de l'an dernier au lac d'Abbitibbi nous inspirait de graves appréhensions sur l'issue qu'aurait celle de cette année au même poste. Le calice des amertumes aurait-il été épuisé par nos confrères qui nous y avaient précédés ? N'aurions-nous que des fleurs à moissonner dans ce champ où ils n'ont trouvé que des épines ? Laissant de côté les prévisions humaines, nous nous confions à la providence, et connaissant le temps du retour à Abbitibbi des grands canots de Moose,

---

(*) Le fort des Allumettes est situé sur la rivière Ottawa. M. Moreau y résidait pendant l'hiver, pour prendre soin des Canadiens qui travaillent dans les chantiers de bois de construction établis dans le voisinage (Note du rédacteur).

nous nous mettons en route pour y arriver en même temps, certains d'y rencontrer un grand nombre de sauvages. Avant d'arriver au poste, ignorant quelle réception on nous devait faire, nous hissons sur notre canot le pavillon de la mission qui est fait d'une étoffe rouge, ornée d'une croix blanche. Quel bonheur pour nous de voir hisser immédiatement le pavillon de la compagnie au haut d'un long mat, planté au milieu du fort pour les grandes circonstances ! Dieu soit loué, dis-je à mes compagnons, nous sommes en pays d'amis. On redouble d'efforts, et bientôt nous touchons le rivage. En l'absence de M. Fraser, sa respectable dame nous reçut avec distinction, nous offrit les meilleurs appartements de sa maison, et tout ce qui pourrait nous être nécessaire. *Pax huic domui*, avons-nous dit, *et omnibus habitantibus in eâ.*

Le nombre des sauvages était petit ; mais éparpillés à peu de distance, ils devaient accourir aussitôt qu'ils apprendraient notre arrivée. Nous profitâmes de notre loisir momentané, pour construire une cabane où l'on pût au moins préserver notre autel des injures du temps. Le pè re Duranquet (*) se chargea de ce soin ; et son activité, puissamment secondée par nos compagnons de voyage, eut bientôt terminé cette construction, qui du reste ne pouvait être un chef-d'œuvre d'architecture.

Nous visitâmes, le P. Duranquet et moi, les cabanes des sauvages, pour connaître leurs dispositions. Nous eûmes la douleur de voir que leur ardeur pour la prière était bien faible, et même qu'ils étaient décidés à ne pas prier. Nous comprîmes combien ces pauvres gens avaient besoin des secours de Dieu pour sortir de leur apathie, et nous priâmes. A la fin du second jour, je fis sonner la clochette, pour annoncer partout que nous allions faire la prière au pied de la croix, et que j'y ferais l'ouverture de la mission. Un petit nombre seulement s'y rendit ; les autres restèrent froidement assis à la porte de leurs cabanes, regardant ce qui se passait avec une indifférence toute animale. Cependant je chantai quelques beaux cantiques sur Jésus-

(*) Le P. Duranquet, membre de la compagnie de Jésus, avait été associé à M. Moreau pour cette mission. Il a été chargé depuis par ses supérieurs d'une mission chez les sauvages de la partie supérieure du Haut-Canada (Note du rédacteur).

Christ souffrant. Ces chants sacrés en touchèrent un certain nombre que je vis s'approcher lentement. Après la prière faite, je leur adressai la parole assez fortement pour être entendu de ceux qui se tenaient à l'écart. Je leur exprimai énergiquement mon chagrin et mon étonnement de leur insouciance à apprendre une religion qui leur enseignait le chemin du bonheur : je leur peignis en *gros caractères* la dégradation morale où ils vivaient par ignorance. Le jour suivant, le nombre des assistants avait augmenté ; mais beaucoup ne se donnaient pas encore la peine de sortir de leurs cabanes. Le père Duranquet, dévoré de zèle pour le salut de ces pauvres âmes, se donnait une peine infinie à les visiter et à les inviter de se rendre à la chapelle. Mais un grand nombre persistait dans une désolante paresse, et demeurait sourd à la grâce. " Mon Dieu, ne nous " délaissez pas, disions-nous. L'enfer tient ici ses victimes, il faut les lui arracher. Hélas ! ajoutions-nous, " il y a des bonnes âmes en Canada qui prient pour nous, " et pour le succès de l'œuvre de Dieu ; nous vaincrons. " St. François-Xavier, disais-je souvent de tout mon " cœur, vous avez vaincu l'enfer dans les Indes et au Japon : vous disiez à Dieu que ces âmes créées à son " image, et rachetées par le sang de Jésus remplissaient " l'enfer à la honte de son nom. Adressez-lui encore vos " prières pour ces malheureux aveugles, qui ne contempleront point la lumière de l'évangile sans une grâce " puissante, et qui continueront de languir dans les ténèbres de l'idolâtrie. " La prière en effet devenait l'arme unique entre nos mains pour combattre l'ennemi du salut. Dieu sans doute a daigné se laisser toucher ; car bientôt tout le monde prit part aux exercices de la mission, et nous regardâmes ce changement étonnant comme une preuve de la puissance divine qui seule pouvait briser de tels rochers.

Avant une bien longue mission à faire cette année, nous ne pûmes donner que dix jours à Abbitibbi. Cependant nous fîmes beaucoup d'ouvrage, parce que nous avions tous deux l'avantage de parler la langue des sauvages. Chrétiens et infidèles, presque tous se confessèrent. La grâce avait opéré des prodiges : le goût, le zèle, l'empressement pour les exercices de la mission étaient si généralement édifiants, que nous n'hésitâmes pas d'admettre au banquet divin un bon nombre de chrétiens qui n'avaient

pas encore eu le bonheur de s'asseoir à la table sainte. Nous baptisâmes quinze adultes et un grand nombre d'enfants. Nous réhabilitâmes aussi plusieurs mariages, et nous réussîmes à reconcilier des époux depuis long-temps divisés et séparés.

Le moment de notre départ était arrivé : ce moment fut douloureux de part et d'autre. J'assemblai les sauvages pour la dernière fois dans notre petite chapelle, et je leur fis la prière. Ensuite je leur dis quelques mots d'édification, et leur adressai mes adieux. Tous, les yeux fixés en terre, gardaient un silence profond, qui est chez eux la marque d'une douleur amère. J'en fus attendri moi-même, et ne pus retenir mes larmes. Je recommandai alors ces nouveaux chrétiens aux saints dont ils avaient pris les noms à leur baptême, et je leur fis faire une profession de foi générale et publique.

En sortant de la chapelle, je rencontrai le grand chef, en habits solennels, avec tous les insignes de sa dignité. " Tu n'es pas entré, mon fils, " lui dis-je—" Non, mon " père, répondit-il, je n'en suis pas digne moi, car je ne " prie pas encore ; mais je me suis tenu à la porte : j'ai " bien compris tout ce que tu as dis ; je l'approuve de " tout mon cœur ; je prierai moi aussi l'an prochain, et " toute ma famille aussi. " Ce chef n'était arrivé au camp que depuis une journée.

Après avoir témoigné notre sincère gratitude à M. Fraser et à sa dame, pour leurs procédés bienveillants à notre egard, nous nous embarquâmes pour aller visiter les sauvages du *Grand-lac*.

Si l'on ne connaissait combien la grâce de Dieu est puissante pour changer les cœurs, on ne pourrait comprendre le changement miraculeux opéré en si peu de temps parmi ces pauvres sauvages d'Abbitibbi. Dieu veuille que leur constance ne se démente point, et que la même grâce opère aussi puissamment dans les cœurs de ceux qui n'ont point eu le bonheur d'assister à la mission, cette année ! Qui ne gémirait à la pensée de tant d'âmes qui périssent dans ces pays lointains par défaut de secours ! Combien de morts tragiques ! Dernièrement deux enfants ont péri misérablement sans baptême ; trois adultes se sont noyés ;

une femme est morte subitement; cinq hommes ont été tués par leurs semblables, et ils n'étaient point baptisés. Combien il est important de porter la lumière de l'évangile dans ces lieux reculés où les ténèbres engendrent le crime et toutes ses horreurs!

J'ai l'honneur d'être, etc.,

H. Moreau, Ptre., Missionnaire.

Lettre du Rev. Pere Laverlochere a Mgr. l'archeveque de Quebec.

Longueuil, le 25 août 1845.

Monseigneur,

Lors de mon départ pour la mission d'Abbitibbi, Votre Grandeur m'ordonna de lui faire connaître, à mon retour, le résultat de mon voyage. Je m'empresse de m'acquitter de ce devoir, en lui exposant maintenant quelques traits de la miséricorde divine sur les pauvres indiens qui habitent les confins des diocèses de Québec, de Montréal et de Toronto; traits bien propres à dédommager les premiers pasteurs de la sollicitude qu'ils se donnent pour faire participer leurs ouailles au bienfait de la rédemption, faire oublier aux missionnaires les privations et les fatigues inséparables d'un tel ministère, et encourager les associés à la propagation de la foi à contribuer de plus en plus à cette œuvre incomparable.

J'avais toujours espéré, monseigneur, que je ne serais pas de nouveau chargé, cette année, d'une mission aussi importante, et que, ne connaissant pas encore suffisamment la langue, je ne ferais tout au plus qu'accompagner le missionnaire: il en fut ordonné autrement, nonobstant les supplications que je ne cessai de faire auprès de mes supérieurs; et, le 6 mai, je partis de Montréal, accompagné du P. Garin, pour équipper mon canot au lac des Deux-Montagnes où j'avais engagé sept hommes pour le conduire. En montant l'Ottawa, j'eus la douleur d'apprendre qu'un grand

nombre d'hommes des *chantiers* s'étaient noyés sur cette rivière et sur la rivière Gatineau. Hélas! plusieurs se trouvaient ivres! Grand Dieu, quel réveil a suivi ce délire!!! Nous rencontrâmes un certain nombre de leurs camarades au *Grand-Calumet*, à qui nous apprîmes cette triste nouvelle: elle fit sur eux une impression profonde, et plusieurs demandèrent à se confesser. Non, tout espoir n'est pas perdu pour cette classe si exposée au vice. Si, entraînés par le mauvais exemple, leurs mœurs se dépravent, leur foi n'est pas éteinte, et souvent une instruction frappante sur les jugements de Dieu, suffit pour les ramener à leurs devoirs. Le père Durocher a eu occasion, cet hiver, d'en faire l'épreuve.

A quelque distance du Grand-Calumet se trouve *La passe*: les habitants y avaient élevé, l'automne dernier, une modeste chapelle à la religion catholique: quinze jours avant mon passage, elle était devenue la proie des flammes. J'avais l'esprit encore tout préoccupé des ces divers sinistres, quand nous arrivâmes au fort des *Petites-Allumettes*. C'était le 22 mai. Bien que j'eusse sept hommes pour conduire notre canot, nous n'avancions que très-lentement, les eaux étant d'une hauteur prodigieuse. Je ne vous peindrai point, monseigneur, le serrement de cœur que j'éprouvai, lorsque, débarquant du canot, je vis venir à ma rencontre une quinzaine de jeunes femmes, ayant presque toutes des enfants à la mamelle, et en tenant d'autres par la main. "Ils sont partis l'hiver dernier, nos maris, me dirent-elles plusieurs à la fois.—Où sont-ils allés, mes enfants?—"Là haut, je pense," me dit l'une d'entr'elles en jetant sur le ciel un regard difficile à décrire: puis elle ajouta: "Oh! si tu savais, mon père, "comme j'étais triste lorsque la mort l'a visité mon "mari:—Je ne verrai donc plus notre père la robe noire! "Plût a Dieu que je le voie pour qu'il purifie mon âme! "—C'était ainsi qu'il disait mon mari." Plusieurs autres me répétèrent à peu près la même chose avec un accent qui me navrait le cœur. L'année dernière, lorsque nous quittâmes ces chers sauvages, nous en laissâmes à la vérité quelques-uns malades; mais nous n'eussions jamais pu penser que la mort en dût frapper un aussi grand nombre. Trente-un, presque tous dans la force de l'âge, étaient morts pendant l'hiver; ils avaient, heureusement presque tous embrassé la tempérance.

Je fus néanmoins occupé durant sept jours dans ce poste : j'y confessai encore une cinquantaine de personnes. Ce fut là, monseigneur, les prémices de mon ministère chez les sauvages ; et je les avais déjà tellement pris en affection, que je ne les quittai qu'avec un regret extrême. Eux aussi paraissaient affligés de mon départ. Tandis que nos hommes chargeaient notre frêle embarcation, et que les sauvages étaient là tristes et silencieux, une femme s'approche de moi, d'un air mystérieux, et me dit : " *Kioui minin keko, nosse*, je " veux te donner quelque chose, mon père :" et en même temps elle tire de dessous son mouchoir un petit *casseau* de sucre, qu'elle me présenta en me disant : " Quand il a coulé de l'arbre le sucre, j'ai pensé à toi, " et j'ai dit : voilà ce que je donnerai à notre père la " robe noire, quand il viendra nous instruire de la " sainte prière du Grand-Esprit. " La plus grande peine que j'eusse pu faire à cette bonne femme eût été de refuser son modeste présent.

A 30 lieues de là, je rencontrai encore une huitaine de familles qui venaient à la mission. Force fut à moi de séjourner deux jours avec eux : puis continuant notre route nous arrivâmes au pied du rapide de l'*Eveillé* qui à 3 milles de long. C'était là que le ciel nous ménageait une épreuve : mais que dis-je ! c'était bien là plutôt que le Seigneur nous donna une nouvelle marque de sa bonté en ne permettant pas que nous fussions, ni mon confrère, ni moi, dans le canot. Arrivés au pied de ce rapide, nous déposâmes la moitié de notre charge pour monter plus aisément. Je demeurai là pour la garder, et le père Garin monta à l'autre bout. Après trois heures d'attente, je commençais à être inquiet sur le compte de nos hommes, lorsque je les vois arriver à travers le bois mouillés jusqu'aux os, et pâles comme des morts. Ils me racontèrent, en tremblant, l'accident qui venait d'arriver. C'était en redescendant pour venir me prendre avec le reste des effets, que le canot, entraîné par la rapidité du courant, et poussé par un grand vent, rencontra une souche qui le coupa en deux. Tous nos hommes tombèrent à l'eau, et deux d'entr'eux se seraient infailliblement noyés, si les autres, très-habiles nageurs, ne leur eussent porté secours. Nous ne perdîmes, indé-

pendamment du canot, que quelques bagatelles. Je me hâtai d'envoyer quatre d'entr'eux chez un sauvage que nous avions quitté le matin même, à une dizaine de lieues de là, pour le prier de venir à notre secours. Ils marchèrent toute la nuit à travers les bois, et le lendemain à midi, ils arrivèrent chez ce bon sauvage qui vint en toute hâte avec ses deux fils ; et à 4 heures du soir, ils me rejoignirent. Quant à nos hommes, ayant pris un autre petit canot, ils descendirent jusqu'au fort des Allumettes, 45 lieues plus bas, pour acheter un grand canot. Ma plus grande peine, après l'accident, était de penser à l'anxiété dans laquelle se trouvait le P. Garin. Il était de l'autre côté de la rivière, à trois milles au-dessus de nous. Toute communication était impossible, et il dut se résoudre à passer là 30 heures sans feu, sans vivres, et sans savoir ce que nous étions devenus. Nous croyant tous noyés, il s'était résigné à son sort, attendant le secours de la providence. Ce ne fut que le lendemain, sur le soir, une heure avant notre arrivée, qu'il trouva un pain que notre cuisinier sauvage du lac des Deux-montagnes, avait jugé à propos de mettre dans le sac aux souliers (apparamment pour le maintenir frais). La joie que nous ressentîmes en nous voyant encore réunis nous fit vite oublier nos peines. Nous passâmes là quatre jours, pour attendre le retour de nos hommes avec un grand canot. Le lieu où nous étions campés était une espèce de cimetière : sept petits tertres nous indiquaient que des voyageurs, moins heureux que nous, avaient péri dans ce lieu, quelque temps auparavant. Nous eûmes le bonheur d'y offrir le saint sacrifice de la messe. Oh ! comme j'y remerciai le Seigneur de sa sainte protection, et le priai d'accorder le repos éternel à ces infortunés dont les cendres ne seront jamais visitées par une mère, peut-être inconsolable ! Après ma messe, je faisais part de ces réflexions à un des sauvages venus à mon aide. " Peu m'importe, me dit-il avec feu, là où je mourrai, " mon père, pourvu que je meure en présence d'un " prêtre ! "

Après cet accident que je déplore, monseigneur, parce qu'il nous a fait perdre un grand canot, et surtout un temps bien précieux pour nos chers sauvages, nous

nous acheminâmes vers Témiskaming où nous arrivâmes heureusement, le 11 juin. J'y fis 16 jours de mission, durant lesquels je confessai environ 200 personnes, baptisai 15 enfants et 3 adultes, un homme et 2 femmes dont l'une, par sa correspondance à la grâce, offre un récit plein d'intérêt, et qui demande quelques détails. Comme son histoire est essentiellement liée à celle de son époux, et que celui-ci n'a été baptisé qu'à Abbitibbi, je réserve, d'en parler en son lieu à Votre Grandeur.

J'eus à déplorer, en arrivant à Abbitibbi, les suites funestes de la danse qui avait eu lieu, le printemps dernier. Dès que la glace commence à fondre, les sauvages sortent de leurs terres de chasse, pour venir vendre leurs pelleteries aux postes établis çà et là, par l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, dans toute l'étendue de l'Amérique du nord. Là se trouvent ordinairement plusieurs jeunes gens soit canadiens, soit anglais engagés au service de la compagnie. Hélas ! je vous l'avoue en gémissant, monseigneur, ce sont des pierres de scandale pour nos chers indiens ! Il serait donc bien à souhaiter que le prêtre fût au poste, lorsque les sauvages y arrivent : ce qui ne pourra avoir lieu que quand il résidera parmi eux. Plusieurs membres de la compagnie que je connais, en seraient bien aises, et favoriseraient le missionnaire de tout leur pouvoir. Car j'ai hâte de le dire ; plusieurs de ces messieurs n'ont pas peu contribué à l'établissement de la tempérance chez les sauvages ; et je ne puis douter qu'ils ne se fissent un plaisir, d'après ce que j'ai vu, de seconder le missionnaire pour réformer les autres désordres.

Si d'un côté j'ai à gémir sur quelques désordres, suites de la danse, j'ai eu d'un autre côté le plaisir d'apprendre que de 125 agrégés, l'année dernière, à la société de tempérance, un seul avait demandé à boire. Votre Grandeur n'ignore pas que l'ivrognerie est chez les sauvages le vice capital. Une chose arrivée, durant mon séjour dans ce poste, contribuera, j'espère, à affermir de plus en plus mes chers néophytes dans la sobriété. Une vieille infidèle octogénaire, passionnée pour la boisson, n'avait jamais voulu entendre parler

de religion : elle se trouvait presque toujours au poste dans le temps de la mission : mais c'était pour scandaliser les autres : on la trouvait fréquemment étendue sur la grève, dans un état complet d'ivresse. Trois semaines avant mon arrivée, elle tombe sérieusement malade. Se voyant près de mourir, elle fait appeler une chrétienne, et la supplie instamment de vouloir l'ondoyer : " Je vais mourir sans doute, lui dit-elle, et je " sais qu'on ne va pas au ciel sans être baptisé : de " grâce arrose-moi de l'eau qui purifie : je crois tout " ce que dit la robe noire, et je me repens d'avoir " si souvent irrité le Grand-Esprit. " Elle fut ondoyée par ma néophyte, et dès lors il y eut un mieux sensible dans son état. Peu de jours après, elle était déjà en pleine convalescence, lorsque, par malheur, elle fit rencontre d'une infidèle qui lui donna du rum. A peine en eût-elle goûté, qu'aussitôt ses bonnes résolutions s'évanouirent. Elle but, s'enivra et tomba dans un état pire qu'auparavant. Il semblait que la main du Seigneur commençait à s'appesantir sur cette malheureuse pour en faire un exemple. Elle perdit l'usage de ses sens ; et si quelquefois elle parvenait par ses efforts à faire entendre une parole, on comprenait que c'était pour demander du rum. Les enfants dénaturés sont inconnus parmi les sauvages ; ils prennent un soin touchant de leurs vieux parents, surtout quand ils sont malades ou infirmes ; celle-ci en avait deux, un garçon et une fille qui l'abandonnèrent complètement, dès qu'elle retomba malade, et qui ne revinrent plus au poste. Les autres indignés de cette barbarie, ne savaient comment exprimer leur étonnement. L'infortunée demeura neuf jours dans cette espèce d'agonie, couchée au bord de l'eau sur la terre nue, exposée aux injures de l'air, couverte seulement d'un léger *fichu*. Les autres avaient tellement en horreur sa mauvaise conduite qu'elles avaient peur de se rendre coupables, même en allant la visiter. Elle était depuis cinq jours dans cette situation, lorsque j'arrivai au poste. On s'empressa de me faire son histoire. " Viens la voir, " mon père, me dit-on ; peut-être qu'en te voyant elle " pourra te dire quelque chose ; pour nous, le soleil nous " a éclairé cinq fois depuis qu'elle ne nous a rien demandé que de la liqueur de feu ; mais personne ne " lui en a donné. " J'allai la voir, et ne pouvant tirer

d'elle aucune parole, je pris de là occasion de faire concevoir aux autres une horreur profonde pour l'ivrognerie. " Voyez, mes enfants, leur disais-je, combien " cela irrite le Grand-Esprit de s'étourdir la tête par la " liqueur de feu, puisqu'il châtie cette misérable même " ici-bas. Ses malheureux enfants l'abandonnent. La " *robe noire*, ne pouvant rien lui faire, s'éloigne d'elle " en gémissant. " C'était ce qui les impressionnait davantage (je lui donnai néanmoins l'absolution, mais en secret). " Pour vous, mes enfants, ajoutai-je, vous " devez prendre soin d'elle jusqu'à sa mort, et prier pour " son âme. "

Il existe entre le lac Temiskaming et le Grand-lac une nombreuse famille (appelée *des forgerons)*, dont chaque membre s'est rendu fameux par son ivrognerie et ses brigandages. Ils étaient devenus la terreur des autres sauvages. Neuf frères avec le père, tous d'une force extraordinaire, et tellement dépravés que l'un d'eux, chose inouie, avait pris pour femme sa sœur utérine. Tous les ans, il en venait quelques-uns au poste durant la mission ; mais jamais ils n'assistaient aux catéchismes. C'est le propre des mauvais sujets de redouter les autres. Ceux-ci campaient toujours dans un lieu isolé. Deux jours avant la fin de la mission, j'appris que le père était campé à quelque distance du poste ; je fus le trouver, et pensant au divin pasteur qui courait avec tant d'ardeur et de tendresse après la brebis égarée, je l'aborde, l'embrasse, lui parle de la bonté de Dieu et de sa justice, et lui montre l'image du fils de Dieu mort sur la croix pour nous. Il parut tout étonné de mon procédé, et je crus apercevoir sur cette vieille et hideuse figure, quelque chose de moins repoussant, depuis que je lui parlais de la miséricorde infinie d'un Dieu fait homme. Je le vis, le même soir ; et le lendemain, qui était le jour de mon départ, il vint lui même me trouver et me demander si je partais déjà, si je ne reviendrais point l'année prochaine. Ces diverses questions me firent croire que ce vieil infidèle s'approchait du royaume de Dieu ; je l'engageai fortement à mettre fin à sa mauvaise vie, à se faire instruire par un de ses gendres, le seul de toute cette nombreuse famille qui soit chrétien, et de ne pas manquer

de venir à la mission l'année prochaine : ce qu'il me promit. Deux de ses fils, l'aîné et le cadet parurent aussi à la mission. Le premier, le moins méchant de tous, paraissait quelquefois désirer de se faire instruire ; mais toujours entraîné par son frère dont il ne pouvait se séparer, il a eu le même sort. Le rencontrant une fois, je lui dis de venir à l'instruction ; il me le promit, et, comme il était en chemin pour s'y rendre, il rencontre son frère qui le détourne et lui insinue qu'il vaut mieux s'embarquer. Allant à Abbitibbi je les rencontrai encore tous les deux, et les engageai à me suivre. L'aîné le désirait, l'autre ne le voulait pas : il y eut un long moment d'hésitation. Je voyais que cet infortuné était dans une grande perplexité ; c'était un dernier essai de la grâce ; et le malheureux se laissa encore vaincre par son méchant frère. J'appris qu'ils étaient morts tous les deux subitement. Cette mort, monseigneur, semble avoir fait une forte et heureuse impression sur les autres membres de la famille. Comme j'avais annoncé que mon confrère redescendrait par là, ils vinrent l'attendre sur son passage, pour faire baptiser tous leurs enfants au-dessous de sept ans ; et il en baptisa sept. Puisse le Seigneur achever son ouvrage, et continuer à jeter sur cette malheureuse famille un regard de miséricorde ! Le jour où ils seront baptisés, *il y aura assurément une grande joie dans le ciel.*

J'ai fait à Abbitibbi 14 jours de mission. C'est là surtout que j'ai appris à connaître que tout instrument, quelque faible qu'il soit, est bon dans la main de Dieu. C'était la mission que je redoutais le plus, le langage étant bien différent de celui de Temiskaming ; et cependant c'est là que j'ai éprouvé le plus de consolation, parce que c'est là où le Seigneur a fait éclater sa miséricorde d'une manière spéciale. Lorsque j'y arrivai, il n'y avait que dix ou douze familles, les autres étaient allées faire provision de vivres pour le temps de la mission : ce que ne font pas ceux d'en-deça de la hauteur des terres. Dès qu'elles eurent vent de mon arrivée, elles se hâtèrent de venir, et bientôt je fus tellement occupé que j'avais à peine le temps de dire mon office et prendre mon repos. La chrétienté n'y est pas encore bien nombreuse, mais le peu qu'il y a sont généralement de fervents chrétiens. A quelque heure de

la nuit que je me levasse, j'en entendais prier. Le manque de lieu pour les réunir a été jusqu'ici un obstacle à leur instruction ; mais j'ai eu la satisfaction d'apprendre, à mon arrivée, que Sir George Simpson, gouverneur de la compagnie, avait donné ordre au bourgeois du poste de construire une chapelle, et elle le sera l'année prochaine : déjà tout le bois est préparé. Elle sera beaucoup trop petite sans doute pour une population de plus de 350 âmes (elle n'a que 30 pieds sur 25) ; mais c'est le bois de construction qui manque. Les sauvages marquent un grand désir de la voir vite achevée. La sobriété a fait parmi eux depuis l'année dernière, un progrès étonnant. Le premier ivrogne a été le premier à se faire agréger à la société de la tempérance, la première fois que j'en ai parlé ; 55 autres ont suivi son exemple. Il s'était même présenté plusieurs infidèles ; mais je leur dis que s'ils désiraient sincèrement se convertir, je les baptiserais et agrégerais l'année prochaine. Environ 150 personnes ont constamment assisté aux exercices de la mission. J'en ai confessé plus de 100, et ai baptisé 19 enfants et 6 adultes. Il y a encore un certain nombre de catéchumènes à qui il ne manque qu'un peu plus d'instruction pour être baptisés, et qui paraissent faire beaucoup d'efforts pour s'en rendre dignes. J'en dois citer un qui, par des efforts inouis, a fait, on peut le dire, violence au ciel ; car cinq jours avant son baptême, je ne pensais nullement qu'il pût participer, cette année, à une telle faveur. C'est le sauvage de Temiskaming dont j'ai déjà parlé, ivrogne célèbre, et qui jusqu'ici avait toujours montré non-seulement de l'indifférence pour la religion, mais qui, au rapport du bourgeois et de plusieurs autres, étonnés de son changement, se moquait d'elle en toute rencontre. Si quelquefois le bourgeois lui disait d'écouter le prêtre et de ne pas boire, il répondait que le prêtre était comme les autres ; qu'il ne voulait pas se faire baptiser, parce qu'après il ne pourrait plus boire, etc. Le ciel dans son incompréhensible bonté lui a envoyé une maladie, qui, bien que légère, le forçait de rester tout le jour couché dans sa cabane ; et c'est là que j'ai pu le voir et faire naître en lui le désir du baptême. La première fois que je le vis, il était avec sa femme autrefois ivrogne comme lui, mais qui, voyant tous ses enfants et presque tous les membres de sa tribu

baptisés, avait une certaine velléité de s'instruire, et savait déjà quelques mots du catéchisme et passablement ses prières. Je demande au vieillard s'il ne désire pas être baptisé ; il ne daigne pas me répondre. Je fais la même question à sa femme, et elle me répond qu'elle ne veut pas être baptisée sans lui. Je tâchai alors de leur faire sentir du mieux que je pus le terrible malheur qui les menaçait s'ils ne changeaient pas de vie et s'ils mouraient sans baptême. Le Seigneur daigna bénir mes efforts ; et bientôt je trouvai la femme entièrement changée, employant tout son temps a s'instruire, demandant avec instance la grâce du baptême, que je crus devoir lui accorder la veille de notre départ de Temiskaming. J'eus soin alors de lui faire apercevoir l'obligation qu'elle avait contractée d'instruire son mari, que j'avais eu la consolation de voir, chaque jour, venir à de meilleurs sentiments. Elle me le promit et tint admirablement sa promesse. Le matin du jour de notre départ de Temiskaming, ils vinrent tous les deux de grand matin frapper à ma porte, et me prièrent de les recevoir de la tempérance. Je vous avoue, monseigneur, que je fus attendri quand j'entendis ce pauvre vieillard qui, quelques jours auparavant, méprisait pour ainsi dire la religion et ses ministres, me demander à genoux de le recevoir de la tempérance, et me dire : " De grâce, mon père, prends pitié de " moi, je me repens certainement de m'être trop " enivré. Maintenant je veux promettre au Grand-" Esprit de ne plus boire de ma vie." Je le reçus de la tempérance et lui recommandai d'être sage et de se faire instruire, lui promettant de le baptiser l'année prochaine. Il me remercia, et partit. Dix jours après mon arrivée à Abbitibbi, et lorsque je ne pensais plus à lui, je le vis arriver avec sa femme : il vint droit a moi et me dit : " De grâce, mon père, prends compas-"sion de moi : je désire ardemment être baptisé."— " Mon fils, " lui-dis-je, profondément ému, en voyant ce pauvre vieillard qui tout malade qu'il était, avait fait neuf journées de marche pour recevoir le baptême ; " Mon fils, je désire autant que toi que tu sois baptisé ; " cependant je ne le puis avant que tu ne connaisses " la sainte prière du grand Manitou (les vérités de " la foi)—Je la sais déjà un peu, mon père, me dit-il ;" et incontinent il me récita presque tout le *Pater* qu'il

avait appris au moyen de certains caractères que sa femme avait tracés sur un morceau d'écorce, ainsi que l'*Ave* et le *Credo* et les trois principaux mystères de notre foi. Du matin au soir et du soir au matin, cette fervente néophyte les lui faisait répéter. L'ardeur du bon vieillard redoublait chaque jour. Plus d'une fois je me suis glissé furtivement derrière leur cabane, pour écouter leur conférence ; et voyant leur ardeur et ma négligence, je rougissais de moi-même. J'avais fixé le jour de son baptême à la veille de mon départ ; mais ses dispositions et ses instances m'engagèrent à lui accorder cette grâce trois jours plus tôt. Je ne vous peindrai point, monseigneur, la joie qui éclatait sur son visage durant la cérémonie : je vis sa femme et sa fille verser des larmes d'attendrissement. Le lendemain, il vint me trouver, et me dit qu'il avait mal à l'estomac, parce qu'il y avait long-temps qu'il n'avait pas mangé : c'est qu'occupés lui et sa femme, comme je l'ai dit, du matin au soir, à s'instruire, ils oubliaient de tendre leurs filets, et n'osaient pas me demander à manger.

J'avais presque terminé la mission d'Abbitibbi, lorsque 25 chrétiens de Temiskaming, voyageant pour la compagnie, arrivèrent de *Moose*. Ayant appris que j'étais au poste, ils avaient nagé toute la nuit. A peine débarqués, ils vinrent me trouver, et me dirent qu'ils voulaient tous se confesser, et commencèrent incontinent ; quelques-uns même n'étaient pas allés voir leurs familles venues à leur rencontre. Il était une heure du matin : eux et moi succombions sous le poids du sommeil et de la lassitude : je crus devoir les faire aller se reposer ; et ce ne fut qu'en leur promettant d'obtenir du bourgeois de les garder encore toute la journée du lendemain, que je pus les déterminer à se retirer du lieu où je confessais.

Le souvenir de ce bon peuple pour la mémoire de feu M. de Bellefeuille est touchant. Je remarquai un mouvement général de joie, lorsque je leur annonçai que j'allais dire une messe pour le repos de son âme.

Lorsque je leur dis adieu, il y eut quelque chose de tellement solennel, que quelques protestants devenus ré-

cemment de Moose en furent frappés. Figurez-vous, monseigneur, plus de 300 sauvages, la plupart infidèles, agenouillés sur le bord de l'eau, et le prêtre, debout dans son canot, levant les mains au ciel, et les yeux pleins de larmes, priant le père des miséricordes de bénir cette portion de son héritage. Voilà ce qui se passait à Abbitibbi. " Non, me disait un protestant, ex-agent " de la compagnie, présent à ce spectacle, et que j'ai eu " le plaisir de rencontrer à mon retour au Lac des deux " Montagnes : non jamais je n'ai rien vu de si touchant " à Moose.—Certes, je le crois bien, lui répondis-je, " votre religion est toute humaine, et l'homme pour- " ra-t-il jamais de lui-même agir aussi puissamment " sur les cœurs. Etait-ce moi ; était-ce mon élo- " quence qui faisait mouvoir cette foule de sauvages ; " moi qui, comme vous le savez, connais à peine quel- " ques mots de leur langue ? non, c'était la divinité de " la religion que je m'étais efforcé de leur faire con- " naître ; c'était la présence du ministre de celui qui " a dit : *Qui vous écoute, m'écoute.* "

Cette chrétienté donnerait bientôt de grandes consolations à l'Eglise, et la dédommagerait des pertes qu'elle fait ailleurs, si un prêtre pouvait la visiter plus souvent, et y résider plus long-temps. Cependant je n'ai vu jusqu'à présent nul moyen d'établir une résidence dans ces contrées ; l'âpreté du climat et la sterilité du sol sont deux obstacles insurmontables. Le seul endroit à ma connaissance où l'on pourrait, par la suite, faire un lieu de résidence, serait au lac de la Barrière (*), à 12 journées de marche nord de Temiskaming, 10 journées est d'Abbitibbi, et 7 ou 8 sud du St. Maurice. Il se trouve là aussi une chrétienté naissante qui promet beaucoup : j'y ai fait, cette année, huit jours de mission, et j'ai eu lieu de bénir le Seigneur en voyant les efforts que font les chrétiens pour persévérer dans le bien, et les infidèles pour devenir membres de l'Eglise.

(*) Il est question de ce poste dans la relation faite par M. Payment de la mission qu'il fit en 1841 avec M. Olscamps chez les sauvages du St. Maurice. Voir le Rapport n° 4, page 74. (Note du rédacteur.)

L'endroit où j'ai fait la mission est la terre de chasse du chef de cette tribu, fervent néophyte qui ne néglige rien pour engager les siens à venir à la mission. Dès qu'il sut que je venais pour faire la mission chez lui, il vint au-devant de moi, à deux journées de marche, et me dit : "Mon père, j'ai reçu, l'hiver dernier, une " lettre du gardien de la prière (Mgr. l'évêque de Mont-" réal) ; personne n'a pu me la traduire ; mais celui " qui me l'a apportée m'a dit que le gardien de la " prière voulait me faire savoir que nous serions visités " par les robes noires ce printemps, et qu'il me recom-" mandait, à moi chef, d'en avertir mes jeunes gens. " C'est ce que j'ai fait, mon père ; et de plus, comme " depuis long-temps, nous ne campions pas ensemble, " moi et le chef du Grand-lac, j'ai tâché de lui faire " connaître ce que pensait de nous autres chefs le gar-" dien de la prière, et nous avons fait la paix ; et moi " et lui, et tous les nôtres viendrons écouter la parole " du Grand-Esprit qui sortira de ta bouche." Ce brave homme avait lui seul construit sur sa terre une cabane dont les murs et le toît étaient d'écorce de bouleau, mais qui pouvait aisément contenir 160 personnes, et c'est là où je fis ma mission. C'est à trois journées de marche du Grand-lac et cinq du lac à la Truite, source de l'Ottawa. Un matin je vis arriver une dizaine de familles de ce dernier poste, pour venir assister à la mission. Environ deux heures après arrive le commis de ce poste venant du Grand-lac et se rendant chez lui. Il demanda à quelques-uns d'entr'eux s'ils voulaient s'en retourner avec lui, pour conduire son canot extrêment chargé.—" Tu plaisantes, lui dirent-ils ; nous " avons fait cinq journées de marche pour voir la robe " noire, et tu crois qu'à peine arrivés nous allons re-" partir ! Nous ne partirons pas assurément aujour-" d'hui. " Force fut au commis de coucher là avec cinq Canadiens qu'il avait avec lui : et ce ne fut que le lendemain, sur le soir, et à mon instigation, qu'ils se déterminèrent à l'accompagner. De cinq qu'ils étaient un seul était baptisé, et pourtant ils voulaient tous se confesser, et me prièrent de les admettre à la tempérance. Ceux-là aussi, j'aime à le croire, s'approchent du royaume de Dieu !

J'aurais encore beaucoup de traits semblables à vous raconter, monseigneur ; mais je suis forcé de terminer cette lettre déjà trop longue de beaucoup. Je compte sur votre indulgence à excuser mes incohérences. Connaissant mon inaptitude à narrer des faits, je ne me serais jamais déterminé à les raconter, si je n'y avais été poussé par le désir de faire connaître à Votre Grandeur le bien que pourrait faire le missionnaire, si le manque de moyens pécuniaires ne l'arrêtait. Oui, monseigneur, le missionnaire a le cœur navré de douleur en voyant quelquefois des pauvres enfants des forêts venir de très-loin pour voir le prêtre, et le prier d'*aller chez eux*, *pour leur faire connaître*, ainsi qu'ils disent, *la sainte prière du grand Manitou* ; et le missionnaire ne peut que les bercer d'espérance ! Souvent, au milieu des bois, voyant d'un côté les bonnes dispositions des sauvages, et de l'autre leur ignorance, je me suis dis, dans un sentiment profond de tristesse : " Oh ! que ne puis-je, mon Dieu, faire en-
" tendre ma voix aux ministres du sanctuaire jusqu'au-delà
" des mers, pour leur faire envisager cette immense mois-
" son déjà blanchie ! Que ne puis-je surtout m'adresser
" à chaque famille, à chaque membre de la société ca-
" tholique, et leur dire : Heureux chrétiens, qui avez
" sucé avec le lait cette religion divine, la reconnaissance
" envers votre Dieu, la charité envers le prochain vous
" en fait un devoir, vous aussi vous pouvez par de légers
" sacrifices, ouvrir le ciel aux nations infidèles. Ah !
" si vous connaissiez la profonde misère qui pèse sur ces
" pauvres peuples !.... "

J'oubliais un trait, monseigneur, qui pourra vous intéresser. Conversant un jour avec le bourgeois d'un certain poste, il me demanda combien on me donnait pour faire des voyages qui devaient m'être si pénibles ; et comme je lui eus dit que c'était pour moi le plus grand plaisir, que je l'avais demandé avec instance, et que le prêtre serait déshonoré et déshonorerait la religion catholique s'il retirait une obole de ses courses apostoliques, il en fut tellement frappé qu'il alla trouver lui-même les plus étourdis des jeunes gens, et leur fit, en ma présence, un long sermon :
" Vous êtes des misérables, leur disait-il, de ne pas écou-
" ter le prêtre. Si nous sommes ici, nous autres, c'est pour
" gagner de l'argent, mais lui c'est pour vous rendre
" bons ; il ne retire pas un sou en venant ici. "

Un catholique n'eût certes pas parlé avec plus de franchise.

Je suis avec le plus profond respect, etc.,

J. N. Laverlochere, O. M. J.

MISSION DU ST. MAURICE.

Mr. Payment, à qui cette mission avait été confiée pendant plusieurs années, ayant été obligé par maladie d'en abandonner le soin, a été remplacé, depuis 1843, par M. Maurault, vicaire de St. François du lac St. Pierre, chargé de la desserte des sauvages Abénakis, réunis en village dans cette paroisse, et le Rév. P. Bourassa de la congrégation des missionnaires Oblats. Nos lecteurs verront par les relations suivantes avec quel plaisir les sauvages du St. Maurice ont accueilli leurs nouveaux missionnaires, et combien ils ont su mettre à profit le temps qu'ils ont eu le bonheur de la posséder auprès d'eux. En voyant l'ardeur de ces bons Têtes-de-boule à se faire instruire des vérités éternelles, et à dompter des penchants devenus par une longue habitude si difficiles à réprimer, ils se consoleront en quelque sorte de l'indifférence que témoignent pour la religion un grand nombre de sauvages des autres missions.

Cette année, nos missionnaires ont entrepris de se rendre chez leurs sauvages en passant par le Saguenay et le lac St. Jean. On leur avait fait entendre que cette route leur offrirait moins de difficultés à surmonter que celle du St. Maurice. Mais ils y en ont éprouvé au contraire de si grandes, et ils ont mis un temps si considérable à la parcourir qu'ils ont résolu de l'abandonner à l'avenir pour suivre l'ancienne.

de venir à la mission l'année prochaine : ce qu'il me promit. Deux de ses fils, l'aîné et le cadet parurent aussi à la mission. Le premier, le moins méchant de tous, paraissait quelquefois désirer de se faire instruire ; mais toujours entraîné par son frère dont il ne pouvait se séparer, il a eu le même sort. Le rencontrant une fois, je lui dis de venir à l'instruction ; il me le promit, et, comme il était en chemin pour s'y rendre, il rencontre son frère qui le détourne et lui insinue qu'il vaut mieux s'embarquer. Allant à Abbitibbi je les rencontrai encore tous les deux, et les engageai à me suivre. L'aîné le désirait, l'autre ne le voulait pas : il y eut un long moment d'hésitation. Je voyais que cet infortuné était dans une grande perplexité ; c'était un dernier essai de la grâce ; et le malheureux se laissa encore vaincre par son méchant frère. J'appris qu'ils étaient morts tous les deux subitement. Cette mort, monseigneur, semble avoir fait une forte et heureuse impression sur les autres membres de la famille. Comme j'avais annoncé que mon confrère redescendrait par là, ils vinrent l'attendre sur son passage, pour faire baptiser tous leurs enfants au-dessous de sept ans ; et il en baptisa sept. Puisse le Seigneur achever son ouvrage, et continuer à jeter sur cette malheureuse famille un regard de miséricorde ! Le jour où ils seront baptisés, *il y aura assurément une grande joie dans le ciel.*

J'ai fait à Abbitibbi 14 jours de mission. C'est là surtout que j'ai appris à connaître que tout instrument, quelque faible qu'il soit, est bon dans la main de Dieu. C'était la mission que je redoutais le plus, le langage étant bien différent de celui de Temiskaming ; et cependant c'est là que j'ai éprouvé le plus de consolation, parce que c'est là où le Seigneur a fait éclater sa miséricorde d'une manière spéciale. Lorsque j'y arrivai, il n'y avait que dix ou douze familles, les autres étaient allées faire provision de vivres pour le temps de la mission : ce que ne font pas ceux d'en-deça de la hauteur des terres. Dès qu'elles eurent vent de mon arrivée, elles se hâtèrent de venir, et bientôt je fus tellement occupé que j'avais à peine le temps de dire mon office et prendre mon repos. La chrétienté n'y est pas encore bien nombreuse, mais le peu qu'il y a sont généralement de fervents chrétiens. A quelque heure de

la nuit que je me levasse, j'en entendais prier. Le manque de lieu pour les réunir a été jusqu'ici un obstacle à leur instruction ; mais j ai eu la satisfaction d'apprendre, à mon arrivée, que Sir George Simpson, gouverneur de la compagnie, avait donné ordre au bourgeois du poste de construire une chapelle, et elle le sera l'année prochaine : déjà tout le bois est préparé. Elle sera beaucoup trop petite sans doute pour une population de plus de 350 âmes (elle n'a que 30 pieds sur 25) ; mais c'est le bois de construction qui manque. Les sauvages marquent un grand désir de la voir vite achevée. La sobriété a fait parmi eux depuis l'année dernière, un progrès étonnant. Le premier ivrogne a été le premier à se faire agréger à la société de la tempérance, la première fois que j'en ai parlé; 55 autres ont suivi son exemple. Il s'était même présenté plusieurs infidèles ; mais je leur dis que s'ils désiraient sincèrement se convertir, je les baptiserais et agrégerais l'année prochaine. Environ 150 personnes ont constamment assisté aux exercices de la mission. J'en ai confessé plus de 100, et ai baptisé 19 enfants et 6 adultes. Il y a encore un certain nombre de catéchumènes à qui il ne manque qu'un peu plus d'instruction pour être baptisés, et qui paraissent faire beaucoup d'efforts pour s'en rendre dignes. J'en dois citer un qui, par des efforts inouis, a fait, on peut le dire, violence au ciel ; car cinq jours avant son baptême, je ne pensais nullement qu'il pût participer, cette année, à une telle faveur. C'est le sauvage de Temiskaming dont j'ai déjà parlé, ivrogne célèbre, et qui jusqu'ici avait toujours montré non-seulement de l'indifférence pour la religion, mais qui, au rapport du bourgeois et de plusieurs autres, étonnés de son changement, se moquait d'elle en toute rencontre. Si quelquefois le bourgeois lui disait d'écouter le prêtre et de ne pas boire, il répondait que le prêtre était comme les autres ; qu'il ne voulait pas se faire baptiser, parce qu'après il ne pourrait plus boire, etc. Le ciel dans son incompréhensible bonté lui a envoyé une maladie, qui, bien que légère, le forçait de rester tout le jour couché dans sa cabane ; et c'est là que j'ai pu le voir et faire naître en lui le désir du baptême. La première fois que je le vis, il était avec sa femme autrefois ivrogne comme lui, mais qui, voyant tous ses enfants et presque tous les membres de sa tribu

baptisés, avait une certaine velléité de s'instruire, et savait déjà quelques mots du catéchisme et passablement ses prières. Je demande au vieillard s'il ne désire pas être baptisé ; il ne daigne pas me répondre. Je fais la même question à sa femme, et elle me répond qu'elle ne veut pas être baptisée sans lui. Je tâchai alors de leur faire sentir du mieux que je pus le terrible malheur qui les menaçait s'ils ne changeaient pas de vie et s'ils mouraient sans baptême. Le Seigneur daigna bénir mes efforts ; et bientôt je trouvai la femme entièrement changée, employant tout son temps a s'instruire, demandant avec instance la grâce du baptême, que je crus devoir lui accorder la veille de notre départ de Temiskaming. J'eus soin alors de lui faire apercevoir l'obligation qu'elle avait contractée d'instruire son mari, que j'avais eu la consolation de voir, chaque jour, venir à de meilleurs sentiments. Elle me le promit et tint admirablement sa promesse. Le matin du jour de notre départ de Temiskaming, ils vinrent tous les deux de grand matin frapper à ma porte, et me prièrent de les recevoir de la tempérance. Je vous avoue, monseigneur, que je fus attendri quand j'entendis ce pauvre vieillard qui, quelques jours auparavant, méprisait pour ainsi dire la religion et ses ministres, me demander à genoux de le recevoir de la tempérance, et me dire : " De grâce, mon père, prends pitié de " moi, je me repens certainement de m'être trop " enivré. Maintenant je veux promettre au Grand-" Esprit de ne plus boire de ma vie. " Je le reçus de la tempérance et lui recommandai d'être sage et de se faire instruire, lui promettant de le baptiser l'année prochaine. Il me remercia, et partit. Dix jours après mon arrivée à Abbitibbi, et lorsque je ne pensais plus à lui, je le vis arriver avec sa femme : il vint droit a moi et me dit : " De grâce, mon père, prends compas-"sion de moi : je désire ardemment être baptisé."— " Mon fils, " lui-dis-je, profondément ému, en voyant ce pauvre vieillard qui tout malade qu'il était, avait fait neuf journées de marche pour recevoir le baptême : " Mon fils, je désire autant que toi que tu sois baptisé ; " cependant je ne le puis avant que tu ne connaisses " la sainte prière du grand Maniton (les vérités de " la foi)—Je la sais déjà un peu, mon père, me dit-il ;" et incontinent il me récita presque tout le *Pater* qu'il

avait appris au moyen de certains caractères que sa femme avait tracés sur un morceau d'écorce, ainsi que l'*Ave* et le *Credo* et les trois principaux mystères de notre foi. Du matin au soir et du soir au matin, cette fervente néophyte les lui faisait répéter. L'ardeur du bon vieillard redoublait chaque jour. Plus d'une fois je me suis glissé furtivement derrière leur cabane, pour écouter leur conférence ; et voyant leur ardeur et ma négligence, je rougissais de moi-même. J'avais fixé le jour de son baptême à la veille de mon départ ; mais ses dispositions et ses instances m'engagèrent à lui accorder cette grâce trois jours plus tôt. Je ne vous peindrai point, monseigneur, la joie qui éclatait sur son visage durant la cérémonie : je vis sa femme et sa fille verser des larmes d'attendrissement. Le lendemain, il vint me trouver, et me dit qu'il avait mal à l'estomac, parce qu'il y avait long temps qu'il n'avait pas mangé : c'est qu'occupés lui et sa femme, comme je l'ai dit, du matin au soir, à s'instruire, ils oubliaient de tendre leurs filets, et n'osaient pas me demander à manger.

J'avais presque terminé la mission d'Abbitibbi, lorsque 25 chrétiens de Temiskaming, voyageant pour la compagnie, arrivèrent de *Moose*. Ayant appris que j'étais au poste, ils avaient nagé toute la nuit. A peine débarqués, ils vinrent me trouver, et me dirent qu'ils voulaient tous se confesser, et commencèrent incontinent ; quelques-uns même n'étaient pas allés voir leurs familles venues à leur rencontre. Il était une heure du matin : eux et moi succombions sous le poids du sommeil et de la lassitude : je crus devoir les faire aller se reposer ; et ce ne fut qu'en leur promettant d'obtenir du bourgeois de les garder encore toute la journée du lendemain, que je pus les déterminer à se retirer du lieu où je confessais.

Le souvenir de ce bon peuple pour la mémoire de feu M. de Bellefeuille est touchant. Je remarquai un mouvement général de joie, lorsque je leur annonçai que j'allais dire une messe pour le repos de son âme.

Lorsque je leur dis adieu, il y eut quelque chose de tellement solennel, que quelques protestants devenus ré-

cemment de Moose en furent frappés. Figurez-vous, monseigneur, plus de 300 sauvages, la plupart infidèles, agenouillés sur le bord de l'eau, et le prêtre, debout dans son canot, levant les mains au ciel, et les yeux pleins de larmes, priant le père des miséricordes de bénir cette portion de son héritage. Voilà ce qui se passait à Abbitibbi. " Non, me disait un protestant, ex-agent " de la compagnie, présent à ce spectacle, et que j'ai eu " le plaisir de rencontrer à mon retour au Lac des deux " Montagnes : non jamais je n'ai rien vu de si touchant " à Moose.—Certes, je le crois bien, lui répondis-je, " votre religion est toute humaine, et l'homme pour- " ra-t-il jamais de lui-même agir aussi puissamment " sur les cœurs. Etait-ce moi ; était-ce mon élo- " quence qui faisait mouvoir cette foule de sauvages ; " moi qui, comme vous le savez, connais à peine quel- " ques mots de leur langue ? non, c'était la divinité de " la religion que je m'étais efforcé de leur faire con- " naître ; c'était la présence du ministre de celui qui " a dit : *Qui vous écoute, m'écoute.* "

Cette chrétienté donnerait bientôt de grandes consolations à l'Eglise, et la dédommagerait des pertes qu'elle fait ailleurs, si un prêtre pouvait la visiter plus souvent, et y résider plus long-temps. Cependant je n'ai vu jusqu'à présent nul moyen d'établir une résidence dans ces contrées ; l'âpreté du climat et la sterilité du sol sont deux obstacles insurmontables. Le seul endroit à ma connaissance où l'on pourrait, par la suite, faire un lieu de résidence, serait au lac de la Barrière (*), à 12 journées de marche nord de Temiskaming, 10 journées est d'Abbitibbi, et 7 ou 8 sud du St. Maurice. Il se trouve là aussi une chrétienté naissante qui promet beaucoup : j'y ai fait, cette année, huit jours de mission, et j'ai eu lieu de bénir le Seigneur en voyant les efforts que font les chrétiens pour persévérer dans le bien, et les infidèles pour devenir membres de l'Eglise.

(*) Il est question de ce poste dans la relation faite par M. Payment de la mission qu'il fit en 1841 avec M. Olscamps chez les sauvages du St. Maurice. Voir le Rapport n° 4, page 74. (Note du rédacteur.)

L'endroit où j'ai fait la mission est la terre de chasse du chef de cette tribu, fervent néophyte qui ne néglige rien pour engager les siens à venir à la mission. Dès qu'il sut que je venais pour faire la mission chez lui, il vint au-devant de moi, à deux journées de marche, et me dit : "Mon père, j'ai reçu, l'hiver dernier, une " lettre du gardien de la prière (Mgr. l'évêque de Mont-" réal) ; personne n'a pu me la traduire ; mais celui " qui me l'a apportée m'a dit que le gardien de la " prière voulait me faire savoir que nous serions visités " par les robes noires ce printemps, et qu'il me recom-" mandait, à moi chef, d'en avertir mes jeunes gens. " C'est ce que j'ai fait, mon père ; et de plus, comme " depuis long-temps, nous ne campions pas ensemble, " moi et le chef du Grand-lac, j'ai tâché de lui faire " connaître ce que pensait de nous autres chefs le gar-" dien de la prière, et nous avons fait la paix ; et moi " et lui, et tous les nôtres viendrons écouter la parole " du Grand-Esprit qui sortira de ta bouche." Ce brave homme avait lui seul construit sur sa terre une cabane dont les murs et le toit étaient d'écorce de bouleau, mais qui pouvait aisément contenir 160 personnes, et c'est là où je fis ma mission. C'est à trois journées de marche du Grand-lac et cinq du lac à la Truite, source de l'Ottawa. Un matin je vis arriver une dizaine de familles de ce dernier poste, pour venir assister à la mission. Environ deux heures après arrive le commis de ce poste venant du Grand-lac et se rendant chez lui. Il demanda à quelques-uns d'entr'eux s'ils voulaient s'en retourner avec lui, pour conduire son canot extrêment chargé.—" Tu plaisantes, lui dirent-ils ; nous " avons fait cinq journées de marche pour voir la robe " noire, et tu crois qu'à peine arrivés nous allons re-" partir ! Nous ne partirons pas assurément aujour-" d'hui." Force fut au commis de coucher là avec cinq Canadiens qu'il avait avec lui : et ce ne fut que le lendemain, sur le soir, et à mon instigation, qu'ils se déterminèrent à l'accompagner. De cinq qu'ils étaient un seul était baptisé, et pourtant ils voulaient tous se confesser, et me prièrent de les admettre à la tempérance. Ceux-là aussi, j'aime à le croire, s'approchent du royaume de Dieu !

J'aurais encore beaucoup de traits semblables à vous raconter, monseigneur ; mais je suis forcé de terminer cette lettre déjà trop longue de beaucoup. Je compte sur votre indulgence à excuser mes incohérences. Connaissant mon inaptitude à narrer des faits, je ne me serais jamais déterminé à les raconter, si je n'y avais été poussé par le désir de faire connaître à Votre Grandeur le bien que pourrait faire le missionnaire, si le manque de moyens pécuniaires ne l'arrêtait. Oui, monseigneur, le missionnaire a le cœur navré de douleur en voyant quelquefois des pauvres enfants des forêts venir de très-loin pour voir le prêtre, et le prier d'*aller chez eux*, *pour leur faire connaître*, ainsi qu'ils disent, *la sainte prière du grand Manitou* ; et le missionnaire ne peut que les bercer d'espérance ! Souvent, au milieu des bois, voyant d'un côté les bonnes dispositions des sauvages, et de l'autre leur ignorance, je me suis dis, dans un sentiment profond de tristesse : " Oh ! que ne puis-je, mon Dieu, faire entendre ma voix aux ministres du sanctuaire jusqu'au-delà " des mers, pour leur faire envisager cette immense moisson déjà blanchie ! Que ne puis-je surtout m'adresser " à chaque famille, à chaque membre de la société catholique, et leur dire : Heureux chrétiens, qui avez " sucé avec le lait cette religion divine, la reconnaissance " envers votre Dieu, la charité envers le prochain vous " en fait un devoir, vous aussi vous pouvez par de légers " sacrifices, ouvrir le ciel aux nations infidèles. Ah ! " si vous connaissiez la profonde misère qui pèse sur ces " pauvres peuples !.... "

J'oubliais un trait, monseigneur, qui pourra vous intéresser. Conversant un jour avec le bourgeois d'un certain poste, il me demanda combien on me donnait pour faire des voyages qui devaient m'être si pénibles ; et comme je lui eus dit que c'était pour moi le plus grand plaisir, que je l'avais demandé avec instance, et que le prêtre serait déshonoré et déshonorerait la religion catholique s'il retirait une obole de ses courses apostoliques, il en fut tellement frappé qu'il alla trouver lui-même les plus étourdis des jeunes gens, et leur fit, en ma présence, un long sermon : " Vous êtes des misérables, leur disait-il, de ne pas écouter le prêtre. Si nous sommes ici, nous autres, c'est pour " gagner de l'argent, mais lui c'est pour vous rendre " bons ; il ne retire pas un sou en venant ici. "

Un catholique n'eût certes pas parlé avec plus de franchise.

Je suis avec le plus profond respect, etc.,

J. N. Laverlochere, O. M. J.

MISSION DU ST. MAURICE.

Mr. Payment, à qui cette mission avait été confiée pendant plusieurs années, ayant été obligé par maladie d'en abandonner le soin, a été remplacé, depuis 1843, par M. Maurault, vicaire de St. François du lac St. Pierre, chargé de la desserte des sauvages Abénakis, réunis en village dans cette paroisse, et le Rév. P. Bourassa de la congrégation des missionnaires Oblats. Nos lecteurs verront par les relations suivantes avec quel plaisir les sauvages du St. Maurice ont accueilli leurs nouveaux missionnaires, et combien ils ont su mettre à profit le temps qu'ils ont eu le bonheur de la posséder auprès d'eux. En voyant l'ardeur de ces bons Têtes-de-boule à se faire instruire des vérités éternelles, et à dompter des penchants devenus par une longue habitude si difficiles à réprimer, ils se consoleront en quelque sorte de l'indifférence que témoignent pour la religion un grand nombre de sauvages des autres missions.

Cette année, nos missionnaires ont entrepris de se rendre chez leurs sauvages en passant par le Saguenay et le lac St. Jean. On leur avait fait entendre que cette route leur offrirait moins de difficultés à surmonter que celle du St. Maurice. Mais ils y en ont éprouvé au contraire de si grandes, et ils ont mis un temps si considérable à la parcourir qu'ils ont résolu de l'abandonner à l'avenir pour suivre l'ancienne.

LETTRE DE M. MAURAULT A MGR. L'EVEQUE DE QUEBEC.

St. François, 24 août 1841.

MONSEIGNEUR,

. . . .

LE 7 juin 1844 nous fîmes partir notre canot, nous proposant de le rejoindre par terre le jour suivant. Nous quittâmes les Trois-Rivières le huit, veille de la Fête-Dieu. Tout était en activité dans la religieuse ville *Triflu-vienne.* On balayait les rues, on y charroyait du sable, on y plantait des arbustes verts pour honorer le passage du Sauveur du monde ; et c'est à la vue de ces préparatifs si intéressants par la foi qu'ils décèlent, c'est à la veille de la plus brillante cérémonie du christianisme qu'il fallut nous enfoncer dans les bois, pour aller conquérir à Jésus-Christ des âmes égarées qui sont aussi ses brebis.

Après sept jours de marche, nous rencontrâmes trois familles d'Abénakis qui avaient passé l'hiver dans le bois. Cette rencontre me fit un sensible plaisir : je leur parlai de Dieu et célébrai la sainte messe qu'ils entendirent avec beaucoup de dévotion. Nous profitâmes de leur adresse pour faire racommoder notre canot qui faisait eau de toutes parts, et qui était si délabré qu'on n'aurait pu se hasarder dans les dangereux rapides que nous avions à franchir, sans exposer nos porsonnes.

Le 16, nous rencontrâmes quatre jeunes sauvages Têtes-de-boule, qui venaient au-devant de leurs missionnaires. Ils étaient partis de Warmontashing, pensant les rencontrer à une faible distance. Trompés dans leur attente, et croyant qu'il leur était arrivé malheur, ils poursuivirent leur route jusqu'à 75 lieues plus bas. Ils se seraient rendus jusqu'aux Trois-Rivières, s'ils ne nous avaient enfin rencontrés. Leur surprise fut extrême, quand ils s'aperçurent que M. Payment n'était pas avec nous. Ils arrêtèrent leur canot à quelque distance du nôtre, ôtèrent leurs chapeaux, nous fixèrent sans dire un mot, puis se regardèrent l'un l'autre tout ébahis. Ne sachant pas la

langue des Têtes-de-boule, je leur adressai la parole en Abénakis qu'ils comprirent. Alors nous débarquâmes un instant sur le rivage, et je leur dis que nous venions pour les confesser, et pour continuer leur instruction. Je leur appris aussi que M. Payment avait été dangereusement malade, et qu'il avait failli en mourir. A ces derniers mots, ils poussèrent tous deux un profond soupir, et de grosses larmes coulèrent de leurs yeux. J'avoue, monseigneur, que je ne pus tenir à ce spectacle. Je m'éloignai de quelques pas pour donner cours à ma sensibilité, et je les consolai ensuite. Ces bons jeunes gens nous furent d'un grand secours dans nos pénibles portages. Nous parcourûmes en six jours la distance de 75 lieues qui nous séparait de Warmontashing, et le 22 nous étions à ce poste. Ce fut une fête pour ces bons sauvages qui nous y attendaient depuis cinq semaines. Ils accoururent en foule au rivage pour nous recevoir. Quoiqu'ils ne nous connussent point, ils savaient que nous étions des ministres que Dieu leur envoyait pour le salut de leurs âmes, et ils nous serraient affectueusement la main. Leur joie cependant était mêlée d'une inquiétude qui se manifestait sur leur visage, et qui leur était causée par l'absence de M. Payment. Je fus encore obligé de leur en expliquer la cause, et ils en furent profondément affligés. Le zèle de ce digne missionnaire a laissé dans leur esprit une empreinte qui se perpétuera dans les générations futures. Souvent en rappelant à leur esprit le souvenir amer de leurs dérèglements passés, ils prononcent avec affection les noms chéris de MM. Dumoulin et Payment.—" Oh ! si tu savais, mon " père, me disait un ancien, comme nous étions mé- " chants autrefois ! Si tu savais comme M. Dumoulin " et M. Payment nous ont fait du bien ! "....Voilà, monseigneur, quels généreux sentiments, quels prodiges la religion a fait éclore dans ces cœurs naguères livrés à l'aveugle instinct de la brute. Tous les jours ils y pensent, et tous les jours ils en remercient la divine providence.

M. McLeod, chef du poste, nous reçut avec cette politesse si bien connue de tous les missionnaires du St. Maurice. Si les fatigues d'un si long voyage, à travers ces immenses régions, ces bois, ces montagnes, ces rapides si féconds en naufrages, si les peines corporelles d'un missionnaire sont par fois excessives, quel prix n'ont point à ses yeux, cette bienveillance, cette cordialité, cette

sympathie qui l'accueillent au but du voyage ! C'est avec un cœur sensiblement affecté que l'on prononce alors ces paroles apostoliques : *Pax huic domui.* Puisse cette paix du Seigneur y demeurer toujours !

Le 23, nous célébrâmes le saint sacrifice dans une maison convenable qui nous fut livrée pour cette fin par M. McLeod. Après la messe, le chef, Pierre Oskiloé, demanda à me parler. Voici ce qu'il me dit en présence de plusieurs autres. " Mon père, te voilà enfin au milieu de " nous. Qu'il y a long-temps que nous t'attendions !....... " Cinq dimanches ont passé depuis que nous sommes ici. " Nos provisions sont toutes épuisées, et nous ne pre- " nons presque pas de poisson, parce que l'eau est trop " haute. Dans les endroits où il y en avait beaucoup les " autres années, il n'y en a point cette année. Qu'al- " lons-nous devenir, mon père ? Cependant nous aimons " mieux mourir que de manquer de nous confesser cette " année. Voici ce que nous avons résolu : Si nous ne " trouvons point de nourriture, nous jeûnerons pendant " dix jours, pour demeurer avec toi. Nous souffrirons, " n'importe ; nous endurerons la faim avec plaisir, pour " sauver nos âmes. Mais au bout de dix jours, si le " Grand-Esprit ne nous envoie pas de nourriture, la né- " cessité nous forcera de partir ; mais, mon père, crois- " nous, ce sera avec beaucoup de peine. " Je lui parlai des ressources de la divine providence, et il sortit en me remerciant avec effusion de cœur. Nous partîmes de Warmontashing, le 25, pour Kikendache, où nous trouvâmes 171 sauvages qui nous attendaient avec empressement. Le nombre de ces sauvages est encore le même qu'en 1838, où ils furent visités par M. Dumoulin. Malgré l'extrême disette qui régnait parmi eux, nous pûmes y demeurer douze jours qui nous procurèrent d'abondantes consolations. Nous y fîmes 20 baptêmes, dont 11 d'adultes, 2 mariages, 3 réhabilitations, et 2 sépultures d'enfants. 40 personnes furent admises à la sainte communion.

Ces bons sauvages profondément convaincus de l'importance et de la nécessité du sacrement de la régénération, prêtaient une attention suivie à toutes nos instructions. On les voyait souvent verser des larmes, quand ils entendaient parler de l'état malheureux d'une âme privée de la

grâce du baptême. Deux jeunes sauvages vinrent un jour me demander la permission de partir avant l'instruction de l'après-midi, pour aller au loin tendre leurs filets, et ne revenir que le lendemain. " Il n'est pas bon, leur dis-je, de " manquer aux instructions ; mais comme votre pauvreté est " extrême, allez, faites comme vous désirez." Quelques instants après l'un des deux, qui était catéchumène, entra de nouveau et me dit : " Mon père, tu viens de nous dire qu'il " n'est pas bon de manquer aux instructions ; est-ce une " faute qui pourrait m'empêcher d'être baptisé ? " Il ne pouvait se résoudre à manquer aux instructions même avec la permission du missionnaire, sans s'assurer que cette apparence de faute ne le priverait pas de la grâce du baptême. Telles étaient en général les dispositions de tous les autres. Aussi il n'y a plus que trois infidèles dans la nation des Têtes-de-boule, et l'année prochaine il n'y en aura plus, je l'espère.

Ces sauvages jouissent généralement d'une excellente mémoire, jointe à un désir passionné de s'instruire. Au sortir de la chapelle, ils se réunissaient par groupes pour se répéter les uns aux autres des instructions qui avaient quelquefois duré quatre heures de suite. Ceux qui se trompaient étaient repris par les autres, et dans les doutes ils accouraient auprès des missionnaires. Souvent, à dix heures du soir, ils entraient encore dans nos chambres pour proposer leurs doutes. Les femmes n'ont pas une intelligence aussi développée que les hommes : la cause doit sans doute en être attribuée aux durs travaux auxquels elles sont assujéties. Les ouvrages les plus difficiles et les plus pénibles sont pour les femmes, pendant que les hommes jouissent du fruit de leurs sueurs et de leurs fatigues. L'on verra en hiver une femme traîner à de grandes distance une charge de 200 livres et même plus, ayant sur le dos un enfant et quelquefois deux, pendant que son fainéant de mari porte à peine 50 livres, et la suit lentement, comme pour se recréer de ses misères.

Quoiqu'il en soit, les parents ont un soin tout particulier pour l'instruction religieuse de leurs enfants. Un soir, je sortis tard de ma maison, et j'entendis prononcer des paroles dans une cabane voisine. C'était un père de famille qui faisait réciter les prières chrétiennes à ses petits enfants. Ils s'étaient endormis avant d'avoir accompli ce

devoir ; lui-même ne s'en était aperçu qu'après un premier somme. Il s'était levé, avait éveillé ses enfants, et leur faisait réciter à tous leurs prières. Aussi remarque-t-on une tendre piété même parmi les enfants, et l'on pourrait en citer plusieurs traits remarquables. Un jour après la prière du soir, un petit sauvage de huit ans entra dans la chapelle, tenant par la main son petit frère âgé de cinq ans seulement. Il s'avance jusqu'au pied de l'autel, s'assied et fait agenouiller devant lui son petit frère qui fait le signe de la croix, récite l'oraison dominicale, la salutation angélique et le symbole des apôtres. Lorsqu'il se trompait son frère le reprenait. Cela fait, le plus vieux s'agenouilla à son tour et pria avec la plus édifiante dévotion pendant quelques minutes ; puis, après avoir baisé tous deux respectueusement le plancher de la chapelle, ils sortent en se tenant par la main et vont rejoindre leurs parents.

La tempérance a fait de si grands progrès chez ces bons chrétiens, que l'ivrognerie semble en être bannie pour toujours. Dans le cours de l'année qui vient de s'écouler depuis la dernière mission, deux sauvages seulement se sont rendus coupables d'intempérance, et j'ai lieu de croire, après les témoignages de vif repentir qu'ils ont donnés, qu'ils abandonneront un vice si funeste parmi les nations sauvages.

Le chef de Warmontashing, Pierre Oskiloé dont M. Payment avait à se plaindre, est maintenant un fervent chrétien. J'ai souvent été étonné de la solidité des instructions qu'il adressait fréquemment à ses jeunes gens pendant la mission. Aussi ai-je eu la consolation de le voir s'approcher de la table sainte avec une foi et une ferveur touchantes. Dieu se servira de lui sans doute pour entretenir la foi parmi sa nation, auprès de laquelle il jouit d'une grande influence. Il parle avec éloquence et dignité, et ses manières ont quelque chose de noble qui inspire le respect.

Quant à Awachiche (*), j'ai à me plaindre de lui cette année. Il a osé paraître à la mission avec trois femmes

---

(*) Il est parlé de ce sauvage dans le Rapport no. 3, page 93, et dans le Rapport no. 4, page 91. (Note du rédacteur.)

dont une est légitime. Aussitôt après notre arrivée, il a voulu s'enfuir, mais j'ai réussi à le retenir. Après l'avoir séparé de ses concubines, je lui imposai ainsi qu'aux deux autres coupables une pénitence publique de huit jours, après quoi il demanda pardon à tous les sauvages du scandale qu'il leur avait donné, et défendit aux deux malheureuses femmes de jamais remettre le pied sur ses terres. Daigne le Seigneur fortifier par sa grâce ces sentiments de pénitence, et lui accorder le don de la persévérance. En partant de ces lieux il vint me serrer la main avec émotion : " Mon père, me dit-il, je serai meil-
" leur un autre printemps.—Je l'espère, lui dis-je, je
" prierai pour toi, n'oublie pas tes promesses et la parole
" que je t'ai dite. "

Nous terminâmes la mission le 11 juillet, et nous partîmes aussitôt avec les sauvages de Warmontashing qui nous accompagnèrent jusqu'à leur poste. Le 19 nous arrivâmes aux Trois-Rivières.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

Jos. A. Maurault, Ptre., Missionnaire.

Autre lettre du meme au meme.

St. François, 13 septembre 1845.

Monseigneur,

Parti de Québec le 17 mai, ce ne fut que le 4 juin que je pus rejoindre mon compagnon de mission, le Rév. Père Bourassa à la Grande-baie, établissement principal du Saguenay, après une marche contrariée sans cesse par les vents. Divers accidents nous retinrent à ce poste pendant huit jours, et ce ne fut que le 11 que nous pûmes nous embarquer pour le lac St. Jean, où nous arrivâmes le 16. Nous fûmes reçus avec beaucoup de politesse par M. Ross, commis du poste établi en ce lieu par l'honorable compagnie de la baie d'Hudson.

Quel beau pays que celui du lac St. Jean ! En arrivant sur ses rivages enchantés on est ravi d'admiration. La vue se perd sur cette immense nappe d'eau ; car il faut que l'atmosphère soit dégagée de toute vapeur pour apercevoir la rive opposée. Ce lac a 40 lieues de tour : le sable et le gravois de son rivage invitent à la promenade. Les terres qu'il baigne s'élèvent en amphithéâtre jusqu'à plusieurs lieues, et sont boisées d'érables, de hêtres, de merisiers, de peupliers et d'ormes qui annoncent la fertilité. La température y est douce comme à Montréal : les grains et les fruits y murissent bien : l'on y voit des raisins sauvages, des prunes, des pommes et généralement tous les fruits que nous avons dans le district des Trois-Rivières. Ah ! que de pauvres familles canadiennes trouveraient l'abondance au lac St. Jean, si elles pouvaient se résoudre à quitter les lieux qui les ont vu naître !

Rendu au lac St. Jean, ma première occupation fut de rechercher les lieux où s'étaient établis ci-devant les pères Jésuites. Sur les indications qu'on me donna, je m'enfonçai dans le bois, et je découvris bientôt dans l'épaisse forêt quelques vieux pruniers plantés avec symétrie, indiquant la place où fut autrefois un jardin. Je ne trouvai aucune autre vestige d'habitation. Cependant on prétend que c'est l'emplacement occupé naguères par la maison et par la chapelle des pères Jésuites.

Nous nous proposions de continuer notre voyage le jour suivant, mais un vent violent du nord-ouest ne nous permit pas d'entreprendre une traversée de dix lieues sur ce lac dont les eaux courroucées venaient se briser sur le rivage avec un bruit semblable au tonnerre. Je me croyais à Percé sur le golfe St. Laurent, admirant les terribles beautés de la mer agitée par la tempête. Nous eûmes ainsi le loisir de visiter une dizaine de familles sauvages réunies en ce lieu pour attendre un missionnaire. Nous célébrâmes le saint sacrifice dans une maison neuve que M. Ross eut la complaisance de laisser à notre disposition, et nous baptisâmes un enfant. Ces pauvres sauvages nous supplièrent de prolonger plus long-temps notre séjour au milieu d'eux, afin de s'instruire et surtout de se confesser. Ne pouvant nous rendre à leurs vœux, nous les quittâmes en les assurant qu'ils seraient visités dans quelques jours

par un autre missionnaire (*), et le 28 nous arrivâmes à *Assoapémochoan.*

Nos informations sur la route du lac St. Jean à Assoapémochoan était tout à fait incorrectes. On nous disait que c'était un voyage facile et de peu de durée ; il fut long, et accompagné de fatigues infinies ; il n'y a pas moins de 70 à 80 lieues de distance entre les deux postes ; et la rivière Assoapémochoan qu'il faut remonter, présente des obstacles presque infranchissables. Oh ! que de fois nous avons regretté les rapides et les chutes du St. Maurice, les rochers qui le bordent et qu'il faut quelquefois franchir avec un fardeau ou un canot sur sa tête ! On nous avait dit qu'il ne fallait que sept ou huit jours pour aller du lac St. Jean à Assoapémochoan ; et nous en avons mis onze de marche hâtée, et sans avoir été arrêtés un seul instant par le mauvais temps. Qui pourrait dire les fatigues que nous avons eu à supporter pendant ce pénible voyage ! Sur ces 70 à 80 lieues, nous en avons fait environ trente à pieds, à travers les montagnes et les savanes, sans chemins tracés, sans autre guide qu'une petite aiguille aimantée que le père Bourassa avait eu la précaution d'apporter. Nous étions obligés de laisser les canots à cause de la rapidité des courants qui est telle qu'on ne peut monter la rivière en canot même allége qu'avec des efforts inouis. Cette rivière bordée d'immenses rochers coupés perpendiculairement n'a point de rive où l'on puisse échouer un canot, et marcher pour l'alléger dans les endroits périlleux. Il nous fallait donc escalader ces affreuses murailles de 6 à 700 pieds d'élévation, sans autres points d'appui que les crevasses des rochers et les broussailles qui y croissent. Nous laissions nos gens le matin, pour les rejoindre le soir. Quelquefois nous nous égarions et nous avancions fort avant dans les bois. Mais la divine providence qui veillait sur nous, nous ramenait tous les soirs vers nos compagnons. Si nous voulions nous reposer un peu, à l'ombre d'un arbre ou d'un rocher, nous étions couverts de mouches cruelles qui nous

---

(*) Ces bons sauvages ont en effet reçu la visite d'un prêtre peu de temps après. M. Racine, vicaire de la Malbaie, a passé quelques jours avec eux, et a été très-satisfait de leur empressement à remplir leurs devoirs religieux. Ils doivent être visités de nouveau, en décembre prochain, par deux des RR. PP. Oblats de la Grande-baie. (Note du rédacteur.)

faisaient plus souffrir que la fatigue de la marche. Plus d'une fois j'ai versé assez de sueurs pour que ma soutanelle en fût imbibée. A ces misères se joignait l'inquiétude sur nos moyens de subsistance. Nos provisions s'épuisaient, et infailliblement nous aurions souffert de la faim, si la même providence ne fût venue à notre secours. Nous fîmes la rencontre de deux ours qui en moins de dix minutes furent apportés sans vie au campement, et nous procurèrent une abondante nourriture pour plusieurs jours.

Arrivés le 28, comme je l'ai dit, au poste d'Assoapémochoan, nous y fûmes reçus avec beaucoup de bienveillance par le commis, M. Prisque Véreau, qui est un canadien catholique. Malgré nos fatigues, nous aurions désiré continuer sans délai notre voyage; car nous appréhendions de ne pouvoir rencontrer nos chers Têtes-de-boule à leur fort. Cependant nous fûmes obligés par charité de passer une journée à Assoapémochoan, pour donner quelques secours spirituels aux sauvages qui y étaient réunis. Nous leur fîmes plusieurs instructions, nous leur célébrâmes la sainte messe et baptisâmes quatre enfants.

Ce poste possède 13 familles sauvages, dont quelques-unes font tous les ans un voyage pénible à Chicoutimi pour rencontrer le missionnaire, les autres vivent dans la plus profonde ignorance. A deux journées de là est le fort du lac *des Brochets* qui contient 6 ou 7 familles. Ces familles pourraient se réunir pour une mission à celle du fort Assoapémochoan : ce qui formerait une population d'environ 120 âmes, à peu près égale à celle de Warmontashing. Au-delà du lac des Brochets est encore un autre poste appelé Mistasini. Ce poste le plus considérable de ces contrées contient, dit-on, plus de 200 chasseurs, formant une population d'environ 800 âmes. Les anciens sauvages prétendent que cette tribu fut instruite autrefois par les Jésuites ; mais elle est infidèle aujourd'hui. Cependant elle a entendu parler de religion par les bourgeois, les commis et les sauvages chrétiens, et elle demande un prêtre ou un ministre. Qu'il serait à souhaiter que des missionnaires pussent s'y transporter bientôt, afin de devancer les ministres méthodistes qui y pénètreront bientôt par la Baie d'Hudson.

Le commis du poste Assoapémochoan vit dans la plus grande indigence par la presqu'impossibilité de faire transporter des provisions jusque-là. Nous avions espéré pouvoir nous en procurer chez lui ; mais il en avait plus besoin que nous. Il ne nous restait plus que 7 petits pains et environ 6 livres de lard, et un peu de riz, pour nous rendre à Warmontashing, éloigné de 60 à 70 lieues, c'est-à-dire 7 ou 8 journées de marche, et peut-être beaucoup davantage par les accidents qui pourraient nous arriver sur les rivières, ou par les mauvais temps. Il fallait bien cependant nous résigner à la pauvreté, et nous acheminer ainsi pour Warmontashing.

Nous partîmes donc le 30 juin, la joie dans le cœur et sans prévoir les malheurs qui nous attendaient dans le cours du voyage. Nous avions bien souffert sur la rivière Assoapémochoan ; et ce souvenir était une consolation pour nous. Nous espérions nous rendre heureusement à Warmontashing ; car ce trajet est assez facile pour quiconque s'entend un peu à conduire un canot. Dès le lendemain de notre départ, craignant de plus en plus de ne pouvoir rencontrer les Têtes-de-boule, nous mîmes un canot allége et continuâmes à marche forcée notre route pour Warmontashing, avec nos deux meilleurs rameurs, laissant les autres avec tout le bagage nous suivre à journée lente. Nous prîmes pour provisions un seul pain, un peu de lard et le riz qui nous restait. Nous avions marché deux jours à grande hâte, lorsqu'il nous arriva, le 3 juillet, un malheur qui nous plongea dans une amère consternation. Nous venions d'apercevoir deux perdrix sur le bord de la rivière. Voyant nos provisions épuisées, nous en tuâmes une et rechargeâmes le fusil pour nous en servir dans l'occasion. Bientôt nous arrivons à un portage où nous débarassons le canot des effets qu'il contient, pour les transporter au-delà. Un de nos hommes prend le fusil par le bout du canon, la détente s'accroche à une barre du canot, une détonnation nous saisit d'effroi, et aussitôt des cris nous percèrent le cœur : " Je suis " blessé. " L'infortuné se précipite dans nos bras en s'écriant : " Mes chers pères, ayez pitié de moi, je vous " en supplie, ne me laissez pas seul dans le bois. " Nous le rassurâmes du mieux que nous pûmes, et commençâmes à examiner sa blessure en l'exhortant à prendre courage. Mais, oh ciel ! quelle horrible blessure ! Le

coup avait porté sur la jambe droite. Le genoux était entièrement brisé et l'os de la cuisse fracassé : le sang coulait à grand flots, et nous ne savions que faire pour l'étancher. Entièrement dénués de tout ce qui peut convenir pour de tels accidents, nous nous imaginâmes de faire brûler du linge et de l'appliquer ensuite sur la plaie. Ce moyen nous réussit, et en quelques minutes le sang était entièrement étanché.

Qui pourrait comprendre, monseigneur, quelles perplexités nous accablèrent après ce coup terrible ? Nous étions à vingt lieues de Kikendache qui était le poste le plus près ; nos provisions étaient épuisées ; nous avions plusieurs portages à franchir, et comment transporter notre blessé qui faisait retentir les airs de ses cris déchirants ? Nous n'avions plus qu'un seul homme à notre service, et nous ne pouvions espérer de secours de ceux que nous avions laissés en arrière, car ils ne pouvaient arriver à l'endroit où nous nous trouvions avant quatre jours. D'ailleurs ils avaient ordre de se rendre à Kikendache, et ils pouvaient y pénétrer par une autre route ; nous ne pouvions donc compter sur eux. Mon Dieu, dites-nous ce qu'il faut faire pour ne point périr ! ! Après quelques instants de délibération, nous résolûmes d'envoyer à Kikendache le seul homme qui nous restait pour chercher du secours. Il entra volontiers dans nos vues, et partit aussitôt avec courage, et nous promettant de faire diligence. Ce ne fut qu'au bout de deux jours et demi et deux nuits qu'il revint accompagné de cinq sauvages.

Vous dire, monseigneur, tout ce que nous avons souffert pendant l'absence de notre commissionnaire est chose impossible. Oh ! que notre divine religion a de ressources pour consoler les malheureux ! Sans elle plus d'une fois nous nous serions livrés au plus affreux désespoir. Nous avions à consoler et à préparer à la mort un malheureux jeune homme que nous pensions voir expirer à chaque instant. Dieu seconda nos efforts ; notre blessé fit courageusement son sacrifice, se confia entièrement à la providence divine, et pleura amèrement sa vie passée. Quant à nous, nous étions en proie aux plus déchirantes inquiétudes, et notre imagination, aigrie par nos longues privations, nous

présentait l'avenir comme un phantôme lugubre qui nous préparait mille tortures. Nos gens de l'arrière étaient peut-être péris....ils étaient si peu habiles pour passer les rapides dangereux : ils avaient peut-être pris une fausse route ! L'homme que nous avions envoyé chercher du secours, était seul pour parcourir ce long espace semé de tant de dangers.....il s'était peut-être noyé dans quelque rapide : il avait peut-être manqué sa route ; affaibli par les privations, il avait peut-être succombé à tant de fatigues ! Qu'allions-nous devenir, seuls, dans le bois, sans provisions, sans secours ? Au milieu de ces sombres pensées, et en proie aux plus sinistres appréhensions, la sensibilité de nos cœurs était sans cesse émue par les cris que poussait continuellement notre pauvre patient. A chaque instant du jour et de la nuit il reclamait notre secours et notre présence auprès de lui. Aussi fûmes-nous bientôt réduits à un état de faiblesse telle qu'une journée de plus, je crois, nous aurait fait succomber.

Après avoir réparé nos forces par un peu de nourriture, nous couchâmes notre malade sur un bon lit de branches de sapin, nous traversâmes le portage et continuâmes notre route, louant Dieu et lui rendant mille actions de grâces de nous avoir envoyé du secours, et surtout de nous avoir donné la force de supporter cette terrible épreuve avec courage et résignation.

Le lendemain, 6 juillet, nous nous séparâmes pour quelques jours. Le père Bourassa continua sa route avec le malade pour Warmontashing où il arriva le 7 à 10 heures du soir. Il y engagea six hommes qui consentirent à conduire le malade aux Trois-Rivières où il rendit son âme a Dieu, neuf jours après y être arrivé, dans l'hospice que tiennent les bonnes dames Ursulines.

Quant à moi, je m'embarquai sur un petit canot avec deux jeunes gens pour Kikendache, afin d'y rejoindre les sauvages qui nous y attendaient depuis long-temps, au nombre de seize familles, c'est-à-dire sept ou huit familles de plus que l'année dernière. Un bon nombre n'avaient vu le missionnaire qu'une seule fois, et avaient conséquemment un urgent besoin d'instruction. Ces sauvages sont bien dociles, et désirent beaucoup

s'instruire ; mais ils n'ont pas autant de facilité ni d'intelligence que ceux de Warmontashing. Deux adultes ont eu le bonheur de recevoir le baptême, et plusieurs autres la sainte communion.

Cependant le P. Bourassa me rejoignit, le douze, avec une partie des sauvages de Warmontashing. Nous commençâmes alors les exercices de la mission que nous terminâmes le 25. Cette mission a été toute consolante, et nous a dédommagé amplement des peines et des fatigues que nous avions endurées jusqu'alors. La piété et le zèle pour entendre la parole sainte sont toujours les mêmes chez ces bons Têtes-de-boule. Un jour, après les avoir retenus pendant plusieurs heures dans le chapelle, je leur dis de sortir, pour se reposer, car ils devaient sans doute être fatigués. Aussitôt un jeune homme se lève et me dit à voix haute : " Mon " père, encore un peu, encore un peu : " ce que j'accordai avec plaisir.

La tempérance fait toujours parmi eux des progrès consolants ; quarante se sont décidés a prendre l'engagement d'observer la tempérance parfaite, et j'ai l'espérance qu'ils persévèreront. Le trait suivant fait voir qu'ils ne sont pas fort attachés aux liqueurs enivrantes. Un commis leur avait donné deux galons de rum qu'ils avaient confiés à l'un d'eux. Quelques jours après un sauvage alla en demander un peu à celui qui en était dépositaire. Ce dernier vint aussitôt nous demander ce qu'il devait faire. Nous lui répondîmes que si le rum nous appartenait, nous le jeterions à l'eau. " Eh bien ! dit-il en riant, s'il n'y a rien que cela à " faire, la chose n'est pas difficile. " Quelques minutes après un second vint nous apprendre que le rum avait humecté le sable du rivage.

Dans le cours de cette mission, nous avons baptisé quatre adultes et dix enfants. Il n'y a plus d'infidèles maintenant dans la mission de Warmontashing ; il en reste encore 12 dans celle de Kikendache, dont la plupart seront baptisés l'année prochaine. 53 personnes ont eu le bonheur de s'approcher de la sainte table, dont vingt-six pour la première fois. Nous avons aussi réhabilité un mariage.

Le chef de Warmontashing, Pierre Oskiloé, s'est montré fidèle à ses résolutions de l'année dernière. Autant sa conduite avait attristé les missionnaires qui nous avaient précédés, autant elle a donné d'édification depuis la dernière mission. La main de Dieu seule pouvait opérer ce prodige. Puisse cette brebis que le bon pasteur a ramenée au bercail après tant d'égarements, louer éternellement le Dieu des miséricordes qui a vaincu ses résistances, et dissipé son funeste aveuglement.

Depuis long-temps les sauvages de Warmontashing suppliaient les missionnaires de se transporter à leur poste pour y faire les exercices d'une mission spéciale. Ils ont renouvelé cette année encore leur demande, et nous avons cru devoir nous rendre à leurs vœux et leur promettre une mission spéciale pour l'année prochaine, et cela pour des raisons impérieuses que nous soumettrons à Votre Grandeur. M. McLeod, bourgeois de Warmontashing, et M. McKenzie, commis de Kikendache sont très-satisfaits de ce changement qui nécessitera quelques jours de plus à la vérité, mais qui produira de plus précieux fruits de salut pour nos bons sauvages. M. McKenzie à déjà souscrit £10 pour leur aider à construire une chapelle, et nous a promis de plus de faire couper le bois de la charpente, et de le faire transporter sur les lieux pendant l'hiver.

La mission de Kikendache terminée, comme il nous restait encore quelques provisions, nous résolûmes d'aller visiter les sauvages de Mekiskane, qui depuis long-temps désiraient beaucoup avoir un prêtre. La difficulté était de trouver un guide et des hommes pour conduire notre canot. Nous pûmes après de longues attentes engager pour guide, un homme de Kikendache, auquel nous associâmes deux jeunes sauvages de 14 à 15 ans, et avec ce faible équipage, nous nous embarquâmes, le 25 juillet, pour Mekiskane. Bien que la distance de 60 lieues que nous avions à parcourir ne présente point d'obstacles insurmontables, nous nous aperçûmes bientôt qu'un seul homme avec deux enfants ne pourraient jamais résister aux fatigues d'un tel voyage. Le seul remède à ce mal était de payer de nos personnes, et de partager la besogne avec eux dans les

portages. Il nous fallut donc endosser le collier de voyageur et porter quarante à cinquante livres pesant à d'assez longues distances, et ce quelquefois à travers les rochers, ou d'autres fois à travers de longues savanes fangeuses où nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux. Cependant le 1er août, après sept jours de marche, nous arrivâmes en parfaite santé à Mekiskane. Ce poste est situé sur le territoire de la baie d'Hudson, vingt-cinq lieues plus au nord que la hauteur des terres. Le commis de ce poste est un métis écossais qui n'avait jamais vu de prêtres, et qui nous reçut néanmoins avec une bienveillance et des égards qui lui méritent notre plus vive reconnaissance. Il envoya immédiatement deux de ses hommes à la recherche des sauvages qui se trouvaient alors absents du fort ; et le jour suivant ils étaient tous réunis autour de nous. Oh ! que ces pauvres infidèles étaient heureux de nous voir au milieu d'eux ! Ils ne savaient comment exprimer leurs sentiments de satisfaction. Plusieurs versaient des larmes de joie, et s'écriaient : " Qu'il y a long-temps que nous entendons parler de " vous ! Tachez donc de revenir tous les ans, car nous " voulons apprendre votre prière, afin de devenir " bons. " Nous leur promîmes que nous reviendrions, le printemps prochain, leur faire une mission. Pour cette année, nous n'avons pu que leur faire comprendre les premières notions du christianisme, qui prépareront leurs esprits pour l'année prochaine. Puisse le Seigneur faire fructifier cette première semence dans ces champs incultes, et s'y préparer des âmes qui puissent un jour le bénir avec les élus !

Nous quittâmes ce poste le 4 août, pour retourner à Warmontashing où nous arrivâmes le 12. Nous fîmes rencontre de deux jeunes Abénakis qui nous servirent de guides jusqu'aux Trois-Rivières où nous étions rendus le 22 en parfaite santé.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

Jos. Maurault, Ptre., Missionnaire.

MISSION DU SAGUENAY.

CETTE mission est dans un état de jour en jour plus prospère. Monseigneur l'archevêque l'ayant confiée, en octobre dernier, aux RR. Pères Oblats, quatre prêtres de cette congrégation, les RR. PP. Honorat, supérieur, Flavien Durocher, Fisette et Bourassa ont été s'établir à la Grande-baie, ou Baie des Ah ! Ah !, poste principal de cette contrée. Une chapelle, qui a pour patron St. Alexis, existait déjà du côté sud de la baie ; il en a été construit depuis deux nouvelles, l'une du côté nord de la même baie, dédiée sous l'invocation de St. Alphonse de Liguori, et l'autre à la Rivière-du-moulin, près de Chicoutimi, qui est sous l'invocation du saint Nom de Jésus.

Le Saguenay, depuis lors, a vu presque doubler sa population : les Canadiens s'y portent en foule, assurés qu'ils sont de pouvoir s'y procurer les secours de la religion. Les nouveaux colons répondent à la grâce de Dieu, avec une fidélité bien propre à dédommager leurs dignes pasteurs des peines qu'ils se donnent pour le bien spirituel de la colonie. La société de tempérance, là comme ailleurs dans le diocèse, a pris un essor vraiment merveilleux. Depuis Noël, la plus grande partie de la population, et surtout des hommes s'est rangée sous sa bannière, et tient à honneur d'en remplir les devoirs. Les exercices de l'église sont suivis, et les sacrements fréquentés avec la même régularité que dans les paroisses. Aussi Dieu semble-t-il vouloir répandre sur ce peuple d'ailleurs si laborieux ses bénédictions même pour les choses temporelles ; car, d'après les nouvelles qui nous viennent de ces quartiers, les récoltes paraissent devoir être abondantes, et dédommager les colons de leurs pénibles travaux.

Les RR. PP. Oblats ne bornent pas leurs soins aux Canadiens établis sur les bords du Saguenay : ils sont de plus chargés des missions qui se font chez les Monta-

gnais du lac St. Jean, de Chicoutimi et de tous les postes du roi sur le St. Laurent, depuis Tadoussac jusqu'à la côte de Labrador, ainsi que chez les Têtes-de-boule qu'il faut aller chercher non-seulement dans le pays qu'arrose le St. Maurice, mais encore (voir plus haut la seconde relation de M. Maurault) au-delà de la hauteur des terres, en approchant de la baie d'Hudson. Trois de ces bons pères ont entrepris l'étude des langues de ces nations. Une occasion toute providentielle ayant retenu à Chicoutimi, pendant trois mois de l'hiver dernier, une trentaine de familles montagnaises, les PP. Durocher et Fisette en ont profité pour apprendre leur langue. Déjà le premier, qui sait la langue algonquine, laquelle a quelque analogie avec celle des Montagnais, a pu se mettre en état de prêcher ces sauvages dans leur idiôme, et d'entendre leurs confessions : il leur a même composé des cantiques et un petit catéchisme dans leur langue actuelle ; car quant à ceux qui ont été écrits dans leur langue ancienne par les RR. PP. Jésuites, ils ne les comprennent presque plus, tant cette langue a subi de variations : ce qui ne doit pas surprendre, quand on se rappelle que celles des peuples civilisés ont subi le même sort, quoique à la vérité d'une manière moins rapide. A la fin de l'hiver dernier, les deux missionnaires ont pu retirer des fruits abondants de leurs travaux : ils ont vu avec consolation une cinquantaine de ces sauvages de l'un et de l'autre sexe, et déjà avancés en âge, s'approcher pour la première fois de la sainte table. Les Montagnais qui ont passé l'hiver à Chicoutimi n'ont voulu quitter la place qu'au départ de leurs missionnaires : ils ne savaient comment témoigner leur joie d'avoir des prêtres capables de les entendre et de les instruire dans leur langue. Cette nation a embrassé le christianisme dès l'établissement du pays, et depuis l'extinction de l'ordre des Jésuites, elle était visitée annuellement par un missionnaire envoyé de Québec.

Quant au P. Bourassa, qui, comme on l'a vu plus haut, est chargé avec M. Maurault de la mission chez les Têtes de-boule, il a aussi passé l'hiver à étudier la langue de cette nation. Son maître était un jeune sauvage qu'il avait descendu avec lui, l'été précé-

dent, du St. Maurice, et qu'il a encore ramené à sa suite, cette année, pour suivre ses leçons.

Les bords du Saguenay, depuis son embouchure jusqu'à la Grande-baie, étant garnis de hautes montagnes, ne sont pas susceptibles de culture. Il ne s'y trouve, à l'exception de l'anse St. Jean où il y a peut-être une trentaine de terres cultivables, que quelques chantiers situés au fond de petites baies, ou à l'embouchure de petites rivières où sont réunies quelques familles dont les hommes sont employés à la coupe et au sciage du bois propre à l'exportation. A leur arrivée dans le Saguenay, deux des pères Oblats, les PP. Durocher et Fisette, y ont fait une visite dont on verra avec plaisir le rapport dans la lettre suivante du premier à Mgr. l'archevêque.

Tadoussac, 28 octobre, 1844.

Monseigneur,

Deux jours après notre arrivée à la Grande-baie, nous fûmes chargés, le R. P. Fisette et moi, de visiter les différents postes de la partie d'en bas du Saguenay. Terminant aujourd'hui cette mission, je crois qu'il est de notre devoir de faire connaître à Votre Grandeur quel en a été le résultat. Nous profitâmes d'une occasion favorable pour nous rendre à l'anse St. Jean. Là nous trouvâmes 13 familles composées de 76 personnes, dont 40 communiants. Cette petite congrégation, réunie trois fois le jour, entendit nos instructions avec avidité. Pendant les quatre jours que dura la mission, les hommes suspendirent leurs travaux pour ne s'occuper que de la grande affaire du salut. Le dernier jour qui était un dimanche, 26 prirent place à la sainte table. Ces bonnes gens, convaincus de la nécessité de se procurer un maître d'école pour l'instruction de leurs enfants, firent une petite souscription et choisirent des syndics pour la collecter et mettre leur dessein à effet.

Après avoir tout organisé pour maintenir les fruits de cette visite, et empêcher l'ennemi d'entrer dans le champ du père de famille, nous voulûmes prendre congé de ces chères brebis confiées à nos soins ; mais soit négligence de leur part, soit, comme ils l'avouèrent ensuite, désir de nous retenir plus longtemps chez eux, notre embarcation se trouva à sec : nous avions manqué la marée : il fallut attendre la suivante : ce qui nous mit à partir à 9 heures du soir.

A 11 heures nous arrivâmes au petit Saguenay. Là, ayant appris que sur le nombre de sept personnes qui en composaient toute la population, celles qui étaient obligées au précepte de la confession y avaient satisfait à la Malbaie, nous continuâmes notre route sans nous arrêter. A 1 heure du matin, nous étions à l'embouchure de la rivière Ste. Marguerite. Comme l'entrée de cette rivière est difficile, notre chaloupe, malgré l'habileté de son pilote, échoua sur les bancs de sable qui s'y trouvent, et nous y fûmes retenus jusqu'au matin, exposés à la belle étoile par un vent du nord-ouest assez froid dans cette saison.

Arrivés à 7 heures du matin aux établissements de ce poste, nous commençâmes les exercices de la mission. Il n'y a là que cinq familles catholiques, 43 âmes, 26 communiants. Le mercredi, jour de notre départ, 21 personnes reçurent la divine eucharistie, dont 5 pour la première fois. A ces consolations s'en joignit une autre bien grande : une femme protestante, mariée à un catholique, fit abjuration et reçut le baptême sous condition. Tous les catholiques prirent part avec joie à cette touchante cérémonie. Une autre femme protestante, de la nation des Esquimaux, aussi mariée à un catholique, a été fort ébranlée dans sa croyance, en voyant son mari et son fils, jeune homme de 19 ans, approcher des sacrements. Il y a tout lieu d'espérer qu'à la prochaine mission, elle entrera dans le bercail du bon pasteur.

En laissant Ste. Marguerite, nous nous rendîmes aux petites îles où il y a une population de sept personnes, dont quatre communiants. Après avoir confessé trois de ceux-ci qui n'avaient pas satisfait au pré-

cepte de la confession annuelle, nous continuâmes notre route.

Le soir nous arrivâmes à l'Ansc-à-l'eau où nous fûmes bientôt remis des fatigues du voyage. Cet établissement qui est situé auprès de celui de Tadoussac, est sous les soins de M. Pentland, agent de M. Price, qui nous combla de politesse. Le lendemain, après avoir salué à Tadoussac, M. Barnston, homme de mérite, bourgeois de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, nous nous rendîmes à la Pointe-aux-bouleaux, du côté est de la rivière Saguenay. La population de ce poste, qui comprend l'anse Ste. Catherine et la Rivière-aux-canards, se compose de 83 personnes dont 41 communiants. Les catéchismes et instructions s'y firent comme dans les autres missions. Le samedi (26), 23 personnes furent admises à la sainte table, 11 pour la première fois, et le lendemain, 4 autres eurent le même bonheur. Il y a là une douzaine de familles abénaquises du village de Bécancour, qui, à l'exception de deux, n'y feront probablement pas un long séjour, le bourgeois ne voulant pas leur faire credit davantage, à cause de leur peu de zèle à acquitter leurs dettes. Ayant offert le secours de notre ministère à ces pauvres indiens, plusieurs femmes se sont rendues à notre invitation : 8 ont été admises à la sainte table : une jeune fille de 11 ans a fait sa première communion, ainsi qu'une femme de 21 ans.

A Tadoussac, où nous étions de retour le samedi soir, il n'y a que 2 familles catholiques, 7 âmes, 4 communiants ; 3 furent admis au banquet eucharistique. A l'Anse-à-l'eau, lieu funeste à presque tous ceux qui l'habitent, il n'y a que 2 familles canadiennes : une seule personne s'est confessée. Il n'y a nulle fixité dans la population de ce poste où il faudrait un bon magistrat pour la répression des désordres qui s'y commettent par les allants et venants.

Il est à remarquer, monseigneur, que dans les différents postes que nous avons visités, il y a l'hiver une augmentation de population. Ce sont des jeunes gens de diverses paroisses qui vont y travailler à la pinière. Il en résulte de graves désordres auxquels il nous est

malheureusement impossible d'apporter remède, parce que les communications du lieu de notre résidence à ces postes sont fermées pendant cette saison.

Nous avons exhorté de notre mieux tous ceux que nous avons visités à s'adonner à la culture des terres, et à vivre avec plus d'économie, persuadés qu'en travaillant ainsi à leur bien temporel, ils n'en seront que mieux disposés à s'occuper de leurs intérêts spirituels. Nous nous sommes élevés avec force contre le veillées, les danses, les fréquentations trop prolongées des jeunes gens, etc. Nous avons été écoutés : des promesses ont été faites par les parents, et nous espérons qu'il y aura grande amélioration dans les mœurs. Puisse le Seigneur bénir cette œuvre, et en rendre les fruits durables !

Nous attendons une voiture d'eau pour retourner à la Grande-baie où nous commencerons, aussitôt que possible, nos études de la langue montagnaise.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

F. Durocher, Ptre. Missionnaire.

La population du Saguenay est évaluée à environ 3,000 âmes, dont 1,500 à la Grande-baie, 600 à la Rivière-du-moulin : le reste est diséminé dans les autres postes. A partir de la Grande-baie en remontant la rivière l'espace de huit lieues, toutes les terres sont déjà prises.

MISSION DE TRING, FORSYTH ET LAMBTON.

Ces trois townships situés au sud de la paroisse de St. François de la Beauce, contiennent une étendue de douze lieues de terres très-fertiles, traversée par un chemin qui conduit au lac St. François, et qu'on se propose de prolonger par la suite jusqu'à Sherbrooke. Les terres qui bordent ce chemin ont été concédées gratuitement à des individus qui se sont engagés à l'en-

tretenir en bon état. M. Bois, curé de St. François, est chargé du soin de ces nouveaux établissements qui s'augmentent avec beaucoup de rapidité. Un vicaire doit lui être associé prochainement pour qu'il puisse y faire de plus fréquentes visites. Nous profitons des renseignements que M. Bois a eu la bonté de nous transmettre pour donner sur chacun de ces townships les notes suivantes.

Tring. Ce township renferme 75 familles canadiennes émigrées pour la plupart de St. François. On y a bâti, l'année dernière, une chapelle qui est sous l'invocation de St. Victor, et qui a 65 pieds de longueur sur 28 de largeur. On y a aussi établi deux écoles soutenues par les contributions des colons, qui, malgré leur peu de moyens, montrent beaucoup de zèle pour l'instruction de leurs enfants. Trois scieries et un moulin à farine construits dans le township attestent que sous le rapport matériel, l'on y marche aussi dans la voie du progrès.

Forsyth. La population de ce township se compose de 36 familles toutes canadiennes, venues de différentes paroisses de la côte sud du fleuve. Une chapelle de 60 pieds sur 30 s'élève au centre de cette population, dont on ne saurait trop louer l'empressement à se procurer les secours de la religion. Non loin de cette chapelle les colons ont bâti une maison d'école qui est fréquentée par une vingtaine d'enfants. Deux moulins à scies leur préparent le bois de construction, dont toutes les terres du township sont amplement pourvues. Un moulin à farine y a été construit par un M. Dumas, ci-devant de Québec, chez qui le missionnaire, dans toutes ses visites, est assuré de trouver la plus bienveillante hospitalité.

Lambton. Il n'y a que deux ans que l'immigration a commencé dans ce township, et déjà l'on y compte 40 familles auxquelles plus de vingt autres se joindront très-probablement avant la fin de l'automne. Sa position sur le beau lac de St. François, la fertilité de son territoire, l'abondance de ses bois de construction, tout concourt à y attirer de nombreux habitants. On y a déjà commencé l'érection d'une chapelle, à un mille

environ de distance d'un lieu que le gouvernement tient en réserve pour y établir par la suite un village. Un moulin à scie est en opération, et on a dû en commencer un autre pour la farine, il n'y a pas long-temps. La population du township, comme celle de Forsyth, a été formée par des émigrés sortis en grande partie des paroisses du côté sud du fleuve.

A propos du lac St. François dont il est question plus haut et des terres qui l'avoisinent, nos lecteurs seront bien aises de lire ce que nous en dit M. Bois dans l'extrait suivant d'une lettre qu'il nous a adressée récemment.

" Ayant traversé le lac St. François pour aller visiter une femme sauvage, malade à quelque distance, j'eus occasion, en m'en revenant, d'admirer la beauté de son site au milieu de terres qui s'élevant graduellement en amphithéâtre, forment un coup d'œil magnifique. Ses bords sont couverts d'une immense forêt d'arbres de haute futaie d'inégale grandeur. Le bruit du vent et le murmure des rivières qui viennent payer au lac le tribut de leurs eaux, c'est là tout ce qui rompt le silence continuel de cette solitude. Pensif, dans ma nacelle, je me disais à moi-même en contemplant cette nature si sauvage et pourtant si belle : comment se fait-il que tant de familles pauvres, tant de gens désœuvrés, aiment mieux végéter dans nos villes et nos campagnes, plutôt que de venir ici cultiver de belles terres qui les tireraient bien vite de la pauvreté, et leur procureraient une honnête indépendance ? Comment se fait-il que tant de personnes riches ne viennent pas faire ici des acquisitions de terres qui leur permettraient de faire des heureux, tout en augmentant leur capital ?

....

" Le lac est très-poissonneux, me disaient mes guides, et le gibier abonde sur ses bords. Sa longueur est d'environ quinze milles, et sa largeur varie de trois à cinq milles. Son lit est profond et l'on trouve sur ses bords plusieurs baies qui offriraient un abri sûr aux vaisseaux qui le sillonneront probablement par la suite. Les forêts qui l'environnent sont peuplées d'orignaux, de chevreuils, etc. Enfin, me disait un de mes guides, qui énumerait

toutes les ressources que ce pays offre à l'industrie, l'on jouirait ici de tous les avantages, si l'on était à portée de se procurer les secours religieux, et si l'on n'était sans cesse écrasé par l'idée qu'on peut mourir sans avoir un prêtre pour se réconcilier avec Dieu. "

Nous ne pouvons que nous associer au désir qu'exprime ici M. le curé de St. François, de voir nos compatriotes montrer plus d'empressement à aller exploiter les terres dont il vient de faire la description sans parler de tant d'autres situées en différents endroits qui leur offrent autant d'avantages. Un grand nombre languissent dans les anciennes paroisses où les terres sont subdivisées à l'infini, ou traînent une existence misérable dans les villes, faute de travail, au lieu de gagner nos forêts où ils trouveraient en peu d'années la récompense de leurs travaux. Nous pouvons dire cependant que cette apathie n'est pas générale, et que, depuis trois ou quatre ans surtout, il se manifeste dans beaucoup de localités un changement auquel les amis du pays applaudissent de tout leur cœur. La construction de chapelles et les visites fréquentes de nos missionnaires dans les nouveaux établissements, favorisées par l'œuvre de la propagation de la foi, n'ont pas peu contribué à cet heureux changement. Puisse-t-il se propager davantage parmi notre population canadienne ! Et nous ajoutons : puissent tous les catholiques sentir de plus en plus l'importance de prendre part à une œuvre qui, indépendamment des services qu'elle rend à la religion, peut contribuer si puissamment au bien-être matériel de la patrie.

Notes sur quelques missions de l'intérieur du diocèse.

La mission de *Somerset* a été divisée l'année dernière, et se trouve depuis sous les soins de deux prêtres, dont l'un, M. Bélanger, réside à Somerset, et l'autre, M. Gagnon, fondateur de la mission, dans le township d'Arthabaska. En 1842 (voir le rapport n° 3), le nombre des communiants y était d'environ 1200 : il dépasse cette année 2600. La chapelle de Somerset ne suffisant plus, va être remplacée par une église de grandes dimensions. A Stanfold, township voisin, il est question d'ériger aussi une église. Une chapelle a été construite à Arthabaska,

et bientôt elle ne suffira plus à la population qui la fréquente. Dans peu de temps cette petite colonie deviendra importante, surtout lorsque les communications seront rendues plus faciles par la confection d'un chemin qui, partant de Sherbrooke, la traversera pour aller aboutir à Québec. Une somme considérable a été votée pour cet objet, dans la dernière session de la législature.

Dans la partie est du township de Frampton, il a été bâti une chapelle pour l'avantage des colons qui y sont établis, et qu'une rivière à traverser empêchaient, pendant une grande partie de l'année, de se rendre à l'ancienne chapelle construite dans la partie ouest du même township.

Dans le township d'Halifax qui renferme une population catholique de plus de 1800 âmes dont environ 1000 communiants, on a déjà commencé la bâtisse d'une église de 100 pieds de longueur sur 45 de largeur, pour remplacer l'ancienne chapelle qui peut à peine contenir la moitié des fidèles de l'endroit. Il sera nécessaire d'y établir prochainement un prêtre résidant.

Une chapelle est aussi en voie de construction dans la profondeur de la seigneurie de Ste. Croix, où il y a plus de 60 familles catholiques qui sont, comme celles d'Halifax, sous les soins de M. le curé de St. Gilles. Un vicaire doit être donné à celui-ci pour l'aider dans sa pénible desserte.

Enfin trois autres chapelles ont été érigées depuis peu, la première dans la paroisse de St. Maurice érigée nouvellement dans la seigneurie du Cap de la Magdeleine, la seconde dans la paroisse de St. Raymond, derrière celle de la Pointe-aux-trembles, et la troisième dans la paroisse de St. Basile démembrée de celle du Cap-Santé.

Membres du conseil de régie de l'œuvre de la propagation de la foi dans le diocèse de Québec.

Mgr. P. F. Turgeon, évêque de Sidyme, coadjuteur et vicaire-général de Mgr. l'archevêque.
L'honorable Phi. Panet, président,
L'honorable R. E. Caron, vice-président,
Ant. A. Parent, trésorier,
Chs. M. De Foy, secrétaire,
L'honorable L. Massue,
Errol B. Lindsay, }
J. P. Meara, (1), } Ecuyers.
Chs. Langevin, (2), }

---

(1) Ce monsieur qui est un des principaux membres de la congrégation catholique irlandaise de la ville, a été choisi pour remplacer feu Pierre Pelletier, écuyer.

(2) Ce monsieur a succédé à son frère, Jean Langevin, écuyer, qui est allé résider à Montréal depuis que le siége du gouvernement y est fixé.

N. B.—Les chefs ou collecteurs de dizaines doivent donner communication du présent cahier à leur neuf autres co-associés : la propriété leur en revient ensuite.